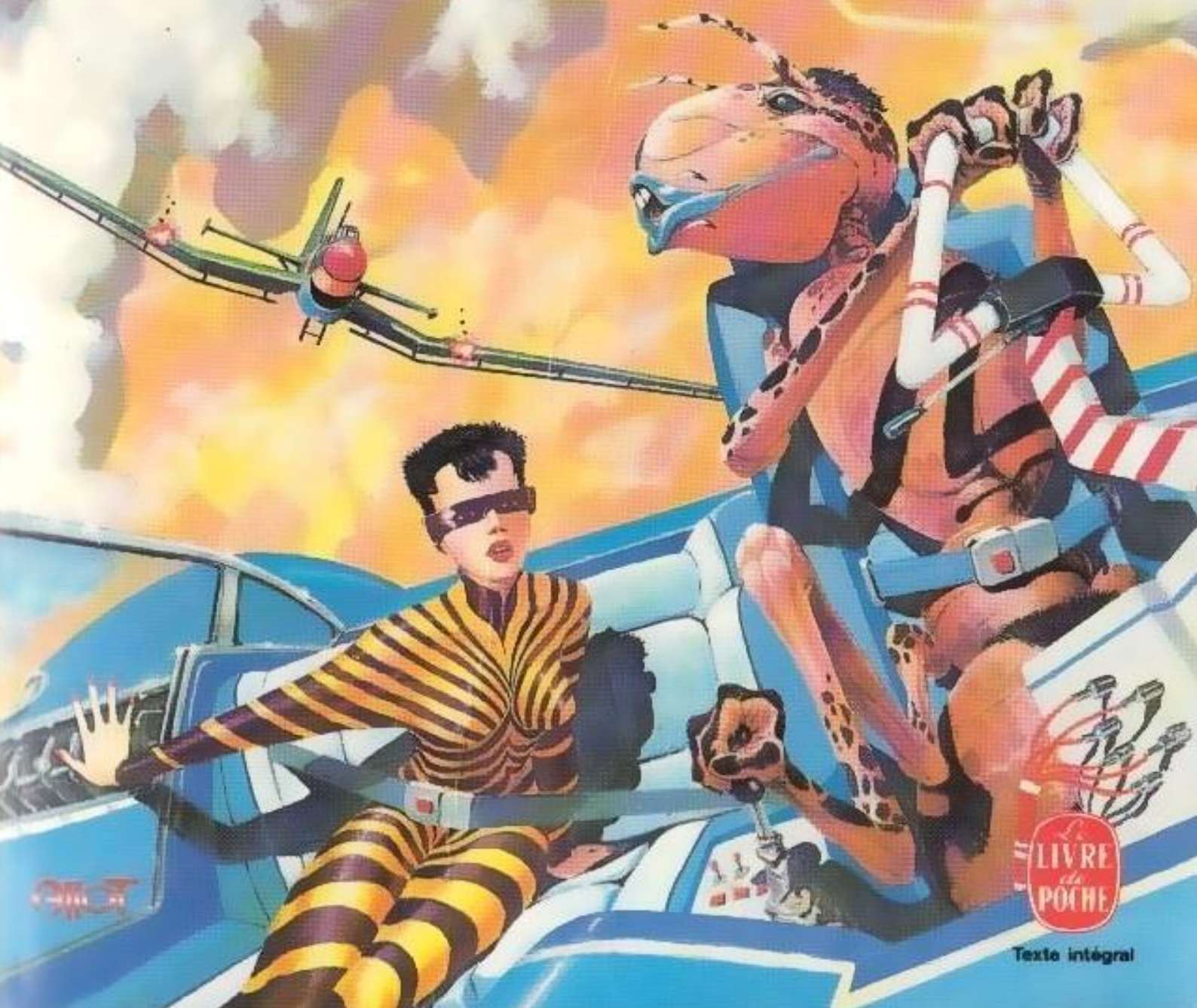


PHILIP K. DICK

En attendant

**l'année
dernière**



**Le
LIVRE
de
POCHE**

Texte intégral

PHILIP K. DICK

EN ATTENDANT L'ANNÉE DERNIÈRE

traduit de l'américain par Michel Deutsch



[Rev 2, 19/10/2011]

J'ai Lu

Ce roman a paru sous le titre original :
NOW WAIT FOR LAST YEAR

© Philip K. Dick, 1966
Pour la traduction française :
© Opta, 1968

Philip Kindred Dick, avec plus de trente romans traduits en français, est, aujourd'hui, le plus grand écrivain vivant de science-fiction. Avec son premier roman, *Loterie solaire*, écrit en 1955, il apparut comme un disciple plus que brillant de Van Vogt. Un an plus tard, avec *Les Mondes divergents*, il faisait apparaître son talent profond et original. Depuis, des chefs-d'œuvre comme *Le Maître du Haut-Château*, *Docteur Bloodmoney*, *Ubik* ou *Le Dieu venu du Centaure* ont fixé l'image actuelle de Dick : celle d'un écrivain qui transcende les limites de la science-fiction pour jouer avec les phantasmes et les obsessions qui lui sont personnels et universels. Le monde qu'il crée à partir de sa schizophrénie, c'est le nôtre, vu à travers un prisme révélateur. La perception de la réalité et les effets du temps, de l'entropie, sont les deux grands supports de l'œuvre de Philip K. Dick. Il est difficile de ne pas être emprisonné par le cosmos dickien où les illusions s'éclipsent sans cesse pour dévoiler d'autres réalités-gigognes qui rebondissent comme des balles de ping-pong sur des jets de création aléatoires.

En attendant l'année dernière appartient à la période la plus brillante de Dick. On y retrouve, au paroxysme, tous les éléments de la trame de cet univers en explosion permanente...

CHAPITRE I

De l'édifice familial en forme d'aptéryx, s'irradia et comme à l'accoutumée une luminescence grise et vaporeuse. Éric Sweetscent replia son mobilo et réussit à le ranger dans le box minuscule qui lui était affecté. Huit heures du matin, songeait-il avec accablement. Déjà, son patron Virgil L. Ackerman avait ouvert les bureaux de la F.C.T. Penser que c'était à huit heures du matin que le cerveau de cet homme fonctionnait avec le plus de lucidité ! Voilà qui est en contradiction formelle avec les commandements clairement exprimé par Dieu, songeait le docteur Sweetscent. Le joli monde qu'ils nous fabriquent là ! La guerre excuse tous les égarements humains, y compris ceux du vieux.

Il se dirigea vers le couloir roulant et s'arrêta net en s'entendant héler : « Hé ! Mr. Sweetscent, un instant, s'il vous plaît ! » Le timbre nasillard – profondément antipathique – était celui d'un rob. Éric s'immobilisa à contrecœur et la chose arriva à sa hauteur, balançant bras et jambes. « Mr. Sweetscent, de la Compagnie des Fourrures et Colorants de Tijuana ?

— Docteur Sweetscent, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, laissa tomber Éric sèchement.

— C'est pour une facture, docteur. » Le rob brandit le ruban de papier blanc qu'il avait extrait de sa sacoche métallique. « La somme a été tirée par votre femme, Katherine, il y a trois mois, sur son compte Rêves et Bon Temps Pour Tous. Soixante-quinze dollars plus seize pour cent de frais. Vous connaissez les lois, n'est-ce pas ? Je suis au regret de vous retarder mais la chose est... heu... illégale. » Le rob surveillait Éric tandis que ce dernier se fouillait à la recherche de son chéquier avec une évidente mauvaise volonté.

« Qu'est-ce qu'elle a acheté ? demanda-t-il, lugubre, tout en rédigeant le chèque.

— Un emballage de Lucky Strike, docteur. Le modèle vert. L'ancien. L'article d'origine. Année 1940, c'est-à-dire avant la seconde guerre mondiale. Après, la présentation a été modifiée. »

C'était incroyable ! Il y avait quelque chose qui n'était pas normal. Éric protesta : « Mais cette dépense était censée être imputée à la compagnie !

— Non, docteur. Mrs. Sweetscent a précisé que c'était une acquisition de caractère personnel et privé. » Et la mécanique ajouta une explication manifestement spécieuse (bien qu'Éric fût dans l'incapacité de savoir, sur le moment tout au moins, si elle avait été inventée par le rob ou par Kathy) :

« Mrs. Sweetscent procède à la construction d'un Pitts-39.

— Tu parles ! » Éric lança le chèque au robot, lequel se précipita pour rattraper le bout de papier au vol, et il reprit sa route.

Un emballage de Lucky Strike... Ça y est, elle recommence, se dit Éric avec abattement. Katherine était une fois de plus en proie à ce besoin dévorant qui la poussait à dépenser de l'argent – la seule issue, la seule soupape d'échappement. Et elle dépensait toujours davantage, beaucoup plus qu'elle ne gagnait. Pourtant – il le reconnaissait avec amertume – le salaire de sa femme était, hélas ! largement supérieur au sien. Mais là n'était pas la question ! Pourquoi ne lui avait-elle rien dit ? Un achat de cette importance...

La réponse était évidente. La facture elle-même mettait le problème en lumière. Il y a quinze ans, songea Éric, j'aurais dit – je l'ai effectivement dit – que les revenus de Kathy et les miens seraient suffisants pour permettre à deux adultes semi-raisonnables de bénéficier d'une respectable aisance. Même compte tenu de l'inflation due à la guerre.

Or, les choses n'avaient pas pris tout à fait la tournure escomptée. Et, au fond de lui-même, il avait le net pressentiment que cela continuerait à l'avenir.

Une fois dans l'immeuble de la F.C.T., il s'engagea dans la galerie conduisant à son bureau, réprimant son désir de passer voir Kathy pour avoir une explication immédiate avec elle.

L'explication aurait lieu plus tard. Après le travail, peut-être pendant le dîner. Seigneur, et tout ce travail qui l'attendait ! La perspective de ces interminables querelles conjugales le laissait sans force.

« Bonjour, docteur.

— Bonjour », répondit Éric avec un petit signe de tête à l'adresse de Miss Perth, sa secrétaire. Elle était frisée comme un mouton et, aujourd'hui, avait vaporisé sur sa personne un produit d'un bleu étincelant, moucheté de grains brillants qui reflétaient la lumière du plafond. « Où est Himmel ? » L'inspecteur chargé du dernier contrôle de qualité était invisible.

« Bruce Himmel a téléphoné. La bibliothèque publique de San Diego l'attaque en justice. Il devra peut-être se présenter au tribunal et, par conséquent, il arrivera probablement en retard. » Miss Perth eut un sourire engageant qui découvrit de parfaites dents d'ébène synthétique, mode qu'elle avait ramenée l'année précédente du Texas – d'Amarillo, pour être précis. « La police de la bibliothèque a fait une descente hier dans son conapt et a trouvé une vingtaine de livres qu'il avait volés. Vous connaissez Bruce : la documentation est pour lui une véritable obsession. »

Éric passa dans le bureau intérieur qui était son domaine personnel et exclusif : ainsi l'avait voulu Virgil Ackerman. C'était là un symbole de prestige... qui remplaçait une augmentation de salaire.

Et qui était là, debout devant la fenêtre, fumant une odorante cigarette mexicaine en contemplant l'austère panorama des collines roussâtres de Baja California qui se silhouettaient au sud de la ville ?

Kathy, sa femme. C'était leur première rencontre de la journée. Elle s'était levée une heure avant lui, s'était habillée, avait mangé seule et était partie dans son mobilo personnel.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il avec raideur.

— Entre et ferme la porte. » Kathy se retourna sans le regarder. Son visage aux traits aigus et ravissants était méditatif.

Éric repoussa la porte. « Je te remercie de m'accueillir dans mon propre bureau.

— Je savais que cet abruti d'encaisseur t'intercepterait ce matin, murmura Kathy d'une voix lointaine.

— Pas loin de quatre-vingts formats avec les amendes.

— Tu as payé ? »

Pour la première fois depuis qu'il était entré, elle le regarda. Le frémissement de ses cils artificiellement charbonneux s'accéléra, trahissant son trouble.

« Non, répondit Éric, sarcastique. J'ai laissé le rob me descendre sur place au milieu du parking. » Il alla accrocher son manteau dans la penderie. « Bien sûr que j'ai payé ! On ne peut pas y couper depuis que Molinari a supprimé le système de la vente à crédit. Je sais bien que c'est le cadet de tes soucis, mais si on ne règle pas dans un délai de...

— Pas de sermon, je t'en prie ! Qu'est-ce qu'il t'a dit ? Que j'édifiais un Pitts-39 ? C'est un mensonge. C'est pour faire un cadeau que j'ai acheté cet emballage de Lucky Strike. Je ne construirais pas une bébéville sans te le dire. Après tout, elle serait également à toi.

— Pas Pitts-39. Je n'y ai jamais vécu, ni en 39 ni en une autre année. » Il s'assit et appuya sur l'un des boutons du vidéocombiné. « Je suis là, Mrs. Sharp, annonça-t-il à la secrétaire de Virgil Ackerman. Comment allez-vous ce matin ? Êtes-vous bien rentrée hier soir après le rassemblement pour l'emprunt de guerre ? Aucun épervier ne vous a matraquée ? » Il coupa la communication et expliqua à Kathy : « Mrs. Sharp est une farouche partisane de la conciliation. Je trouve excellent qu'une société industrielle autorise ses employés à participer à l'action politique. Ce n'est pas ton avis ? D'autant que cela ne coûte pas un sou : les meetings politiques sont gratuits.

— Seulement, il faut prier et chanter. Et on vous oblige à acheter des bons.

— À qui cet emballage de cigarettes était-il destiné ?

— À Virgil Ackerman, naturellement. » Deux jets de fumée grise s'échappèrent des narines de Kathy. « Tu t'imagines que j'ai envie de travailler dans une autre boîte ?

— Je ne doute pas que tu le ferais si ça te rapportait davantage.

— Quoi que tu puisses penser, mon cher Éric, ce n'est pas à cause du haut salaire que je reste ici. Je crois que nous contribuons à l'effort de guerre.

— Nous ? Comment cela ? »

La porte du bureau s'ouvrit, poussée par Miss Perth. Ses seins lumineux, tumultueux et horizontalement inclinés, caressèrent l'embrasement quand elle se tourna vers Éric. « Excusez-moi de vous déranger, docteur, mais Mr. Ackerman veut vous voir... Mr. *Jonas* Ackerman. Il arrive des bains. »

« Quoi de neuf, Jonas ? » s'exclama Éric en tendant la main. L'arrière-petit-neveu du grand patron s'avança pour la lui secouer. « Quelque chose est sorti des bains cette nuit ?

— Si quelque chose en est sorti, répondit Jonas, ça s'est métamorphosé en ouvrier et c'est parti par la grande porte. » Le nouveau venu remarqua la présence de Kathy. « Bonjour, Mrs. Sweetscent. Dites donc, j'ai vu le nouvel élémot que vous avez acheté pour notre Wash-35. Cette auto en forme de coccinelle, qu'est-ce que c'est ? Une Volkswagen ? C'est bien ainsi que ça s'appelait ?

— Non, il s'agit d'une Chrysler à profil aérodynamique, répondit Kathy. C'était une bonne voiture mais pas assez bien suspendue. Une erreur de conception qui a abouti à un fiasco commercial.

— Seigneur ! s'écria Jonas avec conviction. Ça doit être sensationnel de connaître un sujet vraiment à fond ! Je le répète toujours : il faut se spécialiser dans un seul domaine jusqu'à... » Il s'interrompit, se rendant subitement compte de l'air taciturne et revêche des époux Sweetscent. « Est-ce que j'interromps votre conversation ?

— Les affaires de la compagnie ont le pas sur les distractions personnelles », répliqua Éric. Il était heureux de l'intrusion d'un tiers, ledit tiers fût-il ce blanc-bec, issu de la labyrinthique hiérarchie familiale de la compagnie. « Allez, va-t'en, Kathy, dit-il à sa femme sans même prendre la peine de feindre l'amabilité. Nous reparlerons de ça pendant le dîner. J'ai trop à faire pour chercher à savoir si un encaisseur robot est mécaniquement

capable ou non de raconter des mensonges. » Il poussa Katherine vers la porte. Elle se laissa faire passivement, sans opposer de résistance.

Quand les deux hommes furent seuls, Jonas Ackerman haussa les épaules et murmura : « Eh oui ! C'est ça aujourd'hui, le mariage ! La haine légalisée.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Votre ton ne trompait pas. C'était comme le froid de la mort dans l'air. La loi devrait interdire que mari et femme travaillent dans la même entreprise. Et aussi dans la même ville, d'ailleurs ! » Un sourire fit brusquement fondre sa gravité. « Mais c'est une fille bien, vous savez. Depuis qu'elle est entrée en fonction, Virgil a peu à peu laissé tomber tous ses autres pourvoyeurs d'antiquités. Naturellement, vous le savez... Elle vous en a parlé.

— Plus d'une fois. » Pratiquement tous les jours, songea-t-il avec amertume.

« Pourquoi ne divorcez-vous pas ? »

Éric haussa les épaules, geste calculé pour montrer le côté profondément philosophique de sa nature. Il espérait que sa mimique était convaincante. Mais, de toute évidence, elle ne le fut pas car Jonas demanda :

« Voulez-vous dire que cette situation vous convient ? »

Éric poussa un soupir résigné. « Je veux dire que j'ai déjà été marié une fois et que ce n'était pas mieux. Si je divorce à nouveau, je me remarierai – parce que, comme l'affirme mon trifouilleur de cervelle, je suis incapable de trouver ma véritable identité en dehors du rôle du bon époux-bon père-soutien de famille, et la prochaine fois ce sera encore pareil parce que c'est toujours le même genre de femme que je choisis. Rien à faire : question de tempérament. » Il leva la tête et dévisagea Jonas, en s'efforçant de mettre dans son regard une expression de défi masochiste aussi bien imitée que possible. « Mais pourquoi cette visite, Jonas ?

— On s'en va ! répondit joyusement Jonas. Tout le monde, vous y compris. Conférence sur Mars ! On s'arrangera tous les deux pour trouver des places à distance respectable du vieux Virgil afin de ne pas être obligés de discuter boutique, de parler

de l'effort de guerre et de Gino Molinari. Et comme on doit utiliser le grand astronef, l'aller et retour prendra douze heures en tout. Il faudra qu'on se débrouille pour trouver des places assises ; je n'ai pas envie de faire le trajet debout !

— Combien de temps resterons-nous là-bas ? » La perspective de ce déplacement n'enthousiasmait pas Éric qui serait tenu trop longtemps pour son goût loin de son travail.

« Nous serons certainement de retour demain ou après-demain. Réfléchissez... Vous serez débarrassé de votre femme : Kathy reste là. Si paradoxal que ce soit, j'ai remarqué que lorsque le vieux se rend à Wash-35, il déteste être en compagnie de ses experts ès antiquités. Ce qu'il aime, c'est s'imprégner de la... de la magie du lieu. Plus il avance en âge, plus c'est net. Quand vous aurez cent trente ans, vous commencerez à comprendre. Et moi aussi, peut-être. D'ici là, nous devons bien nous accommoder de lui. » S'assombrissant, Jonas ajouta : « Étant son médecin, vous le savez sans doute, Éric : il ne mourra jamais. Jamais il ne prendra la décision brutale, comme on dit, en dépit de toutes les défaillances physiques qui pourront survenir et des greffes d'organes qu'il lui faudra subir, si nombreuses soient-elles. Il y a des moments où j'envie son... son optimisme. Je l'envie d'aimer tellement la vie, d'y attacher autant d'importance. Nous autres, insignifiants mortels... (il jeta un coup d'œil à Éric) qui avons trente ou trente-trois ans...

— Je déborde de vitalité ! s'exclama Éric. J'ai une longue vie devant moi. Et je ne me laisserai pas écraser par l'existence. » Il alla chercher dans la poche de son manteau la facture remise par le rob encaisseur. « Je vais faire appel à vos souvenirs. Est-ce que Wash-35 s'est enrichi, il y a environ trois mois, d'un emballage de Lucky Strike vert ? Fourni par Kathy ?

— Vous êtes stupide, mon pauvre ami ! laissa tomber Jonas Ackerman après un long silence. Et soupçonneux en plus ! C'est pour cela que vous êtes en train de ruminer ? Écoutez-moi bien, docteur Sweetscent : si vous devenez incapable de vous concentrer sur votre travail, vous êtes un homme fini. Plus de vingt chirurgiens spécialistes de la grefforg ont posé leur candidature, qui ne rêvent que de se mettre au service d'un personnage aussi important que Virgil. Et ils vous surclassent

tous. » Le mélange de pitié et de désapprobation qui se lisait sur ses traits fut comme un déclic qui réveilla brutalement Éric Sweetscent. « Pour ma part, si mon cœur lâchait – ce qui m'arrivera un jour, sans aucun doute – j'hésiterais à faire appel à vous. Vos soucis personnels vous absorbent trop. Vous vivez pour vous-même, pas pour la cause planétaire. Bon Dieu ! Rappelez-vous que nous sommes en guerre, une guerre qui est pour nous une question de vie ou de mort. Et que nous sommes en train de perdre. D'un jour à l'autre, nous risquons d'être pulvérisés ! »

C'est vrai, songea Éric. Et notre chef est un homme malade, un hypocondriaque démoralisé. Et la F.C.T. est l'une de ces vastes entités industrielles dont le but est d'assurer la survie du chef malade, de faire en sorte que Molinari puisse tant bien que mal continuer d'assumer les devoirs de sa charge. S'il n'avait pas eu des amis fidèles et bien placés comme Virgil Ackerman, Gino Molinari serait à l'heure actuelle destitué, mort ou placé dans un asile de vieillards. Je le sais. Pourtant, chacun doit quand même mener son existence individuelle... Après tout, ce n'est pas ma faute si ma vie intime est un tel imbroglio, si mes rapports avec Kathy sont ceux de deux boxeurs sur le ring. Et si tu t'imagines que j'y suis pour quelque chose, mon vieux, c'est que tu es d'une jeunesse morbide. Tu n'es pas sorti de la liberté de l'adolescence pour entrer dans les terres que j'habite – tu n'es pas marié à une femme qui t'est économiquement, intellectuellement et même... (même !) érotiquement supérieure.

Avant de quitter l'immeuble de la F.C.T., le docteur Éric Sweetscent fit un saut aux bains pour savoir si Bruce Himmel était arrivé. L'ingénieur était là, debout à côté du gigantesque bac réservé aux modules défectueux.

« Vous n'avez plus qu'à les transformer à nouveau en groonks », dit Jonas à Himmel. Celui-ci eut un sourire vide et incohérent quand le benjamin des Ackerman lui lança l'une des sphères défectueuses recrachées par la chaîne d'assemblage, en même temps que les bonnes, prêtes à être intégrées au système de guidage des astronefs.

« Si on prend une douzaine de ces dispositifs de contrôle, poursuit Jonas à l'intention d'Éric, et je parle de ceux qui sont expédiés à l'armée, pas de ceux qui sont refusés, on constate que leur temps de réaction a diminué de plusieurs microsecondes par rapport à la production de l'année dernière, ou même d'il y a six mois.

— Voulez-vous dire que nos critères de qualité ont baissé ? »

Cela paraissait impossible. Les produits de la F.C.T. étaient d'une importance vitale. Le réseau stratégique entier reposait sur ces sphères de la taille d'une tête humaine.

« Exactement, répondit Jonas que la chose ne paraissait pas émouvoir. Il y avait trop de matériel refusé. Cela amputait les bénéfices.

— Il y a des... des moments où je regrette de ne plus m'occuper du... du guano des chauves-souris martiennes », bégaya Himmel.

Jadis, la société se livrait à l'exploitation des excréments des chiroptères martiens. Elle avait ainsi fait ses premiers gains et ce succès initial lui avait permis de tirer un avantage économique encore plus important d'une autre créature non terrestre : l'amibe martienne à duplication. Cet auguste organisme unicellulaire réussissait à survivre grâce à son aptitude à imiter mimétiquement les autres formes de vie. Bien que cette faculté eût diverti les astronautes terriens comme les officiels des Nations Unies, personne n'avait songé à l'utiliser sur le plan industriel avant l'entrée en scène de Virgil Ackerman, auréolé de sa gloire guanique et chiroptérique. Il avait mis une amibe à duplication en présence des coûteuses fourrures de sa maîtresse du moment : l'amibe avait fidèlement imité une étole de vison, si fidèlement que, aux yeux de Virgil et de la jeune femme, il en existait bel et bien deux. Toutefois, la créature avait fini par en avoir assez d'être fourrure et avait repris son aspect originel. Le dénouement n'était pas au point.

Il avait fallu de nombreux mois pour parvenir à une solution satisfaisante, solution consistant à tuer l'amibe pendant sa période de métamorphose, puis à la fixer en la plongeant dans un bain chimique ayant la propriété de conserver le cadavre en l'état. Il n'y avait pas de processus de décomposition et il était

ultérieurement impossible de faire la différence entre l'original et la copie. Très vite, Virgil Ackerman avait monté un entrepôt au Mexique, à Tijuana, et ses manufactures martiennes lui expédiaient des ersatz de fourrures de toutes les catégories. En très peu de temps, le marché de la fourrure naturelle s'effondrait sur la Terre.

Cependant, la guerre avait tout changé.

Mais que n'avait-elle pas changé ? Et qui eût prévu, à l'époque du pacte de paix avec Lilistar, l'allié de la Terre, que les choses se dégraderaient de cette façon ? Selon Lilistar et son premier ministre Freneksy, l'empire lilistarien était la première puissance militaire de la galaxie ; son ennemi, les reegs, était inférieur non seulement sur le plan stratégique mais dans tous les domaines, et il ne faisait aucun doute que les hostilités prendraient rapidement fin.

Ce n'est pas drôle de perdre une guerre, songeait Éric, morose, mais rien de tel pour vous amener à réfléchir, à essayer – exercice dérisoire ! – d'imaginer les raisons secrètes à l'origine de telle ou telle décision. Ainsi la conclusion du pacte de paix – c'était là un exemple qu'auraient cité beaucoup de Terriens si on les avait interrogés. Mais, à l'époque présente, personne ne demandait leur avis aux Terriens, ni Molinari ni le gouvernement lilistarien. En fait, selon l'opinion unanime – ouvertement exprimée dans les bars aussi bien que dans l'intimité des foyers – l'avis de Molinari lui-même n'avait pas été sollicité.

Dès que la guerre contre les reegs avait été déclarée, la F.C.T., jusque-là spécialisée dans le commerce de luxe des fourrures ersatz, avait adapté sa production aux impératifs militaires, comme toutes les autres entreprises industrielles. Reproduire avec une précision extraordinaire les modules de guidage des fusées convenait admirablement à ses capacités. La conversion s'était faite sans difficulté.

Aujourd'hui, contemplant d'un air songeur le bac où s'entassaient les pièces refusées, Éric Sweetscent se demandait – comme chaque employé de la compagnie se l'était demandé un jour ou l'autre – comment il serait possible de retirer un bénéfice de ces articles qui, pour être de qualité

inférieure, n'en demeuraient pas moins des produits d'une haute complexité. Il saisit l'un des modules, qui avait le poids d'un ballon de baseball et la taille d'un ananas, et l'examina. Mais, de toute évidence, on ne pouvait que le mettre au rebut. Il s'apprêta à jeter la sphère dans le réceptacle qui rendrait au plastique fixé sa forme organique et cellulaire originelle. À ce moment Himmel s'exclama d'une voix grinçante :

« Attendez ! »

Éric et Jonas le regardèrent.

« Il ne faut pas l'envoyer à la fonte. » L'ingénieur tortillait son corps disgracieux ; ses longs doigts noueux étaient crispés. « Je... j'y ai renoncé. D'ailleurs, la matière première est d'une valeur presque nulle : pas plus d'un quart de *cent* par unité. Tout le contenu de ce bac vaut à peine un dollar.

— Et alors ? s'étonna Jonas. Il faut quand même que tout soit récupéré...»

Himmel l'interrompit. « J'achète ce matériel. » Il enfonça la main dans la poche de son pantalon pour tenter d'en extraire son portefeuille ; ce fut un long et pénible combat dont il finit par sortir vainqueur.

« Vous l'achetez ? Pour quoi faire ?

— J'ai mis un système au point, répondit Himmel après un long et douloureux silence. Je donne un demi-*cent* pour chaque module refusé, soit le double de sa valeur marchande, de sorte que la compagnie y gagne. Je ne vois donc pas pourquoi quelqu'un aurait une objection à formuler », ajouta-t-il d'un ton soudain aigu.

Jonas le considéra rêveusement. « Personne n'en soulève. Je suis simplement curieux de savoir pour quelle raison vous les achetez. » Il lança un coup d'œil de biais à Éric comme pour lui demander ce qu'il en pensait.

« Je... heu... je les utilise », murmura Himmel. La mine lugubre, il pivota sur lui-même et se dirigea vers la porte en traînant la jambe. « Ils sont tous à moi parce que je les ai payés d'avance sur mon salaire », conclut-il en ouvrant. Le dépôt assombrissait son visage et une angoisse morbide se lisait sur ses traits. Sur la défensive, il s'effaça pour les laisser passer.

Dans la pièce adjacente – une réserve – une vingtaine de chariots miniatures, montés sur des roues de la taille d'une pièce de monnaie, évoluaient en vrombissant, s'évitant les uns les autres. Chacun d'eux était occupé par un module qui dirigeait ses mouvements.

Jonas se gratta l'aile du nez et grommela : « Quelle est la source d'énergie ? » Il se pencha, réussit à se saisir d'un véhicule qui passait et le souleva. Les roues continuèrent de tourner dans le vide.

« Une simple petite batterie atomique d'une durée de dix ans, répondit Himmel. Coût : un demi-cent de plus. Ce n'est pas cher.

— Et c'est vous qui fabriquez ces objets ?

— Oui, Mr. Ackerman. » Himmel reprit possession du chariot et le reposa par terre : à nouveau, il se mit à rouler avec zèle. « Ceux-là sont récents, expliqua-t-il. Je ne les lâcherai que lorsqu'ils auront de l'entraînement.

— Quand ils ont de l'entraînement, vous les lâchez en liberté ?

— Exactement », acquiesça l'ingénieur en secouant la tête. Ses lunettes à monture de corne glissaient le long de son nez.

« Pourquoi ? »

Maintenant Himmel était au pied du mur. Il rougit, piétina avec embarras. Pourtant, ce fut avec une sorte de fierté secrète qu'il laissa tomber : « Parce que c'est leur droit.

— Mais le protoplasme n'est plus vivant, s'insurgea Jonas. Il meurt au moment de l'application du fixateur, vous le savez fort bien. Dès lors, vous n'avez plus qu'un circuit électronique aussi inerte qu'un robot.

— Je considère que ces objets sont vivants, Mr. Ackerman, répliqua Himmel avec dignité. Ce n'est pas parce qu'ils sont de qualité inférieure et ne peuvent assurer le guidage d'une fusée dans l'espace qu'ils ne méritent pas de mener leur humble existence. Oui, je les lâche dans la nature et ils se promènent en liberté pendant dix ans, peut-être même davantage. C'est suffisant. Ainsi leurs droits sont-ils respectés. »

Jonas se tourna vers Éric.

« Si le vieux était au courant... »

Himmel ne le laissa pas achever : « Mr. Virgil Ackerman est au courant et il est d'accord. Plus exactement, rectifia-t-il, il me laisse faire. Il sait que je rembourse la compagnie. Et je fabrique ces chariots la nuit, en dehors de mes heures de travail. J'ai une chaîne de montage – rudimentaire mais efficace – dans mon conapt. Je travaille tous les jours jusqu'à une heure du matin.

— Et que font-ils quand vous les libérez ? s'enquit Jonas. Ils se contentent de déambuler dans les rues de la ville ?

— Dieu seul le sait. » Apparemment, Himmel considérait que cet aspect de la question échappait à sa compétence. Son rôle se bornait à construire les petits véhicules et à fixer un module sur chacun d'eux. Peut-être avait-il raison : comment aurait-il pu surveiller tous ses chariots et les protéger des hasards de la ville ?

« Vous êtes un artiste », fit Éric qui ne savait pas si cette histoire l'amusait ou le révoltait. En tout cas, il n'était pas impressionné. Cette affaire était profondément absurde. Ce pauvre Himmel qui, sa journée terminée, se remettait au travail dans son conapt pour que les pièces défectueuses refusées par l'usine aient leur petite place au soleil ! Qu'irait-il inventer ensuite ? Et se consacrer à une pareille tâche alors que tout le monde se concentrait sur cette autre absurdité, cette bouffonnerie collective et combien plus vaste qu'était cette guerre mal partie...

Dans ce contexte, l'entreprise d'Himmel n'était pas tellement biscornue, au fond. C'était un signe des temps. La déraison imprégnait l'air même que l'on respirait, c'était vrai pour tout le monde, de Molinari à ce contrôleur de fabrication qui, de toute évidence, était détraqué au sens psychiatrique du terme.

« Complètement rasana », soupira Éric en s'éloignant en compagnie de Jonas. C'était l'expression la plus forte en vigueur pour désigner l'aberration mentale.

« Effectivement, approuva Jonas. Mais cela jette une lumière nouvelle sur mon arrière-grand-oncle. Je veux dire le fait que Virgil tolère une chose pareille. Et ce n'est certainement pas pour ce que ça lui rapporte. À vrai dire, je suis content. J'aurais cru le vieux plus inhumain. J'aurais pensé qu'il aurait mis ce pauvre fou à la porte sur-le-champ ou l'aurait expédié dans un

camp de travail quelque part sur Lilistar. Seigneur ! Quel sort aurait été le sien ! Himmel a de la chance.

— Comment pensez-vous que tout ça finira ? Croyez-vous que Molinari va signer un traité de paix séparée avec les reegs pour que nous nous retirions du jeu en laissant les Lilistariens se battre seuls – ainsi qu’ils le méritent, d’ailleurs ?

— Il ne le peut pas, répondit Jonas sur un ton catégorique. La police secrète de Freneksy fondrait aussitôt sur la Terre et nous mettrait en miettes. Molinari serait destitué et remplacé du jour au lendemain par un homme plus décidé, qui prendrait *plaisir* à la poursuite de la guerre.

— C’est impossible, protesta Éric. Molinari est notre chef. C’est nous qui l’avons élu, pas les Lilistariens. » Cependant, en dépit de ces considérations legalistes, il savait que Jonas avait raison. L’appréciation que celui-ci portait sur l’allié de la Terre était fondée sur des faits concrets.

« Le mieux serait que nous perdions, enchaîna Jonas. Lentement, inévitablement, ce que nous sommes déjà en train de faire. » Il baissa le ton et ajouta : « J’ai horreur de tenir des propos défaitistes...

— Ne vous gênez pas pour moi.

— C’est la seule solution, Éric, même si les reegs doivent nous occuper un siècle pour nous punir d’avoir choisi le mauvais allié dans une mauvaise guerre au mauvais moment. Pour nous punir de cette première et vertueuse incursion dans le militarisme interplanétaire. Pour nous punir de la façon dont nous avons... dont Molinari a choisi cet allié. » Jonas fit une grimace.

« Et c’est nous qui avons choisi Molinari », lui rappela Éric. De sorte que, en définitive, la responsabilité ultime incombait à tous les Terriens.

Les deux hommes virent apparaître devant eux une silhouette frêle, aussi légère et desséchée qu’une feuille morte emportée par le vent, qui se précipita sur eux en s’écriant d’un filet de voix aigu : « Jonas ! Et vous aussi, Sweetscent... C’est l’heure de partir pour Wash-35. » Il y avait quelque chose d’un peu geignard dans le timbre de Virgil Ackerman. Dans son âge avancé, il était presque devenu hermaphrodite ; c’était une

entité mi-masculine mi-féminine, indifférenciée, asexuée – et en même temps débordante de vitalité.

CHAPITRE II

Virgil Ackerman défit l'antique emballage de Camel et le lissa. « Dentelé ou pas dentelé ? Qu'est-ce que vous pariez, Sweetscent ?

— Dentelé », répondit Éric.

Le vieillard jeta un coup d'œil sur le timbre. « Pas dentelé. J'ai le droit de vous tordre le bras... trente-deux fois. » Il envoya une claque symbolique sur l'épaule d'Éric en souriant d'un sourire joyeux qui découvrait ses dents pâles, en ivoire naturel. « Mais je ne tiens pas à vous écloper, docteur. Qui sait si je n'aurai pas besoin d'un nouveau foie dans les minutes qui viennent ? Hier soir, après m'être couché, je ne me sentais pas bien. J'ai le sentiment – mais je me trompe peut-être – que c'était encore une crise de toxémie. Une impression de lourdeur...

— À quelle heure êtes-vous allé au lit et qu'avez-vous fait ? » lui demanda Sweetscent qui était assis sur le fauteuil voisin.

— C'est qu'il y avait cette jeune personne, voyez-vous, docteur », fit Virgil en décochant un sourire espiègle à Harvey, à Jonas, à Ralph et à Phyllis Ackerman, tous les membres de la tribu installés dans la carlingue de l'astronef fuselé qui cinglait en direction de Wash-35, sur Mars. « Est-il besoin que j'en dise davantage ?

— Voyons, vous êtes trop âgé ! s'exclama Phyllis, son arrière-petite-nièce, avec sévérité. Votre cœur vous lâchera à nouveau en pleine action. Et que pensera cette jeune personne, quelle qu'elle soit ? Il est malséant de mourir pendant... vous savez quoi. » Elle dévisagea Virgil d'un air réprobateur.

« En ce cas, répliqua le vieillard sur un timbre perçant, l'avertisseur de mort que je tiens dans la main droite à toutes fins utiles alertera le docteur Sweetscent ici présent qui arrivera aussitôt et, sans même avoir à bouger, remplacera mon vieux

cœur défaillant par un autre flambant neuf. Alors, je...» Il gloussa, essuya la salive sur ses lèvres et son menton à l'aide du fin mouchoir de batiste qui lui servait de pochette. « Alors, je continuerai. » Sous la peau luisante de ses joues, mince comme une feuille de papier, ses os délicats frémissaient de la joie qu'il éprouvait à faire subir aux siens le supplice de Tantale. Ses proches n'avaient pas accès à son univers personnel, aux délices intimes dont il bénéficiait en raison de sa situation privilégiée, en un temps où tout le monde souffrait des privations imposées par la guerre.

« *Mille tre*, murmura Harvey avec amertume, citant le livret de Da Ponte. Mais avec vous, espèce de vieux paillard, ce serait plutôt... comment dit-on un milliard et trois en italien ? J'espère que quand j'aurai votre âge...

— Tu n'auras jamais mon âge, pouffa Virgil, une lueur de ravissement dans le regard. Ne t'illusionne pas, Harvey. Retourne donc à tes documents fiscaux, abaque ambulant et ronronnant que tu es ! On ne te retrouvera pas mort dans les bras d'une femme, toi ! On te trouvera mort avec... (Virgil réfléchit un instant) avec... heu... un encrier !

— Je vous en prie ! fit sèchement Phyllis en se retournant pour contempler les étoiles et l'espace ténébreux.

— Je voudrais vous demander quelque chose, dit Éric à Virgil. Il s'agit d'un paquet de Lucky Strike vert. Il y a trois mois environ...»

Le vieillard le coupa :

« Votre femme m'aime. Oui, docteur : c'était pour moi. Un présent sans arrière-pensée. Allez... cessez de vous torturer la cervelle : Kathy n'a pas d'idées derrière la tête. D'ailleurs, cela compliquerait les choses. Les femmes, ce n'est pas un problème pour moi. Les spécialistes de la grefforg... enfin... oui... À bien réfléchir, ça aussi, je peux l'obtenir.

— Exactement ce que je disais à Éric tout à l'heure, s'exclama Jonas en adressant un clin d'œil à Sweetscent qui, stoïque, ne réagit pas.

— Mais j'ai de la sympathie pour Éric, enchaîna Virgil. C'est un garçon calme. Tiens... regarde-le ! D'un raisonnable qui touche au sublime, le cérébral type. Toujours plein de sang-froid

en période critique. Je l'ai observé bien des fois au travail, Jonas : je sais de quoi je parle. Et toujours disponible à n'importe quelle heure de la nuit. Des gens pareils, il n'y en a pas des foules.

— Vous le payez », rétorqua lentement Phyllis, taciturne et repliée sur elle-même selon son habitude. La séduisante arrière-petite-nièce de Virgil, membre du conseil d'administration de la compagnie, tenait, comme le vieil homme, de l'oiseau de proie mais il lui manquait le côté madré du patriarche. Pour elle, pas de juste milieu : une entreprise devait rapporter ou bien il fallait l'abandonner. Si elle rendait visite à Himmel, songeait Éric, finies les petites voitures ! Dans l'univers de Phyllis, il n'y avait pas de place pour les innocentes manies. Elle lui rappelait un peu Kathy. Comme cette dernière, elle était raisonnablement désirable. Ses cheveux étaient tressés en une longue natte élégamment teinte en outremer que mettaient en valeur des boucles d'oreilles pivotantes à mouvement automatique. De plus (chose qu'Éric n'appréciait guère) elle avait un anneau dans le nez, signe de nubilité dans la haute société bourgeoise.

« Quel est l'objet de cette conférence ? demanda-t-il. Ne pourrions-nous pas commencer tout de suite la discussion pour gagner du temps, Mr. Ackerman ? » Il se sentait de mauvaise humeur.

« Il s'agit d'un voyage d'agrément, d'une occasion d'échapper au lugubre train-train de la Terre. J'attends un invité à Wash-35. Peut-être est-il déjà arrivé. Je lui donne un chèque en blanc : je lui ai ouvert ma bébéville. C'est la première fois que je laisse un étranger en profiter en toute liberté.

— Qui est-ce ? s'enquit Harvey. Après tout, Wash-35 est la propriété de la compagnie et nous en sommes les administrateurs. »

Jonas intervint d'un ton acide : « Cette personne a probablement gagné à Virgil sa série originale de vignettes des Horreurs de la Guerre. Que pouvait-il faire d'autre que de lui ouvrir ses portes toutes grandes ?

— Je ne joue jamais mes Horreurs de la Guerre ni mes cartes du F.B.I., déclara Virgil. À propos, j'ai un double du *Naufrage de la Panay*. C'est Eton Hambre – le type à la grosse tête qui est

P.D.G. des Entreprises Manfrex – qui m'en a fait cadeau pour mon anniversaire. Je croyais que tout le monde savait que ma collection était complète. Mais Hambre l'ignorait. Pas étonnant que les gens de Freneksy fassent marcher ses six usines à sa place !

— Parlez-nous de Shirley Temple dans *La Petite Rebelle*, murmura Phyllis d'une voix maussade, les yeux toujours fixés sur le panorama étoilé que l'on apercevait à l'arrière. Dites-nous comment elle...

— Tu as déjà vu le film, répondit Virgil avec irritation.

— Oui, mais je ne m'en lasse jamais. J'ai beau faire, chaque centimètre de cette bande me fascine. C'est comme ça. » Elle se tourna vers Harvey. « Ton briquet ! »

Se levant, Éric se dirigea vers le salon exigu, s'assit à une table et consulta la liste des consommations. Il avait la gorge sèche. Les discussions incessantes des membres du clan Ackerman lui donnaient immanquablement soif. C'était comme s'il avait besoin, en compensation, d'un breuvage consolateur. Peut-être un substitut du lait primordial, se dit-il. Moi aussi, j'ai le droit à ma bébéville personnelle, ajouta-t-il intérieurement, à demi railleur. À demi seulement.

Washington 1935 était une perte de temps aux yeux de tous sauf à ceux du vieil Ackerman, puisque lui seul se rappelait la ville réelle, l'époque, le lieu, l'environnement authentiques qui se perdaient maintenant dans la nuit du passé. Chaque détail de Wash-35 était la reconstitution laborieuse d'un élément de l'univers spécifique et limité qui avait été celui de l'enfance de Virgil. La véracité de l'ensemble était constamment remaniée et perfectionnée grâce aux soins de Kathy Sweetscent, pourvoyeuse en antiquités, et pourtant ce décor ne subissait jamais de modifications radicales. C'était quelque chose de figé, de sclérosé, indissolublement lié à un passé bel et bien mort. Tel était, du moins, le point de vue du clan Ackerman mais, bien entendu, pour Virgil, Wash-35 était une source vive. Quand il y était, il s'épanouissait. Il s'y rendait pour reconstituer ses réserves biochimiques défaillantes et revenait ensuite au présent, à cet univers banal qu'il partageait avec ses contemporains, un monde qu'il comprenait admirablement,

qu'il manipulait avec maestria, mais auquel il se sentait psychologiquement étranger.

Et il avait inauguré une mode : les bébévilles étaient devenues la marotte du jour. D'éminents industriels, enfants chéris de la fortune – à parler franc : les profiteurs de guerre – avaient eux aussi, sur une plus petite échelle, réédifié l'univers de leur enfance. La bébéville du vieil Ackerman n'était plus seule en son genre – mais aucune autre ne pouvait rivaliser avec Wash-35 sur le plan de la complexité et de l'authenticité. Une multitude de faux, grossières imitations de la réalité, avaient proliféré, car bien peu de pièces originelles avaient survécu. Mais, songeait Éric, il fallait reconnaître que personne n'avait assez d'argent et de savoir-faire économique pour se lancer dans une entreprise qui représentait, contrefaçon ou pas, une dépense sans précédent. Et cela au beau milieu d'une guerre effroyable.

En tout cas, malgré son extravagance, cette activité était innocente. Un peu à la manière des petits chariots d'Himmel. Cela ne nuisait à personne. Il était difficile d'en dire autant de l'effort national, de la guerre sainte contre les créatures de Proxima.

La pensée des créatures de Proxima éveilla un souvenir désagréable dans la mémoire d'Éric.

Outre les prisonniers de guerre internés dans les camps, il y avait à Cheyenne, la capitale de l'O.N.U., une horde de reegs captifs auxquels on avait arraché les crocs et que les autorités militaires exhibaient en public. Les braves citoyens pouvaient béer et méditer à loisir en défilant devant ces êtres à squelette externe doté de six extrémités, capables de progresser en ligne droite et à grande vitesse en utilisant soit deux, soit quatre jambes. Les reegs ne possédaient pas d'appareil vocal ; comme les abeilles, ils communiquaient en faisant palpiter leurs antennes sensibles selon des modalités complexes. Pour s'entretenir avec les Terriens et les Lilistariens, ils utilisaient un boîtier de traduction mécanique par le truchement duquel les visiteurs avaient la possibilité d'interroger les captifs.

Jusqu'à une époque récente, les questions se répétaient, identiques à elles-mêmes, avec une uniformité monotone. Mais,

par touches successives, de nouvelles questions avaient commencé à se faire jour, et elles présentaient un aspect inquiétant – du point de vue de l'ordre établi, tout au moins. C'est pourquoi l'exhibition publique avait brusquement cessé du jour au lendemain. *Comment parvenir à un rapprochement ?* Chose bizarre, les reegs avaient une réponse. Une formule susceptible d'être rendue par la maxime « vivre et laisser vivre ». Que les Terriens renoncent à l'idée de toute expansion dans le système proximien et les reegs laisseraient le système solaire tranquille – en fait, dans le passé, ils n'avaient jamais cherché à l'investir.

En ce qui concernait Lilistar, c'était autre chose : là, les reegs n'avaient pas de réponse à fournir aux Terriens car ils n'en possédaient pas eux-mêmes. Il y avait des siècles que leurs deux races étaient en conflit et il était trop tard pour demander ou pour donner un avis sur ce point. D'ailleurs, les « conseillers » lilistariens avaient déjà réussi à s'installer sur la Terre pour assurer la sécurité de l'alliance. Comme si des sortes de fourmis hautes d'un mètre quatre-vingts, pourvues de quatre bras, pouvaient passer inaperçues dans les rues de New York !

La présence des conseillers lilistariens, elle, passait inaperçue. Sur le plan morphologique, en effet, rien ne les distinguait des Terriens. Et cela pour une bonne raison : à la période moustérienne, une escadre lilistarienne venue de l'empire d'Alpha du Centaure avait émigré dans le système solaire où elle avait colonisé la Terre et, dans une certaine mesure, Mars. Un conflit meurtrier avait par la suite opposé les occupants de ces deux planètes. Une guerre longue et débilitante avait suivi, qui s'était soldée par le déclin des deux sous-cultures ; l'une et l'autre avaient sombré dans une atroce et brutale barbarie. Du fait des conditions climatiques désastreuses, la colonie martienne s'était entièrement éteinte. Cependant, les colons de la Terre avaient subsisté au cours des âges et avaient fini par restaurer la civilisation. Coupés d'Alpha à cause des hostilités entre Lilistar et les reegs, ils avaient prospéré et s'étaient développés sur toute la surface de la planète. Un jour ils avaient réussi à placer un satellite en orbite, puis plus tard à lancer sur la Lune un astronef automatique. Un

vaisseau habité avait suivi et ils étaient enfin parvenus, exploit sublime, à renouer le contact avec leur système d'origine. La surprise, bien entendu, avait été considérable des deux côtés.

« Vous avez perdu votre langue ? » demanda Phyllis Ackerman en s'asseyant à côté d'Éric dans le salon exigu de l'astronef. Un sourire transfigura son visage délié aux traits délicats. L'espace d'un instant, Sweetscent la trouva émouvante de séduction. « Commandez-moi quelque chose à boire, que j'aie le courage d'affronter l'univers des vieilles voitures, de Jean Harlow, du baron von Richtofen, de Joe Louis et de... comment diable s'appelle-t-il ? » Fermant les yeux, elle fouilla ses souvenirs. « Ah ! oui, Tom Mix, le valeureux cow-boy. Ah ! ces feuilletons radiophoniques ! Vous savez ce qui nous attend, n'est-ce pas ? Encore une émission avec la Petite Orpheline Annie et son badge parfait de petit décodeur. Il va falloir écouter la publicité d'Ovaltine et noter des groupes de chiffres que nous devons décrypter... pour savoir ce qu'Annie fera lundi. Seigneur ! » Phyllis se pencha pour prendre son verre et Éric examina avec une curiosité quasi professionnelle les deux seins menus et pâles que révélait le mouvement de la robe.

Ce spectacle l'ayant rendu plus enjoué, il dit avec ironie – mais non sans une certaine circonspection :

« Un jour, nous noterons les chiffres annoncés par le faux meneur de jeu à la fausse radio, nous les décrypterons grâce au badge d'Annie l'Orpheline et... »

Et nous lirons le message suivant, songea-t-il, lugubre : *Concluez une paix séparée avec les reegs. Tout de suite.*

« Je sais, lança Phyllis, qui termina à sa place : « *Vous n'avez plus aucun espoir, Terriens. Ici le Monarque des reegs. Écoutez-moi tous : nous nous sommes rendus maîtres de la station de radio WMAL à Washington et je vais vous détruire.* » L'air sombre, elle porta le verre tulipe à ses lèvres et enchaîna : « *De plus, l'Ovaltine que vous avez bue...*

— Ce n'était pas exactement cela que j'allais dire. » Pourtant, elle avait presque fait mouche ! Piqué au vif, Éric, reprit : « Vous êtes comme tous les membres de votre famille. Vous avez hérité un gène qui vous incite à interrompre les non-consanguins avant qu'ils...

- Les quoi ?
- Ceux qui ne sont pas des Ackerman, grommela Éric.
- Eh bien, poursuivez, docteur ! s'exclama-t-elle avec une lueur d'amusement dans ses yeux gris. Si vous avez votre petite banalité à dire, ne vous gênez pas !
- Aucune importance. Qui est cet invité dont parlait Virgil ? »

Jamais les yeux clairs de Phyllis ne lui avaient paru aussi grands ni son regard aussi serein. C'étaient des yeux dominateurs et autoritaires, un regard débordant de certitude intérieure. La sérénité de la jeune femme avait sa source dans l'assurance absolue et inébranlable qu'elle savait tout ce qu'il importait de savoir. « Attendons et nous verrons bien. » Et soudain, ce regard perdit son impassibilité, un frémissement malicieux fit palpiter ses lèvres. Une étincelle nouvelle s'alluma dans ses prunelles et son expression se modifia. « La porte s'ouvre brusquement, fit-elle d'un ton espiègle avec une moue d'adolescente rieuse, la porte s'ouvre brusquement, livrant passage à un délégué silencieux de Proxima. Ah ! quel spectacle ! L'ennemi, un reeg bouffi et gluant ! Chose incroyable car la police secrète de Freneksy est aux aguets, un reeg est arrivé clandestinement pour négocier à titre officiel une... » (elle marqua une pause avant d'achever d'une voix basse et monocorde) « une paix séparée entre eux et nous. » Sa physionomie s'assombrit et redevint morose. La lueur qui brillait dans ses prunelles s'était éteinte. Elle finit son verre d'un geste nonchalant. « Oui, voilà ce qui se passera un jour. J'imagine parfaitement la scène. Le père Virgil rayonne de satisfaction et caquette comme d'habitude. Il liquide ses sales contrats de production de guerre jusqu'au dernier, il les jette à l'égout et c'est le retour du bon vieux temps, le temps des excréments de chauves-souris quand l'usine empuantissait le ciel. » Elle eut un petit rire sec et nerveux. « Cela peut se produire à tout instant, docteur, n'en doutez pas.

— Comme vous le disiez vous-même, la police secrète de Freneksy aurait tôt fait de s'abattre sur Wash-35...

— Je sais. Ce n'est qu'un vœu pieux, un rêve né d'une nostalgie sans espoir. Qu'importe si Virgil décidait d'organiser

une telle rencontre pour tenter d'arriver à ce dénouement ! Une initiative de ce genre serait par avance vouée à l'échec.

— Dommage, murmura Éric, plongé dans ses pensées.

— Traître ! Vous avez envie d'être condamné au travail forcé ? »

Il médita un instant avant de commencer prudemment : « Ce que je veux...

— Vous ne savez pas ce que vous voulez, Sweetscent. Un homme malheureux en ménage perd la faculté de savoir ce qu'il veut. Vous êtes un petit mollusque qui s'efforce de faire ce qu'il convient mais vous n'y arrivez pas parce que le cœur n'y est pas – votre pauvre petit cœur souffrant. Tenez, regardez-vous... Vous vous êtes débrouillé pour vous écarter de moi...

— Pas du tout.

— ... afin qu'il n'y ait pas de contact physique entre nous, notamment du côté de la cuisse. Oh ! que péricule la cuisse ! Ce n'est pas facile, n'est-ce pas, de garder ses distances dans un espace aussi réduit que celui-ci. Pourtant, vous y êtes parvenu !

— Hier soir, fit Éric pour changer de sujet, j'ai entendu à la télévision que ce quatuorologue qui a une drôle de barbe, le professeur Wald, est rentré de...

— Non. Ce n'est pas lui l'invité de Virgil.

— Alors, c'est Marm Hastings ?

— Ce forcené du taoïsme, cet excentrique ? Vous plaisantez, Sweetscent, j'espère ? Vous voyez Virgil tolérer la présence d'un charlatan de second ordre comme ce... » Elle fit un geste obscène, le pouce levé, tout en éclatant d'un grand rire qui découvrit une rangée de dents blanches et régulières d'une impressionnante luminosité. « Peut-être s'agit-il de Ian Norse.

— Qui ça ? »

Éric avait déjà entendu ce nom dont la sonorité lui était vaguement familière et il savait qu'en posant cette question il faisait une erreur tactique. Mais il la posait quand même : c'était sa faiblesse avec les femmes. Il les conduisait là où il voulait et elles suivaient... parfois. Mais souvent, en particulier aux moments critiques de sa vie, aux carrefours importants, c'était lui qui se laissait mener en toute candeur, là où elles voulaient l'entraîner.

Phyllis soupira. « C'est la société Ian Morse qui fabrique tous ces organes artificiels coûteux, brillants et aseptiques que vous insérez avec dextérité dans le corps des riches moribonds. Dois-je comprendre, docteur, que vous ne savez pas au juste à qui vous êtes redevable de votre charge ?

— Je le sais, répondit Éric avec irritation et dépit. J'ai tant d'autres choses en tête que j'avais oublié, voilà tout.

— Peut-être est-ce un compositeur ou un grand interprète. Comme au temps de Kennedy. Peut-être est-ce Pablo Casais. Seigneur, quel âge aurait-il ? Peut-être est-ce Beethoven. Hem. » Elle feignit de réfléchir. « En vérité, j'ai bien l'impression qu'il a dit quelque chose à ce sujet. Ludwig Van *Machin*. Existe-t-il un autre Ludwig Van *Machin* que...

— Oh ! assez, arrêtez ! s'exclama rageusement Éric qui en avait assez de ce persiflage.

— Ne le prenez pas sur ce ton. Vous n'êtes pas un si grand bonhomme que ça. Maintenir en vie au long des siècles un malheureux vieillard cacochyme... » Elle eut un petit sourire gloussant, bas et doux, très intime et très chaud, plein d'allégresse et de ravissement.

« Je veille aussi sur la santé des quatre-vingt mille individus clés qui constituent la force de travail globale de la F.C.T., répliqua Éric avec autant de dignité qu'il le pouvait. Et je suis incapable de le faire depuis Mars. C'est pour cela que je ne suis pas content de ce voyage. Pas content du tout. (Et que je te mets dans le même sac, ajouta-t-il avec colère dans son for intérieur.)

— Quelle proportion ! Un chirurgien spécialiste de la grefforg pour quatre-vingt mille patients ! Mais vous avez votre équipe de robs pour vous assister.

Peut-être peuvent-ils se débrouiller pendant votre absence.

— Un rob est une chose qui pue, fit-il, paraphrasant T.S. Eliot.

— Et un chirurgien grefforg est une chose qui rampe. »

Éric la foudroya du regard. Phyllis sirotait sa consommation sans manifester le moindre signe de remords. Il était incapable de l'atteindre, elle avait tout simplement trop de puissance psychique pour lui.

Le cœur de Wash-35, l'immeuble de briques haut de cinq étages où Virgil avait vécu dans son enfance, recelait un appartement moderne de l'année 2055 où le vieillard avait réuni tous les éléments de confort qu'il avait pu se procurer durant ces années de guerre. À quelques blocks de là commençait Connecticut Avenue. L'artère était bordée de magasins, ceux dont Virgil se souvenait. Il y avait Gammage's, la boutique où il achetait jadis Tip-Top Comics et des bonbons. À côté, Éric distingua la silhouette familière du People's Drugstore : quand il était petit, le patriarche y avait fait un jour l'emplette d'un briquet et c'était là qu'il trouvait les ingrédients et accessoires pour compléter sa boîte de Jeune Chimiste (n°5).

« Qu'est-ce qui passe cette semaine au Uptown Theater ? » murmura Harvey Ackerman comme le mobilo s'engageait dans Connecticut Avenue pour que Virgil puisse contempler le décor qu'il chérissait tant. On donnait *Les anges de l'enfer* avec Jean Harlow.

Tout le monde avait vu le film au moins deux fois. Harvey grogna.

« Mais n'oublie pas cette scène ravissante, lui rappela Phyllis, celle où Harlow dit : « Je crois que je vais mettre quelque chose de plus confortable, » et quand elle revient...

— Je sais, je sais, répondit Harvey avec irritation. D'accord, cette séquence-là, je l'aime bien. »

Le mobilo tourna dans McComb Street et s'arrêta bientôt devant la grille de fer forgé du 3039. Cependant, quand le plexidôme s'ouvrit, ce ne fut pas l'air de la capitale depuis longtemps disparue que respira Éric mais l'atmosphère froide et ténue de Mars. Il avait du mal à remplir ses poumons douloureux et il haletait, désorienté, le cœur à l'envers.

« Il faudra que je me plaigne du système de climatisation », ronchonna Virgil en descendant la rampe, aidé par Jonas et par Harvey. Toutefois, il ne paraissait pas particulièrement ému. Dès qu'il eut posé le pied sur le trottoir, ce fut d'un pas vif qu'il se dirigea vers la grille derrière laquelle on apercevait une microscopique pelouse.

Des robs ayant l'apparence de petits garçons se levèrent d'un seul bond et l'un d'eux piailla avec un accent d'une parfaite authenticité : « Eh ! Virg... Où t'as été ? »

— J'ai dû aller faire des courses pour ma mère, pouffa Virgil, radieux et ravi. Comment ça va, Earl ? Dis... j'ai des chouettes timbres chinois que papa m'a donnés. Il les a eus à son bureau. Je les ai en double. Si tu veux, je te les échange. » Il s'arrêta devant le perron et fouilla ses poches.

« Tu sais pas ce que j'ai, moi ? lança un autre robenfant d'une voix suraiguë. De la glace sèche, mon vieux. Si t'en veux, je t'en passe.

— Alors, je te donnerai un bouquin. » Virgil sortit sa clef et ouvrit la porte d'entrée. » *Buck Rogers et la planète maudite*, qu'est-ce que t'en dis ? C'est vachement terrible. »

Tandis que les autres passagers débarquaient, Phyllis murmura à l'oreille d'Éric : « Je me demande ce que donneraient ces gosses si on leur offrait un calendrier 1952 d'origine, état neuf, avec la photo de Marilyn Monroe toute nue. Au moins la moitié d'une moto ! »

Au moment où la porte s'ouvrait, un garde de la F.C.T. apparut un peu tardivement. « Oh ! Mr. Ackerman, je ne vous avais pas entendu arriver. » Il s'effaça pour laisser entrer les voyageurs dans le vestibule sombre, recouvert d'un épais tapis.

« Est-il déjà là ? s'enquit Virgil en proie à une tension soudaine.

— Oui, monsieur. Il se repose. Il a tenu à ce qu'on ne le dérange pas pendant plusieurs heures. » Le garde, lui aussi, paraissait nerveux.

Le vieillard s'immobilisa. « Ils sont nombreux avec lui ? »

— Non. Juste un aide de camp et deux agents des Services secrets. »

Virgil se retourna. « Qui veut boire quelque chose de frais ? »

— Moi, moi ! » s'écria Phyllis en singeant son intonation enthousiaste. « Je veux du sirop de groseille fantaisie. Et vous, Éric ? Un bourbon-gin ? Ou un scotch-vodka ? Mais cela existait-il en 1935 ? »

— Moi aussi, dit Harvey à Éric, j'aimerais bien trouver un coin où me reposer. L'atmosphère de Mars me rend faible. » En

effet, des taches marbraient son visage et il avait mauvaise mine. « Pourquoi ne fabriquent-ils pas un dôme pour conserver un peu d'air digne de ce nom ?

— Il y a peut-être une raison. Cela l'empêche de se retirer à Wash-35 une fois pour toutes. Au bout de quelque temps, il est obligé de repartir. »

Jonas s'approcha. « Personnellement, j'aime me retrouver dans ce lieu anachronique. Quel musée ! Je vous le dis franchement, Éric, votre femme a fait merveille en rassemblant ici tous ces objets d'époque. Écoutez cette... comment appelait-on ça ? cette radio qu'on entend ? » Consciencieusement, tout le monde tendit l'oreille. C'était *Betty and Bob*, un vieux mélo radiophonique surgi d'un passé depuis longtemps révolu. Éric lui-même était impressionné : les voix semblaient vivantes et tout à fait réelles. Elles étaient là, présentes – ce n'étaient pas de simples échos. Comment Kathy avait-elle réussi un pareil exploit ? Il n'en avait pas la moindre idée.

Steve, le colossal gardien noir – ou, plutôt, son simulacre robotique – surgit, la pipe à la bouche, et salua cordialement la compagnie. « Bonjour, docteur. On a un petit vent frisquet depuis quelques jours. Les gosses ne vont pas tarder à sortir les luges. Le mien, Georgie, fait des économies pour s'en offrir une, qu'il m'a dit y a pas bien longtemps.

— Je m'inscris pour une contribution d'un dollar 1934 », dit Ralf Ackerman en sortant son portefeuille. Se penchant vers Éric, il ajouta *sotto voce* : « À moins que papa Virgil n'estime qu'un gamin de couleur n'a pas droit à une luge ?

— Ça ne fait rien, Mr. Ackerman, déclara Steve. Georgie, il se la gagne. Il ne veut pas de pourboires mais une vraie paie. » Sur ce, le rob noir s'en fut avec dignité.

« Rudement convaincant ! dit Harvey.

— Et comment ! acquiesça Jonas, qui frissonna. Seigneur ! Penser que l'homme véritable est mort depuis cent ans ! Il est difficile de croire que nous sommes sur Mars, pas même sur notre Terre d'aujourd'hui. Cela ne me plaît pas. J'aime que les choses aient vraiment l'air d'être ce qu'elles sont. »

Une idée vint à Éric. « Désapprouvez-vous de passer une soirée à écouter chez soi une symphonie enregistrée sur bande stéréo ?

— Non, mais c'est totalement différent.

— Pas du tout. L'orchestre n'est pas là, les sonorités originelles se sont évanouies, la salle de concert où a eu lieu l'enregistrement est silencieuse. Vous n'avez rien de plus qu'un ruban de trois cent cinquante mètres d'oxyde de fer magnétisé de façon spécifique. C'est la même illusion. » C.Q.F.D., songea-t-il en se dirigeant vers l'escalier. Nous vivons dans une illusion quotidienne. Quand le premier barde a commencé de débiter la première épopée racontant quelque ancienne bataille, l'illusion est entrée dans notre existence. *L'Iliade* est une « imposture » au même titre que ces robenfants échangeant des timbres devant la porte. Les humains se sont toujours efforcés de retenir le passé, de lui conserver sa substance. Cela n'a rien de nocif. Autrement, nous n'aurions pas de continuité ; nous ne possédons que l'instant présent. Et, amputé du passé, le présent n'a plus de signification – ou si peu.

Peut-être est-ce à cela que se réduisent mes problèmes conjugaux, méditait-il tout en gravissant les marches. Je suis incapable de me rappeler notre passé commun, à Kathy et à moi, incapable de me rappeler l'époque où nous vivions ensemble de notre plein gré. Maintenant, c'est devenu une servitude découlant incompréhensiblement d'un passé qui n'a plus de sens.

Et nous ne comprenons pas la situation qui est la nôtre. Aucun de nous ne peut en démêler le sens, en trouver la motivation. Si nous avions meilleure mémoire, peut-être arriverions-nous à retrouver le fil perdu.

Est-ce là le premier symptôme de cette horreur qui approche et qui s'appelle la vieillesse ? Et je n'ai que trente-quatre ans !

Phyllis s'arrêta en haut des marches pour l'attendre. « Docteur, si nous couchions ensemble ? »

Il eut l'impression de défaillir et il eut soudain très chaud. Il était terrorisé, excité, il vibrait d'espoir, il était désespéré. Il se sentait coupable et brûlait de passion.

Il dit : « Vous avez des dents parfaites, les plus parfaites qui soient.

— Répondez.

— Je... » Il essaya de trouver une réponse. Les mots pouvaient-ils répondre à cette question ? Mais celle-ci avait bien été formulée avec des mots. « Pour être grillé vif par Kathy... qui sait toujours tout ce qui se passe ? » Il éprouvait physiquement le poids du regard de la femme braqué sur lui, de ses yeux immenses semblables à des étoiles fixes qui l'observaient, l'observaient... « Hum », murmura-t-il lamentablement – il se sentait pitoyable, rapetissé, réduit à sa plus simple expression jusqu'à la dernière parcelle de son être.

« Mais vous en avez besoin, reprit Phyllis.

— Hum », répéta-t-il, perdant contenance sous cet examen psychiatrique inadmissible, inacceptable, qui disséquait sa petite âme noire. Son âme dont cette femme s'était emparée et qu'elle retournait sur le bout de sa langue. La garce ! Elle l'avait mis à nu. Elle avait dit vrai. Il la détestait. Il mourait d'envie de coucher avec elle. Et, bien sûr, elle le savait – elle n'avait eu qu'à regarder son visage pour le savoir, à le regarder de ses yeux exécrés, ses yeux immenses, des yeux comme une mortelle n'aurait pas dû en posséder.

« Tant pis, vous périrez sans avoir connu ça. La vraie détente physique, le grand apaisement...

— Une chance sur un milliard de m'en sortir sans y laisser de plumes », répliqua-t-il d'une voix rauque. Puis il parvint à rire. « Mais de toute façon, vous vous en moquez, non ? » Et il passa devant elle. « Qu'as-tu à perdre ? s'exclama-t-il silencieusement à l'adresse de Phyllis. C'est moi qui ai tout à perdre. Tu peux manipuler Kathy aussi facilement que tu me fais virevolter au bout de cette ligne que tu ne cesses de dérouler et de réenrouler ! »

La porte donnant sur les appartements privés de Virgil était ouverte. Le vieillard était entré. Le reste de l'escorte piétinait derrière lui, les membres du clan en tête, suivis des dignitaires de la firme.

Éric entra à son tour. Et il vit l'invité.

L'homme avec lequel ils avaient rendez-vous sur Mars. Il était allongé, la physionomie inexpressive, les traits flasques, les lèvres épaisses couleur lie de vin, les yeux dans le vide. C'était Gino Molinari, chef suprême et démocratiquement élu de la civilisation planétaire unifiée de la Terre, commandant suprême des forces armées terriennes en guerre contre les reegs.

Sa braguette était déboutonnée.

CHAPITRE III

À l'heure de la pause, Bruce Himmel, technicien responsable du contrôle final de qualité à l'usine centrale de la F.C.T., quitta son poste et gagna d'un pas traînant le bistrot où il prenait traditionnellement son déjeuner, d'une part parce que l'on y mangeait pour pas cher, d'autre part parce que c'était là qu'il était le moins importuné par les exigences de la vie sociale. Le Xanthus, petit édifice de bois jaune coincé entre deux boutiques de torchis où l'on vendait de l'épicerie, avait une clientèle hétéroclite de travailleurs et d'individus d'un genre un peu spécial, approchant pour la plupart de la trentaine, dont on ne connaissait pas au juste les moyens d'existence. Mais ils laissaient Himmel en paix et celui-ci n'en demandait pas plus. À la vérité, il n'en demandait pas plus à la vie non plus et, chose curieuse, la vie avait accepté de conclure ce pacte avec lui. Installé au fond de la salle, il était en train de plonger sa cuiller dans le chili amorphe et de déchiqueter le morceau de pain gluant, blême et épais qui l'accompagnait, quand une silhouette se pencha sur lui, celle d'un Anglo-Saxon aux cheveux en bataille, vêtu d'un blouson de cuir et de *jeans*, botté et ganté. Dans cet attirail démodé, le personnage paraissait venir d'un siècle très différent. C'était Christian Plout, qui conduisait un antique turbotaxi dans les rues de Tijuana. Il y avait dix ans maintenant qu'il s'était enfui de Basse Californie à la suite d'un désaccord avec les autorités de Los Angeles à propos d'un trafic de capstène, drogue dérivée de l'amanite tue-mouches. Himmel le connaissait vaguement car, comme lui, Plout était plus ou moins adepte du taoïsme.

« *Salve amice*, psalmodia ce dernier en s'installant dans le box en face d'Himmel.

— Salut, répondit l'ingénieur, la bouche pleine de chili brûlant. Quoi de neuf ? » Plout était toujours au courant des

dernières nouvelles. Sillonnant la ville à longueur de journée dans son taxi, il rencontrait tout le monde. Il était toujours là pour être témoin d'un événement et, si possible, en tirer profit. Fondamentalement, il n'avait d'activités qu'annexes – mais il en avait beaucoup.

« Écoutez », dit-il en tendant vers Himmel un visage desséché, couleur de sable ; il était tellement absorbé que des rides se creusaient sur son front. « Vous voyez ça ? » Il allongea le bras et entrouvrit son poing serré. Une capsule roula sur la table ; il la fit aussitôt disparaître en la recouvrant prestement de la main.

« Je vois », dit Himmel tout en continuant de manger.

Plout se contorsionna et murmura : « C'est du JJ-180.

— Qu'est-ce que c'est ? » demanda Himmel, méfiant, sur un ton maussade. Il avait hâte que Plout aille chercher d'éventuels clients ailleurs.

« Le JJ-180, répondit Plout d'une voix presque inaudible, en se penchant en avant, est la dénomination allemande d'une drogue qui va bientôt être lancée sur le marché sud-américain sous le nom de frohédadrine. Elle a été inventée par un laboratoire allemand qui a pour couverture l'office pharmaceutique d'Argentine. Il n'est pas possible d'introduire ce produit aux U.S.A. En fait, croyez-moi si vous voulez, même ici, au Mexique, il est difficile de se le procurer. » Plout eut un sourire qui révéla une rangée de dents irrégulières et jaunâtres. Sa langue elle-même, remarqua une fois de plus Himmel avec répulsion, avait une couleur bizarre comme si une substance contre nature l'avait putréfiée. Écœuré, il s'écarta de son interlocuteur.

« Je croyais qu'on pouvait se procurer n'importe quoi à Tijuana.

— Moi aussi. C'est justement pour cela que ce JJ-180 m'a intéressé. Je me suis arrangé pour en avoir un échantillon.

— L'avez-vous déjà essayé ?

— J'en prendrai ce soir, chez moi. Je dispose de cinq capsules. Dont une pour vous si cela vous tente.

— Quels sont les effets de cette drogue ?

— C'est un hallucinogène, répondit Plout en se balançant comme sur un rythme intérieur. Mais c'est plus encore. » Il jeta un regard autour de lui, puis il parut se replier en lui-même, un sourire béat aux lèvres. Himmel attendit. Enfin, Plout émergea de l'extase. « Cela varie d'une personne à l'autre. Le JJ-180 intervient – je ne sais trop comment – au niveau de ce que Kant nomme les « catégories de la perception ». Vous me suivez ?

— En perturbant la notion du temps et de l'espace ? »

Himmel avait lu la *Critique de la raison pure*, une œuvre qui lui convenait parfaitement, tant par le style que par l'esprit. Dans son conapt, il en possédait un exemplaire abondamment annoté.

« Exactement ! Le JJ-180 en particulier modifie le sens du temps. On pourrait donc dire que c'est une drogue chronagogique. Juste ? » Plout paraissait transporté par sa profondeur d'esprit. « La première drogue chronagogique... tout au moins en apparence. À moins que l'on ne croie à la réalité de l'expérience que l'on subit.

— Il faut que je retourne au travail », dit Himmel en faisant mine de se lever.

Plout l'obligea à se rasseoir. « Cinquante dollars U.S., murmura-t-il.

— Pour... pour quoi ?

— Pour une capsule. Il s'agit d'un produit tout ce qu'il y a de rare ! Ce sont les premières que je vois. » À nouveau, il en fit rouler une, un bref instant, sur la table. « Ça ne m'emballa pas de les distribuer mais c'est une expérience à faire. Nous découvrirons le Tao, tous les cinq. Découvrir le Tao au beau milieu de cette guerre, est-ce que ça ne vaut pas cinquante dollars ? Vous n'en retrouverez peut-être plus jamais, du JJ-180. Les Mexicains se préparent à mettre l'embargo sur toutes les expéditions en provenance d'Argentine ou d'ailleurs.

— Est-ce vraiment tellement différent de...

— Oh ! oui. Écoutez, Himmel... Vous savez dans quoi j'ai failli buter tout à l'heure avec mon taxi ? Un de vos petits chariots miniatures. J'aurais pu l'écraser mais je ne l'ai pas fait. On les rencontre partout. Si je voulais, j'en démolirais des centaines. Je passe tout le temps dans le quartier de l'usine de la F.C.T. Et je

vais encore vous dire une chose : les autorités municipales m'ont demandé si je savais d'où venaient ces chariots. J'ai répondu que je l'ignorais. Seulement, si nous ne communions pas tous ensemble avec le Tao, ce soir, je pourrais peut-être bien...

— D'accord, grommela Himmel. Je vous achète une capsule. » Il sortit son portefeuille, persuadé qu'il était purement et simplement victime d'une tentative d'extorsion de fonds et convaincu qu'il n'aurait rien en échange de son argent. Ce qui se passerait dans la soirée ne serait qu'une fraude et une imposture.

Il n'aurait pu se tromper plus lourdement.

Gino Molinari, chef suprême de la Terre en guerre contre les reegs, portait comme à l'accoutumée un uniforme kaki orné d'une seule décoration, la Croix d'Or de Première Classe que lui avait décernée l'Assemblée Générale des Nations Unies quinze ans auparavant. Il avait besoin d'un sérieux coup de rasoir : son menton était recouvert d'une pilosité noire et drue, envahissante. Ses lacets, comme sa braguette, étaient défaits.

Il est à faire peur, songea Éric.

Molinari ne leva pas la tête ; son regard restait fixe et inexpressif tandis que, l'un après l'autre, les compagnons de Virgil pénétraient dans la pièce et, médusés, le contemplaient bouche bée. Visiblement, c'était un homme malade et usé.

Éric était surpris de voir que, dans la vie réelle, Molinari ressemblait trait pour trait au personnage qu'il avait récemment vu à la télévision : il n'était pas plus grand, pas plus vigoureux, et ne donnait pas davantage l'impression d'être le pilote à la barre. Cela paraissait impossible mais c'était pourtant vrai. Et cet homme était quand même le pilote à la barre ! Il détenait le pouvoir dans tous les sens juridiques du terme, s'y accrochait et ne baissait pavillon devant personne. Personne sur Terre, en tout cas. Éric avait conscience que Molinari n'avait nulle intention de se laisser déposséder, en dépit de son état de dégradation psycho-physiologique manifeste. Son maintien relâché, sa volonté de se montrer sans artifices aux yeux d'un groupe d'individus qui n'étaient pas les premiers venus, le

proclamaient avec éloquence. Molinari s'affichait dans sa vérité intrinsèque, sans prendre d'attitude, sans jouer au héros combattant. Ou bien il était déjà trop loin pour s'en soucier, se disait Éric, ou bien ses tâches à venir étaient trop importantes pour qu'il dilapidât le peu d'énergie qui lui restait à tenter d'impressionner les gens, particulièrement ses compatriotes. Molinari était désormais au-delà de ce genre de préoccupations.

« Vous êtes médecin, murmura Ackerman à Éric. Demandez-lui s'il a besoin de soins. » Le vieillard, lui aussi, semblait bouleversé.

Éric jeta un coup d'œil à Virgil. Voilà pourquoi je suis ici, pensa-t-il. Tout a été organisé pour que je rencontre Molinari. Le reste, les autres... ce n'est qu'un rideau de fumée. Une feinte destinée à tromper les Lilistariens. C'est lumineux ! Je comprends maintenant ce que l'on attend de moi. Voilà... C'est cet homme que je dois soigner. Mon art et mon talent n'existent plus que pour lui, désormais. C'est une nécessité impérative, l'exigence maîtresse de l'heure.

Il se pencha sur Molinari et commença sur un ton haché : « Monsieur le secrétaire général... » Sa voix tremblait. Pourtant, ce n'était pas le respect qui le bâillonnait – ce gisant était bien incapable de susciter une telle émotion ! C'était l'ignorance : il ne savait que dire à l'homme qui occupait de si hautes fonctions. « Je suis un omnipraticien, reprit-il enfin, déclaration plutôt creuse, il s'en rendait compte. Je suis aussi chirurgien, spécialiste de la grefforg », ajouta-t-il. Et il attendit. Il n'y eut aucune réponse, aucun signe. « Puisque vous êtes à Wash... »

Subitement, Molinari leva la tête et son regard s'éclaira. Il dévisagea Éric et, soudain, sa voix familière, grave et d'une étonnante sonorité, retentit : « Ne vous en faites pas, docteur. Je vais très bien. » Il sourit. Un sourire fugitif mais profondément humain. Un sourire de sympathie. Molinari comprenait les efforts maladroits et laborieux d'Éric. « Vivez, que diable ! Vivez 1935 ! Était-ce du temps de la prohibition ? Non... je crois que c'était après. Buvez Pepsi-Cola.

— J'avais plutôt envie de goûter un sirop de framboise », rétorqua Éric, retrouvant un peu de son aplomb. Son cœur battait maintenant à son rythme normal.

« Ce que le vieux Virgil a réalisé ici est remarquable, poursuit Molinari avec enjouement. J'ai profité de l'occasion pour jeter un coup d'œil sur les lieux. Je devrais nationaliser tout ça. Les capitaux privés investis là-dedans sont exagérés. Il eût été préférable de les consacrer à l'effort de guerre. » Le ton était à demi moqueur mais, sous cette façade railleuse, Molinari était sérieux. Selon toute apparence, cette reconstitution hautement élaborée l'impressionnait défavorablement. Comme le savaient tous les citoyens de la Terre, il menait une existence ascétique, d'ailleurs bizarrement entrecoupée de rares intermèdes de priapisme et de sybaritisme dont on ne parlait guère. Toutefois, le bruit courait que depuis quelque temps Molinari se livrait de moins en moins souvent à ce genre d'excès.

« Cet homme est le docteur Éric Sweetscent, dit Virgil. Notre meilleur spécialiste des transplants, je ne vous apprends rien : vous connaissez les dossiers du personnel du G.Q.G. En l'espace de dix ans, il m'a greffé vingt-cinq – ou vingt-six ? – organes artificiels. Mais il me coûte cher. Tous les mois, il touche un paquet gros comme ça. Quoique celui que touche sa femme aimante soit encore plus gros ! » Il tourna vers Éric son long visage décharné en lui souriant paternellement.

« J'attends le jour où je lui grefferai un nouveau cerveau », dit Éric à Molinari. Il était le premier surpris de la hargne que trahissait sa voix. Peut-être était-ce l'évocation de Kathy qui l'avait irrité. « J'en ai plusieurs qui sont prêts. Dont un qui est vraiment fiascard.

— Fiascard, répéta Molinari. Je ne suis plus au courant de l'argot dernier cri. C'est que je suis tellement surchargé ! Trop de documents officiels à préparer, trop de palabres à discuter d'effectifs. C'est une guerre réellement fiascarde, n'est-ce pas, docteur ? » Il fixait sur Éric deux grands yeux noirs ; son regard hanté et douloureux avait une intensité anormale et inhumaine. L'autorité, l'astuce, la puissance qui habitaient ce regard dépassaient tout ce que l'on pouvait trouver à cet égard chez l'individu ordinaire. Chez Molinari, le lien fondamental rattachant l'esprit à la réalité extérieure, c'est-à-dire le sens de la vue, était tellement développé que l'on pressentait que rien

n'échappait à Molinari de ce qui, d'aventure, pouvait croiser sa route. Mais, en dehors de tout cela, cette immense capacité visuelle révélait la défiance. La conscience d'une menace imminente.

C'était grâce à cette faculté que Molinari demeurait en vie.

Éric comprit soudain une chose qui ne lui était jamais venue à l'esprit au cours de ces atroces années de guerre.

Molinari aurait été leur chef n'importe quand, à n'importe quelle étape du développement de la société humaine. Et... n'importe où.

« Toute guerre est éprouvante pour ceux qui y sont entraînés, monsieur le secrétaire », dit-il avec le maximum de prudence et de tact. Il réfléchit un instant avant d'ajouter : « C'est le risque qu'un peuple, qu'une planète prennent lorsqu'ils s'engagent volontairement dans un impitoyable combat qui oppose depuis longtemps deux autres peuples. »

Il se tut. Molinari l'observait sans mot dire.

« Et les Lilistariens appartiennent à la même souche que nous, enchaîna Éric. Génétiquement parlant, nous leur sommes apparentés, n'est-ce pas ? »

À nouveau, ce fut le silence, un vide muet que nul ne se souciait de remplir. Finalement, Molinari lâcha un pet.

« Vous devriez parler à Éric de vos douleurs abdominales... dit Virgil.

— Mes douleurs... » Molinari fit une grimace.

« La seule raison pour laquelle nous avons amené le docteur Sweetscent... » Molinari coupa la parole au vieillard. « Oui, grommela-t-il avec brusquerie en secouant sa tête massive. Je sais, vous le savez tous. C'est précisément pour ça.

— Je suis certain que le docteur Sweetscent est capable de vous aider, monsieur le secrétaire. Nous allons rejoindre nos chambres pour que vous puissiez vous entretenir tous les deux seul à seul. »

Avec une circonspection qui n'était pas dans ses habitudes, le vieil Ackerman s'éloigna. Les membres du clan et les notables de la compagnie lui emboîtèrent le pas.

À présent, Éric Sweetscent était en tête-à-tête avec Molinari. Au bout d'un moment, il déclara : « Eh bien, monsieur le

secrétaire, je vous écoute. Parlez-moi de ces douleurs abdominales. »

Un malade est un malade. Éric s'assit en face du secrétaire général des Nations Unies et prit une attitude professionnellement attentive.

CHAPITRE IV

Bruce Himmel gravissait l'escalier de bois branlant menant au conapt que Chris Plout occupait quelque part dans le sinistre quartier mexicain de Tijuana. Soudain, dans l'ombre, une voix de femme s'éleva derrière lui : « Bonsoir, Brucie. On dirait que c'est une soirée réservée aux membres de la F.C.T. Simon Ild est là, lui aussi. »

Quand la femme l'eut rejoint en haut des marches, Himmel la reconnut : c'était la séduisante Katherine Sweetscent, qui avait la langue si acérée. Il l'avait rencontrée à plusieurs reprises lors des réunions organisées par Plout ; aussi ne fut-il pas tellement surpris de la voir. La tenue de Mrs. Sweetscent était assez différente de celle qu'elle portait pour travailler. Pour la mystérieuse réunion de ce soir, elle était nue jusqu'à la taille, à l'exception de la pointe des seins, qu'elle avait enduite d'une matière vivante et sensible, d'origine martienne. De la sorte, chacun était doué de conscience et réagissait avec vivacité à tous les événements.

L'effet produit sur Himmel fut considérable.

Simon Ild suivait Kathy Sweetscent. Dans la pénombre, on distinguait l'expression vide plaquée sur son visage boutonneux et stupide. Himmel se serait fort bien passé de Simon qui, hélas, lui donnait l'impression d'être une médiocre copie de lui-même. Et rien ne lui était aussi intolérable.

À la vue du quatrième invité déjà présent dans la pièce froide et basse de plafond où régnait une odeur rance, Himmel tressaillit et ouvrit de grands yeux : en effet, il connaissait ce visage par des photos ornant les jaquettes de livres. L'homme était pâle et portait lunettes ; ses longs cheveux étaient soigneusement coiffés ; son costume était coupé dans un coûteux tissu importé de Io. C'était Marm Hastings qui, à San Francisco, faisait autorité en matière de taoïsme. Frêle

d'apparence, il était remarquablement beau et ne paraissait pas tout à fait à son aise. Il avait environ quarante-cinq ans et disposait d'une importante fortune grâce aux nombreux ouvrages qu'il avait écrits sur le mysticisme oriental. Pourquoi Hastings était-il ici ? Pour goûter au JJ-180, de toute évidence. Il avait la réputation d'essayer tous les hallucinogènes dont il pouvait disposer aussi bien par des moyens légaux qu'autrement. À ses yeux, les drogues étaient indissociables de la religion.

Mais, à la connaissance d'Himmel, Marm Hastings n'était jamais venu chez Chris Plout, à Tijuana. Sa présence à cette soirée JJ-180 avait-elle une signification particulière ? se demandait l'ingénieur qui, à l'écart, observait ses compagnons. Hastings, en train d'examiner la bibliothèque de Plout, remplie de livres traitant de drogues et de religion, paraissait se désintéresser des autres, ignorer jusqu'à leur existence même. Simon Ild, roulé en boule selon son habitude sur un coussin posé par terre, avait allumé une cigarette de marijuana et, le regard dans le vide, il fumait en attendant Chris. Quant à Kathy Sweetscent, ramassée sur elle-même, l'air méditatif, elle se tapotait les cuisses comme pour chercher un équilibre, son corps svelte et musclé sur le qui-vive. On eût presque dit un exercice de yoga, pensa Himmel.

Cette démonstration physique le gênait et il détourna la tête. Cela ne s'harmonisait pas avec la dominante spirituelle de la soirée. Mais personne ne pouvait faire de remarques à Mrs. Sweetscent qui était avant tout une égocentriste.

Enfin, Christian Plout, pieds nus et enveloppé dans un peignoir de bain rouge, émergea de la cuisine. Balayant la pièce du regard derrière ses lunettes noires, il s'assura que tout le monde était là. « Marm, Kathy, Bruce, Simon et moi, Christian... Tous les cinq. Une aventure dans l'inexploré par le truchement de cette substance nouvelle qui vient d'arriver de Tampico à bord d'un bananier... Je l'ai là. » Il tendit sa main ouverte. Cinq capsules reposaient sur sa paume. « Une pour chacun – Kathy, Bruce. Simon, Marm et moi, Christian. Notre première incursion commune dans les pays d'esprit. Reviendrons-nous de ce voyage ?

— Au fait, Chris ! fit sèchement Kathy. Donnez-nous ça et commençons. » D'un geste vif, elle s'empara d'une des capsules. « J'y vais, annonça-t-elle. Et sans eau.

— Je serais curieux de savoir si le résultat est le même quand on prend ce produit sans eau », dit doucement Marm Hastings. Bien que les muscles de ses yeux fussent immobiles, il était clair qu'il étudiait la jeune femme en détail. Ce fut son brusque raidissement qui le trahit et Himmel en fut scandalisé. Le seul but de cette réunion n'était-il pas de hausser tous les participants au-dessus du charnel ?

« C'est pareil, répondit Kathy. Tout est pareil quand on réussit à atteindre la réalité absolue. Ce n'est qu'un même vaste brouillard. ». Sur ces mots, elle avala la capsule et toussa. Himmel et les autres l'imitèrent. « Si la police de Molinari nous surprenait, nous nous retrouverions tous sur le front, murmura Simon sans s'adresser à personne en particulier.

— Ou dans un camp de travail lilistarien », renchérit Himmel. Tous étaient tendus, attendant l'apparition des premiers effets de la drogue. Il en allait toujours ainsi pendant les brèves secondes précédant le décollage.

« Dites-moi, dit Marm Hastings à Katherine d'une voix impassible, je me demande si nous ne nous sommes pas déjà rencontrés. J'ai le sentiment que vous ne m'êtes pas inconnue. Faites-vous des séjours dans la région de la Baie ? Je possède un studio et une maison de style dans les collines de West Marin, près de l'océan. Nous y organisons souvent des séminaires. Les gens entrent et sortent librement. Mais je suis certain que je me souviendrais de vous.

— Mon mari ne me laisserait jamais y aller. Je subviens à mes besoins — je suis plus qu'indépendante sur le plan économique — et pourtant il faut que je supporte ses récriminations chaque fois que j'entreprends quelque chose d'original de ma propre initiative. Je m'occupe d'antiquités, ajouta-t-elle, mais les vieilleries finissent par m'assommer. J'aimerais...»

Marm Hastings lui coupa la parole. Se tournant vers Plout, il demanda : « D'où vient le JJ-180 ? Vous avez parlé de l'Allemagne, si j'ai bonne mémoire. J'ai une multitude de

contacts avec les centres de recherches pharmaceutiques allemands, tant publics que privés. Pourtant, je n'ai jamais entendu parler de cette substance. » Il souriait mais c'était un sourire étudié et matois qui exigeait une réponse.

Christian haussa les épaules. « Moi, c'est ce qu'on m'a dit. Croyez-le ou ne le croyez pas... » Il s'en moquait : il savait, et ses invités aussi, que, dans les circonstances présentes, il n'était pas tenu de fournir un certificat d'origine.

Hastings hocha vaguement la tête. « Ce n'est sûrement pas un produit allemand. Se pourrait-il que ce JJ-180, cette frohédadrine, comme on l'appelle également, soit de provenance extra-terrestre ?

— Je n'en sais rien, Hastings, répondit Plout après un silence. Je n'en sais vraiment rien.

— Il y a eu par le passé des cas d'importation de drogues non terriennes illicites, poursuivit Hastings de sa voix sévère et distinguée. Aucune n'a eu d'importance particulière. La plupart du temps, c'étaient des dérivés de la flore martienne ou, à l'occasion de lichens de Ganymède. Je présume que vous en avez tous entendu parler. C'est une question qui doit – qui devrait – être familière à chacun de vous. En tout cas... » Son sourire s'élargit mais, derrière ses verres sans monture, son regard était glacé. « En tout cas, tout le monde a l'air d'être satisfait du pedigree de ce JJ-180 que ce monsieur nous facture cinquante dollars U.S. l'unité.

— Je suis satisfait, dit Simon Ild avec sa stupidité coutumière. « N'importe comment, il est trop tard. Nous avons réglé Chris et nous avons tous avalé une capsule.

— C'est un fait, murmura calmement Hastings. Il s'assit dans un fauteuil branlant. « Quelqu'un ressent-il déjà quelque chose ? Dès que les effets commenceront à se faire sentir, il faudra le dire. » Il lorgna du côté de Katherine Sweetscent. « Les bouts de vos seins me dévisagent-ils ou est-ce un effet de mon imagination ? Quoi qu'il en soit, cela me gêne indubitablement.

— Je sens quelque chose », annonça Christian Plout d'une voix mal contrôlée. Il passa sa langue sur ses lèvres sèches.

« Excusez-moi, je... Pour être franc, je me trouve seul. Vous n'êtes plus là. »

Hastings le regarda attentivement. « Oui, poursuivit Chris. Je suis seul dans mon conapt. Vous n'existez pas. Ni les uns ni les autres. Mais tout le reste existe. Les livres, les meubles... Alors, à qui suis-je en train de parler ? Est-ce que vous m'avez répondu ? » Il regarda autour de lui mais, de toute évidence, il ne voyait pas ses compagnons. « Mes seins ne dévisagent personne, dit Kathy.

— Je ne vous entends pas ! s'exclama Chris, pris de panique. Répondez !

— Nous sommes là, fit Simon Ild en riant sous cape.

— Dites quelque chose, je vous en supplie ! implora Chris. Il n'y a que des ombres sans vie. Que des choses mortes... Et ce n'est que le commencement. Qu'est-ce qui va se passer ? J'ai peur ! »

Marm Hastings lui posa la main sur l'épaule.

Sa main traversa le corps de Plout.

« Eh bien, nous en avons pour nos cinquante dollars, laissa tomber Kathy Sweetscent. Il n'y avait aucune trace d'amusement dans sa voix basse. Lentement, elle s'approcha de Chris.

— Ne faites pas ça, lui conseilla Hastings avec douceur.

— Si. » Et Kathy, à son tour, traversa Christian Plout. Mais elle ne réapparut pas de l'autre côté. Elle s'était dématérialisée. Quant à Plout, il était toujours là, continuant de supplier quelqu'un de lui répondre, tâtonnant dans le vide en quête de ses compagnons qu'il ne voyait plus.

L'isolement, songea Bruce Himmel. Nous sommes tous coupés les uns des autres. C'est affolant ! Mais... ça ne durera pas. *Ça ne durera pas, n'est-ce pas ?*

Pour le moment, il n'en était pas sûr. Et ça n'avait pas encore commencé pour lui.

« Ces douleurs sont, en général, particulièrement pénibles la nuit », dit d'une voix rauque le secrétaire Gino Molinari, étendu sur le large divan rouge de fabrication artisanale qui ornait le salon de Virgil Ackerman à Wash-35. Il avait fermé les yeux.

Son visage flasque était terreux et son menton bleuâtre tremblotait quand il parlait. « On m'a examiné. Mon médecin personnel est le docteur Teagarden. J'ai subi une foule de tests tendant tout particulièrement à la détection des tumeurs malignes. »

Il parle comme un perroquet, se dit Éric. Ce n'est pas sa diction naturelle. C'est là une préoccupation qui s'est enracinée dans son esprit. Le même rite s'est déroulé mille fois en présence de toute une série de praticiens. Et il continue de souffrir.

« Il n'y a pas de tumeur maligne, reprit Molinari. La chose a été maintes fois vérifiée et la conclusion semble irrécusable. » Sa façon de s'exprimer était une sorte de parodie des pompeuses formules chères aux médocastres. Éric comprit brusquement que Molinari éprouvait une violente hostilité à l'endroit des médecins qui n'avaient pas réussi à le guérir. « Généralement, on diagnostique une gastrite aiguë. Ou des spasmes du pylore. Voire la reproduction d'origine hystérique des douleurs de l'enfantement éprouvées par ma femme il y a trois ans. Un peu avant sa mort, ajouta-t-il plus pour lui-même que pour son interlocuteur.

— Quel régime suivez-vous ? » Molinari leva les paupières avec lassitude. « Mon régime ? Je ne mange pas, docteur. Je ne mange rien. Je me nourris d'air pur. Vous ne l'avez pas lu dans les homéojournaux ? Je n'ai pas besoin de nourriture comme vous autres, simples schulps, je suis différent. » Son ton était âpre et amer.

« Et cela vous gêne dans l'exercice de vos fonctions ? » s'enquit Sweetscent.

Molinari le dévisagea. « Vous pensez que c'est psychosomatique ? Vous croyez à cette pseudoscience démodée professant que les gens étaient moralement responsables des maux qui les frappaient ? » Sa fureur était telle qu'il cracha. Son visage grimaçait et, à présent, ses traits avaient perdu leur flaccidité : sa peau, tendue sur ses joues, était comme gonflée de l'intérieur. « Vous vous figurez que je suis malade parce que je veux fuir mes responsabilités ? Écoutez-moi bien, docteur : mes responsabilités, je les assume – et je souffre par-dessus le

marché. Peut-on appeler ça une compensation neuropsychologique secondaire ?

— Non, concéda Éric. N'importe comment, la médecine psychosomatique dépasse mes compétences. Il faudrait que vous consultiez...

— Je l'ai déjà fait. » Brusquement, Molinari se leva et, chancelant sur ses jambes, fit face à son interlocuteur. « Allez chercher Virgil. Inutile de perdre votre temps avec cet interrogatoire. D'ailleurs, je n'ai pas demandé à le subir. Je m'en moque ! » Il se dirigea d'une démarche mal assurée vers la porte en remontant son pantalon kaki qui faisait des plis.

« Monsieur le secrétaire, vous n'ignorez pas qu'on peut remplacer votre estomac à tout moment par un estomac artificiel. C'est une opération simple et presque toujours couronnée de succès. Il faudrait que j'étudie vos antécédents médicaux avant de pouvoir me prononcer formellement mais, quels que soient les risques, il se peut que vous soyez forcé un jour ou l'autre d'en arriver là. » Éric était convaincu que Molinari survivrait à l'intervention. Sa peur était une angoisse de nature obsessionnelle, c'était évident.

« Non, répliqua le secrétaire général d'une voix douce. Ce n'est pas une nécessité, j'ai fait mon choix. Je mourrai plutôt que de me faire greffer un estomac. »

Éric le regarda.

« Bien sûr ! Ne vous est-il pas venu à l'esprit que je puisse souhaiter mourir ? Que ces douleurs, que le progrès du mal physique – ou psychosomatique – constitue pour moi une porte de sortie ? Je ne veux peut-être pas continuer de vivre. Qui sait ? Mais quelle importance ? Assez parlé de ça ! » Il ouvrit la porte du hall et appela d'une voix étonnamment virile : « Virgil ! Qu'est-ce que vous attendez pour commencer la soirée ? » Se retournant, il lança à Éric : « Saviez-vous qu'il s'agissait d'une réception ? Je parie que le vieux vous a raconté que nous allions tenir une conférence pour résoudre les problèmes militaires, politiques et économiques de la Terre. En une demi-heure ! » Son sourire découvrit de solides dents blanches.

« Eh bien, pour être sincère, je suis heureux d'apprendre cette nouvelle », dit Éric. Cette conversation avait été aussi

éprouvante pour lui que pour Molinari. Pourtant, son intuition lui disait que le vieil Ackerman n'avait pas l'intention de s'en tenir là. Virgil tenait à ce que l'on fasse quelque chose pour le secrétaire général. À ce que l'on calmât ses souffrances. Non par bonté d'âme : pour des raisons d'ordre pratique.

Car, en cas de disparition de Molinari, la F.C.T. échapperait au vieillard. Il ne faisait aucun doute que la prise en main de l'économie de la Terre était l'objectif prioritaire des représentants de Frenaksy. Leur calendrier avait probablement été établi dans ses moindres détails.

Virgil Ackerman était un homme d'affaires entendu.

« Cette vieille ganache vous paie bien, docteur ? demanda Molinari à brûle-pourpoint.

— Euh... oui... très bien, répondit Éric, pris au dépourvu.

— Il m'a parlé de vous avant cette petite réunion. Il ne tarissait pas d'éloges sur votre compte. À l'en croire, vous êtes sensationnel. C'est grâce à vous qu'il est en vie alors qu'il devrait être mort depuis longtemps. Des boniments de ce genre. » Les deux hommes échangèrent un sourire. « Qu'est-ce que vous buvez, docteur ? Moi, je n'ai pas de préférence. Et j'aime les côtelettes d'agneau grillées, les spécialités mexicaines, les côtes de porc et la friture de crevettes avec du raifort et de la moutarde. Je traite bien mon estomac.

— Un bourbon ne me déplairait pas. »

Un homme entra et dévisagea Éric. À son air rébarbatif et maussade, ce dernier devina que c'était un agent des services secrets chargé de veiller sur la sécurité de Molinari.

« Je vous présente Tom Johansson, dit le secrétaire général. Il me conserve en vie. C'est mon docteur Sweetscent à moi. Mais son instrument de travail est un pistolet. Montrez votre pistolet au docteur, Tom. Montrez-lui que vous pouvez faire mouche sur qui vous voulez, quand vous voulez et à n'importe quelle distance. Quand Virgil traversera le hall, flanquez-lui une balle en plein cœur. Comme ça, le docteur lui en greffera un tout neuf. Combien de temps cela prend-il, docteur ? Dix minutes ? Un quart d'heure ? » Molinari éclata d'un rire sonore et fit un geste vers Johansson. « Fermez la porte. »

Le garde du corps obéit. Molinari fit face à Éric.

« Écoutez-moi, docteur. J'ai une question à vous poser. Supposons que vous me fassiez un transplant, que vous m'enleviez mon vieil estomac pour le remplacer par un autre en bon état et qu'il y ait un accident. Je ne souffrirais pas, hein ? Je serais inconscient... Pourriez-vous faire ça ? » Il scruta les traits d'Éric. « Vous comprenez ce que je veux dire ? Oui... je le vois. » Le garde du corps était debout derrière eux, impavide, bloquant la porte pour que personne ne puisse entrer et surprendre la conversation. Ces propos s'adressaient à Éric et à lui seul. Molinari lui prouvait qu'il lui faisait totalement confiance.

« Pourquoi ? demanda Éric après quelques instants. Et pourquoi ne pas vous servir tout simplement du pistolaser de Johansson ? Si c'est vraiment ce que vous voulez...

— Pourquoi ? Je ne sais pas au juste. Sans raison particulière. Peut-être à cause de la mort de ma femme. Ou mettons ça sur le compte des responsabilités qui sont les miennes et que, selon certains, je n'assume pas comme il le faudrait. Je ne suis d'ailleurs pas d'accord : j'estime que je m'acquitte de ma tâche avec succès. Mais les profanes ne discernent pas tous les facteurs qui conditionnent la situation. » Et il avoua : « Je suis fatigué.

— C'est... ce serait possible », murmura Éric. Il parlait d'un cœur sincère.

« Vous pourriez le faire ? »

Les yeux de Molinari flamboyaient, rivés sur ceux d'Éric. À mesure que s'égrénaient les secondes, son emprise sur le médecin s'affirmait.

« Oui, je le pourrais. »

Éric avait un point de vue particulier en ce qui concernait le suicide. En dépit du code moral qui constituait l'ossature de la médecine, il considérait – opinion basée sur des expériences réelles qu'il avait connues dans sa vie – que si un homme désirait mourir, il en avait le droit. C'était là un dogme qu'il n'avait jamais cherché à rationaliser. À ses yeux, la proposition était évidente par elle-même. D'abord, il n'existait aucune preuve tendant à démontrer que la vie fût un bienfait. C'en était peut-être un pour certains mais manifestement pas pour tout le monde. L'homme en face de lui était un homme malade,

culpabilisé, un homme auquel était dévolue une tâche colossale et désespérante ; ses propres compatriotes, les Terriens, n'avaient pas confiance en lui et il ne bénéficiait ni du respect, ni de l'estime, ni de l'admiration des gens de Lillistar. Sans compter les considérations d'ordre personnel qui entraient en jeu : d'abord la mort brutale et inattendue de sa femme et, pour finir, ces douleurs abdominales. Sans compter aussi ce qu'Éric ignorait. D'autres éléments que Molinari était seul à connaître et dont il n'avait l'intention de parler à personne. Des éléments qui devaient être des facteurs décisifs.

« Est-ce que vous accepteriez d'agir dans ce sens, docteur Sweetscent ? »

Éric réfléchit longuement, avant de répondre : « Oui. Ce serait un pacte entre nous deux. Quelque chose que vous me demanderiez et que je vous accorderais – voilà tout. Cela ne regarderait personne d'autre que nous.

— Oui. » Molinari hocha la tête. Il paraissait soulagé, détendu, apaisé. « Je comprends pourquoi Virgil vous a recommandé à moi.

— Il n'y a pas si longtemps, j'ai failli faire la même chose... à mon propre bénéfice. »

Molinari sursauta. Son regard était si pénétrant qu'Éric avait le sentiment qu'il s'enfonçait comme une lame au plus profond de son être.

« Vraiment ?

— Oui. » Et c'est bien pour cela, songea-t-il, que je suis capable de vous comprendre sans même connaître vos véritables raisons.

« Mais moi, je veux connaître les raisons », dit Molinari.

Cela ressemblait tellement à de la télépathie qu'Éric en fut sidéré. Il était incapable de se libérer de ce regard aigu qui le sondait. Alors, il comprit que Molinari ne possédait pas de talent parapsychologique : ç'avait été quelque chose de plus rapide et de plus puissant.

Le secrétaire général lui tendit la main. Pensivement, Éric la secoua. Mais, loin de relâcher son étreinte, Molinari au contraire l'accentua. Elle était si énergique que Sweetscent sentit son bras s'engourdir. Molinari essayait de voir clair en

lui ; comme Phyllis Ackerman tout à l'heure, il essayait de découvrir tout ce qu'il pouvait découvrir. Mais cela n'avait rien de superficiel, rien de spécieux. Molinari exigeait la vérité et il fallait qu'Éric la lui dise, qu'il lui relate ce qui c'était passé. Il n'avait pas le choix.

En fait, il s'était agi d'un incident de médiocre importance. Une chose qui, s'il en avait parlé, l'aurait aussitôt fait passer, à juste titre, pour un imbécile tellement c'était ridicule. Un imbécile ou, pire encore, un déséquilibré mental.

Un incident entre lui et...

« Votre femme », dit Molinari, son regard rivé au sien. Il lui serrait toujours la main avec la même énergie.

Éric opina. « Oui. À propos de mes enregistrements ampex de Jonathan Winters, le grand acteur du XX^e siècle. »

C'était sous le prétexte de lui montrer sa fabuleuse collection qu'il avait eu son premier rendez-vous avec Kathy Lingrom. Elle avait manifesté le désir de voir ses bandes, d'assister – à son invitation – à la projection de quelques séquences bien choisies.

« Et elle a eu le sentiment que cette collection était un indice psychologique révélateur de votre personnalité ? dit Molinari.

— Oui », répondit tristement Éric.

Ce soir-là, Kathy s'était rendue chez lui. Elle était à demi étendue sur un coussin posé par terre, lisse comme une chatte ; de ses seins nus émanait une légère luminosité glauque (c'était le grand chic). Elle regardait fixement l'écran et, bien sûr, elle riait. Comment eût-on pu ne pas rire ? « Ce qu'il y a d'extraordinaire chez Winters, c'est le talent qu'il avait pour se mettre dans la peau d'un personnage, avait-elle dit d'un ton rêveur. Et quand il jouait un rôle, le héros qu'il incarnait le submergeait. Il donnait l'impression d'y croire effectivement.

— Est-ce un tort ? avait demandé Éric.

— Non, mais cela m'explique pourquoi vous gravitez autour de lui. » Plongée dans ses pensées, ses longs cils baissés, elle tripotait son verre embué et glacé. « Je pense à cette qualité résiduelle qui subsistait en lui à travers n'importe quel rôle. Je veux dire que vous résistez à la vie, au rôle que vous jouez... celui d'un transplanteur d'organes. Il y a une partie enfantine et

inconsciente de votre être qui refuse de s'intégrer à la société humaine.

— Et alors ? Est-ce tellement déplorable ? » Il s'était efforcé d'utiliser le ton de la plaisanterie pour en finir avec cette pesante discussion pseudo-psychiatrique et orienter la conversation vers des sujets plus plaisants – et fort bien définis : les seins nus de Kathy et leur luminescence vert pâle l'inspiraient de façon tout à fait précise.

« C'est de la duplicité », avait-elle dit. Alors, quelque chose avait gémi en lui et, à nouveau, il percevait maintenant ce même gémissement.

Molinari parut l'entendre, lui aussi, et en prendre note.

« Vous trompez les gens, avait poursuivi Kathy. Moi, par exemple. » À ce moment – Dieu merci ! – elle s'était mise à parler d'autre chose et Éric s'était senti soulagé. Pourtant... pourquoi cela le tourmentait-il à ce point ?

Par la suite, quand ils avaient été mariés, elle lui avait demandé d'un air compassé de garder ses enregistrements dans son bureau : elle n'en voulait pas dans la partie commune de leur conapt. Cette collection, avait-elle expliqué, lui causait une vague contrariété dont elle ignorait la nature – du moins l'affirmait-elle. Et certains soirs, quand il avait envie de visionner une bande comme autrefois, elle protestait.

« Pourquoi ? » s'enquit Molinari.

Éric n'en savait rien. Il n'avait jamais compris la motivation de Kathy. Mais la chose était de mauvais augure. Il était conscient de la répugnance de sa femme mais la signification de ce dégoût lui échappait et son impuissance à en appréhender le sens lui causait un profond malaise.

Entre-temps, et grâce à l'intervention de Kathy, il avait été engagé par Virgil Ackerman. L'intercession de son épouse lui avait permis de faire un bond considérable sur le plan écosoc – c'est-à-dire dans sa vie économique et sociale. Et, naturellement, il lui en était reconnaissant. Comment ne l'aurait-il pas été ? Ses ambitions fondamentales se réalisaient. La filière qu'il avait suivie en l'occurrence ne lui paraissait pas avoir une importance essentielle : beaucoup de femmes aidaient

leur époux à gravir les échelons de la hiérarchie professionnelle. Et vice versa. Pourtant...

Cela tracassait Kathy, bien que l'initiative fût venue d'elle.

« Elle vous a trouvé du travail à la F.C.T. ? fit Molinari en le regardant de travers. Et, après, elle vous en a voulu ? J'ai l'impression que c'est très clair. » Il se tripota une incisive, le sourcil froncé et la mine sombre.

« Une nuit, nous étions au lit... » Éric se tut. Il était difficile de continuer. C'était trop intime. Et affreusement désagréable.

« Je veux connaître la suite », exigea son interlocuteur.

Éric haussa les épaules. « Elle m'a dit qu'elle était « fatiguée de l'imposture dans laquelle nous vivions » ou quelque chose d'approchant. Evidemment, ce qu'elle appelait une « imposture », c'était mon travail. »

Ils étaient couchés, nus. Les boucles soyeuses de Kathy s'enroulaient sur ses épaules – en ce temps-là, elle portait les cheveux longs. Elle s'était écriée : « Tu m'as épousée pour obtenir ce poste. Et tu ne fais pas d'efforts personnels. Un homme doit faire son chemin tout seul. » Elle avait les yeux pleins de larmes et avait enfoncé sa tête dans l'oreiller pour pleurer. Du moins donnait-elle l'impression de pleurer. « Des efforts ? » avait-il répété avec stupéfaction. Molinari l'interrompit : « S'élever dans l'échelle sociale, trouver un travail plus intéressant : c'est ce qu'elles pensent quand elles disent ça. » « Mais j'aime mon travail, avait-il répliqué.

— C'est que tu te contentes de l'apparence de la réussite, avait dit Kathy avec aigreur, la voix sourde. Alors qu'en réalité c'est l'échec. » Elle avait ajouté en reniflant : « Et, au lit, c'est la catastrophe ! »

Il s'était levé pour se réfugier dans le living. Il y était resté longtemps. Puis, machinalement, il s'était rendu dans son bureau et avait glissé dans le projecteur un de ses précieux enregistrements de Johnny Winters. L'âme en détresse, il avait regardé l'acteur changer de coiffure et devenir chaque fois un personnage différent. Et puis...

Kathy était entrée, nue, souple, lisse. Elle s'était plantée dans l'encadrement de la porte, les traits convulsés.

« Tu l'as trouvée ?

— Quoi ? avait demandé Éric en coupant la projection.

— La bande que j'ai détruite. »

Il l'avait dévisagée, n'en croyant pas ses oreilles.

« Je l'ai détruite il y a quelques jours, s'était-elle écriée avec défi d'une voix stridente. J'étais seule dans le conapt. J'avais le cafard – tu étais occupé à faire je ne sais quelle insanité pour Virgil – et j'ai mis une bobine dans l'appareil. Sans fausse manœuvre, en suivant à la lettre les instructions. Mais je ne sais pas ce qui s'est passé : quelque chose a cloché et j'ai effacé l'enregistrement. »

« En principe, vous auriez dû dire : « *Aucune importance* », grommela Molinari.

Éric le savait. Il l'avait toujours su. Mais, au lieu de cela, il avait demandé : « Laquelle ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Laquelle, nom de Dieu ? » avait-il répété en haussant le ton, incapable de se maîtriser. Il s'était précipité vers les rayonnages, s'était emparé de la première boîte venue, en avait arraché le couvercle et avait inséré la bande dans le projecteur.

Kathy l'observait avec un rictus de mépris. Sur un ton glacé, elle avait laissé tomber : « Je savais bien que tes enregistrements comptaient plus que ta propre femme.

— Dis-moi quelle bande c'était, je t'en supplie ! »

« Pas question pour elle de répondre, murmura Molinari, songeur. C'était justement là-dessus qu'elle tablait. Vous étiez obligé de passer toutes les bandes les unes après les autres pour savoir. Deux journées passées à visionner... Astucieuse, cette jeune dame. Diaboliquement astucieuse. »

« Non, avait répondu Kathy d'une voix basse et grinçante, presque cassée, l'expression haineuse. Je suis contente de l'avoir effacée. Tu sais ce que je vais faire ? je vais détruire tous tes enregistrements. » Il l'avait regardée fixement, l'esprit engourdi. « C'est ce que tu mérites pour ton manque d'empressement, pour ton refus de me donner tout ton amour. Ah ! te voilà affolé comme une bête prise de panique ! C'est bien fait ! Regarde-toi ! Pauvre minable... Tu es tout tremblant, tu es prêt à éclater en sanglots. Pourquoi ? Parce que quelqu'un a détruit une de tes précieuses petites bandes !

— Mais ces enregistrements sont ma passion. Depuis toujours.

— Un gosse qui se livre au plaisir solitaire !

— Ils... ils sont irremplaçables. Quelques-unes de ces bandes sont uniques. Celle du spectacle de Jack Paar...

— Et alors ? Veux-tu que je te dise, Éric ? Sais-tu, sais-tu vraiment pourquoi tu prends tellement de plaisir à regarder des hommes sur l'écran ? »

Molinari émit un grognement. Une ombre passa sur son visage lourd et empâté.

« Parce que tu es une tante », avait achevé Kathy.

« Aïe », murmura Molinari en fermant à demi les yeux.

« Tu es un homosexuel refoulé. En toute sincérité, je doute que tu en aies conscience mais c'est pourtant la vérité. Tiens... regarde-moi. Je suis là devant toi, désirable, disponible si tu as envie de moi. »

« Et sans que ça te coûte rien », grimaça Molinari.

« Et tu es dans ton antre avec tes bandes enregistrées au lieu d'être au lit avec moi ! Je souhaite de tout mon cœur en avoir détruit une qui te faisait... » Elle s'apprêtait à battre en retraite. « Bonne nuit. Et fais bien joujou tout seul ! » C'était invraisemblable mais le fait était là : elle avait retrouvé sa maîtrise de soi ; même sa voix était sereine.

Éric, qui jusque-là était demeuré prostré, s'était rué sur elle tandis que, lui tournant le dos, elle s'éloignait. Il l'avait agrippée de toutes ses forces, ses ongles s'enfonçant dans la chair tendre du bras de Kathy, et l'avait obligée à lui faire face. Interdite, elle l'avait dévisagée, les paupières battantes.

« Je vais te... »

Il avait laissé la phrase en suspens. *Je vais te tuer*, avait-il voulu dire. Mais déjà une voix froide et raisonnable s'élevant des profondeurs stagnantes de son esprit, une voix assoupie perçant à travers le raz de marée de l'hystérie, lui soufflait : Tais-toi ! Sinon, elle ne te ratera pas. Elle n'oubliera jamais. Elle te torturera jusqu'à ton dernier souffle. C'est une femme qu'il faut ménager car elle connaît la technique et elle te rendra la monnaie de la pièce. Avec usure. Oui... C'est là toute sa science. Elle y est plus habile qu'à n'importe quoi d'autre.

« Lâche-moi. » Il y avait une lueur trouble dans les yeux flamboyants de Kathy.

Éric avait desserré son étreinte.

Elle était restée quelque temps silencieuse, se massant le bras. Enfin, elle avait dit : « Demain soir, il faut que l'appartement soit débarrassé de ta collection. Sinon, tout sera fini entre nous, Éric.

— Bien, avait-il répondu.

— Ce n'est pas tout. Je veux que tu cherches un emploi mieux rétribué. Dans une autre entreprise pour que je ne tombe pas sur toi à tout bout de champ. Et ensuite... on verra. Peut-être pourrions-nous continuer de vivre ensemble sur des bases nouvelles, plus valables à mes yeux. À condition que tu t'efforces de ne pas seulement songer à tes propres besoins mais de tenir également compte des miens. » Son ton était, chose étonnante, parfaitement mesuré et son empire sur elle-même était total. C'était remarquable.

« Et vous avez sacrifié votre collection ? » demanda Molinari.

Éric fit signe que oui.

« Du coup, votre haine envers elle s'est retournée contre vous-même. Parce que vous ne pouviez admettre d'avoir peur d'une simple femme. Mais c'est une personne très puissante... Notez que j'ai employé le mot *personne* et non le mot *femme*.

— Ces coups bas ! Être allée effacer cet enregistrement...»

Molinari l'interrompt :

« Ce n'était pas cela, le coup bas : c'était de refuser de vous dire quelle bande elle avait détruite. Et de vous faire savoir sans équivoque qu'elle jouissait de la situation. Si elle avait regretté... Mais une femme, une personne pareille n'a jamais de regrets. Jamais. » Après une pause, il ajouta : « Et vous ne pouvez pas la quitter.

— Nous sommes rivés l'un à l'autre. Le mal est fait. » Chacun déchirant l'autre sans que personne puisse intervenir, accourir à l'aide. Oui, nous avons besoin d'aide tous les deux. Mais cela continuera et empirera, comme un mal qui nous ronge, jusqu'à ce que tout soit consommé...»

Mais cela pourrait durer encore des dizaines d'années.

Voilà pourquoi Éric comprenait le désir de mort de Molinari. Comme ce dernier, il pouvait voir dans la mort une délivrance – la seule libération certaine qui existât... ou qui parût exister.

En fait, il avait l'impression qu'un lien extrêmement solide l'unissait à Molinari.

« L'un d'entre nous, fit ce dernier avec perspicacité, connaît une souffrance intolérable dans sa vie privée, à l'insu du public car il est petit et insignifiant. L'autre souffre à la romaine d'une manière grandiose, tel un dieu transpercé par un javelot qui agonise. Étrange ! Une opposition diamétrale. Le microcosme et le macrocosme. » Éric eut un signe d'assentiment. Molinari lui lâcha la main et lui tapota l'épaule. « Mais je retourne le fer dans la plaie. Pardonnez-moi, docteur Sweetscent. Abandonnons cette conversation. » Il se tourna vers son garde de corps. « Vous pouvez ouvrir la porte. Nous avons terminé.

— Attendez ! » murmura Éric. Mais il ne savait pas comment continuer, il ne savait que dire.

Molinari parla à sa place. « Aimeriez-vous être détaché à mon service ? » lui demanda-t-il à brûle-pourpoint. « Cela peut s'arranger. Techniquement, vous seriez considéré comme mobilisé. Et faites-moi confiance : vous seriez mon médecin personnel.

— Cela m'intéresse, répondit Éric avec une désinvolture étudiée.

— De cette façon, vous n'aurez pas l'occasion de la rencontrer tout le temps. Ce pourrait être un commencement. La première étape du processus de séparation.

— En effet. » Vue sous cet angle, c'était une solution fort séduisante. Mais, comble d'ironie, c'était précisément dans cette voie que, depuis tant d'années, Kathy le poussait. « Il faudra que j'en parle à ma femme », murmura-t-il. Il rougit et rectifia : « À Virgil, en tout cas. Son accord est indispensable. »

Molinari le toisa d'un regard sévère et ajouta lentement, sombrement : « Il y a néanmoins un inconvénient. Certes, vous ne verrez plus guère Kathy mais, en revanche, étant à mes côtés, vous aurez très fréquemment l'occasion de voir nos... » Il grimaça.

« Nos alliés. Croyez-vous qu'il vous plaira d'être entouré de Lilistariens ? Il est fort possible que cela provoque chez vous des nausées nocturnes ou pire encore : des... des désordres psychosomatiques, que vous ne sauriez peut-être prévoir bien que vous soyez médecin.

— Mes nuits sont d'ores et déjà pénibles. Au moins, j'aurai de la compagnie.

— C'est à moi que vous pensez ? Je ne suis pas une compagnie, Sweetscent. Ni pour vous ni pour personne. La nuit, je suis un écorché vif. Je me retire à dix heures du soir et, en général, je suis couché à onze heures. Je...» Il laissa sa phrase en suspens et reprit pensivement : « Oui, la nuit est loin d'être une période rose pour moi. »

Il suffisait de voir son expression pour comprendre qu'il était encore au-dessous de la vérité.

CHAPITRE V

Le soir même de son retour de Wash-35, Éric se trouva nez à nez avec sa femme dans leur conapt de San Diego, de l'autre côté de la frontière. Kathy était arrivée la première : la rencontre était, partant, inévitable.

« Alors ? On est rentré de la planète rouge ? fit-elle comme il pénétrait dans le living. Qu'as-tu fait pendant ces deux jours ? Tu as joué aux billes avec tes petits camarades ? » Elle était assise sur le divan, un verre à la main. Sa coiffure – les cheveux tirés en arrière et noués sur la nuque – la rajeunissait : on eût dit une adolescente. Elle portait une robe noire ouverte sur ses longues jambes lisses, aux chevilles fines. Elle était pieds nus ; sur l'ongle de chacun de ses orteils était apposée une chatoyante décalcomanie en couleurs représentant – Éric se pencha pour mieux voir – un épisode de la conquête normande. L'ongle du petit doigt, lui, était décoré d'une image dont l'obscénité le fit se détourner.

« Nous nous sommes arrachés à la guerre, dit-il en suspendant sa veste dans le placard.

— Qu'entends-tu par nous ? Toi et Phyllis Ackerman ? Ou toi et quelqu'un d'autre ?

— Pas seulement Phyllis. Tous ceux qui étaient là. »

Il se demanda ce qu'il pourrait se préparer pour dîner. Son estomac criait famine. Cependant, il ne souffrait pas encore. La douleur viendrait peut-être plus tard.

« Pourquoi n'ai-je pas été invitée ? Pour une raison particulière ? » Le ton était cinglant comme un fouet et Éric en eut la chair de poule. L'animal biochimique en lui se rétractait avec effroi à la perspective de la conversation qui allait fatalement suivre. Il était manifeste que l'un et l'autre étaient contraints de se heurter de front. Kathy était prise dans le même engrenage que lui, elle était aussi impuissante que lui. « Non,

aucune raison particulière. » Il alla rôder dans la cuisine, vaguement engourdi comme si ce préambule avait émoussé ses sens. L'expérience de maints autres duels avait appris à Éric à se réfugier autant que possible au niveau somatique. Seuls les vieux époux fatigués et aguerris savaient comment s'y prendre. Les jeunes, eux, se disait Éric, sont ligotés par les réactions diencéphaliques. Et c'est plus dur pour eux.

Kathy s'encadra dans la porte. « J'exige une réponse. Je veux savoir pourquoi j'ai été délibérément exclue de cette réunion. »

Naturellement, elle était nue sous sa robe noire et chacune des courbes savoureuses de son corps était familière à Éric. Mais où était l'âme qui s'harmoniserait à cette plastique souple et flexible ? Les Furies avaient fait en sorte que la malédiction – la malédiction de la maison Sweetscent, comme disait parfois Éric – frappât avec le maximum d'efficacité. Il était confronté à une créature qui, physiologiquement parlant, était l'image même de la perfection sexuelle mais qui, sur le plan mental...

Un jour, cette dureté, cette intraitable rigidité envahiraient totalement Kathy, sa beauté physique se calcifierait. Qu'advierait-il alors ? Déjà, on discernait une âpreté nouvelle dans son timbre, qui n'existait pas quelques années, ni même quelques mois plus tôt. Pauvre Kathy ! Lorsque les mortelles puissances de la glace et du froid atteindront tes reins, tes seins, tes hanches, tes fesses aussi bien que ton cœur – et, sûrement, son cœur était déjà sclérosé dans ses profondeurs – tu cesseras d'être femme. Et tu n'y survivras pas.

« Tu n'as pas été invitée parce que tu es une enquiquineuse », dit-il en choisissant ses mots avec soin.

Kathy écarquilla les yeux et, l'espace d'un instant, l'inquiétude et l'étonnement habitèrent son regard. Elle ne comprenait pas. Le temps d'un éclair, elle avait été ravalée au niveau de la simple humanité et son agressivité ancestrale avait été momentanément mise en échec.

« Et tu es d'ailleurs en train de te conduire comme une enquiquineuse, ajouta Éric. Alors, laisse-moi tranquille. Je veux me préparer quelque chose à manger.

— Demande donc à Phyllis Ackerman de te faire ta cuisine ! »

Elle avait recouvré son autoritarisme, son ton de dérision issus d'une crypto-sagesse séculaire et perversie. Grâce à son intuition, elle avait deviné la petite passe d'armes romanesque entre Phyllis et Éric pendant le voyage. Et, sur Mars, cette nuit-là...

Affectant d'ignorer sa femme, il se mit méthodiquement à faire réchauffer dans le four à infrarouges un plat congelé au poulet. « Éric, tu sais ce que j'ai fait durant ton absence ?

— Tu as pris un amant.

— J'ai essayé un nouvel hallucinogène. C'est Chris Plout qui me l'a fourni. Il avait organisé une petite réunion chez lui, à laquelle assistait l'illustre Marm Hastings en personne qui m'a fait la cour pendant que nous étions sous l'influence de la drogue... Ce fut... ce fut une pure vision !

— Vraiment ? fit Éric en s'asseyant devant la table.

— J'adorerais avoir un enfant de lui.

— Tu adorerais ! Seigneur ! » Il se tourna vers elle et, tombant dans le piège, s'exclama : « Est-ce que toi et lui vous avez... »

Kathy sourit. « Peut-être s'agissait-il d'une hallucination. Mais je ne le crois pas. Et je vais te dire pourquoi. Quand je suis rentrée à la maison...

— Fais-moi grâce du reste ! » Éric s'aperçut qu'il tremblait. Le timbre mélodieux du vidéophone retentit dans le living.

Éric alla répondre. Dès qu'il eut décroché, un visage d'homme se dessina sur le petit écran gris. C'était le capitaine Otto Dorf, l'un des conseillers militaires de Gino Molinari, qui avait assuré la sécurité du secrétaire général sur Wash-35. Il avait une figure allongée, des yeux étroits et mélancoliques. Rien n'existait d'autre pour lui que sa tâche : la protection de Molinari.

« Docteur Sweetscent ?

— C'est moi. Mais je n'ai pas...

— Une heure vous suffira-t-elle ? Nous voudrions envoyer un hélico vous prendre à vingt heures, temps local.

— Cela ira. Mes affaires sont prêtes. Je vous attendrai dans le hall de l'immeuble. »

Il raccrocha et revint dans la cuisine.

« Éric... Nous ne pouvons donc pas avoir une conversation ? s'écria Kathy. Oh ! mon Dieu ! » Elle posa les coudes sur la table et enfouit sa figure dans ses mains. « Je n'ai rien fait avec Marm Hastings. Il est séduisant et j'ai pris de la drogue mais...

— Écoute-moi... Tout a été arrangé dans la journée à Wash-35, fit Éric en continuant ses préparatifs culinaires. Virgil tient à ce que j'accepte. Nous avons eu un long entretien, très paisible. Molinari a présentement plus besoin de mes services qu'Ackerman. D'ailleurs, je pourrai toujours m'occuper de lui s'il lui faut une transplantation d'organe. Mais je serai stationné à Cheyenne. Je suis mobilisé, comprends-tu ? À partir de demain, je serai officier du service de santé des forces armées de l'O.N.U., et affecté à l'état-major du secrétaire général. On ne peut pas revenir là-dessus. Molinari a signé le décret la nuit dernière.

— Pourquoi ? » Kathy leva vers Éric des yeux terrorisés.

« Pour que je puisse sortir de cet enfer. Avant que l'un de nous deux...

— Je te promets de ne plus dépenser d'argent.

— Figure-toi qu'il y a la guerre. Des hommes meurent tous les jours. Molinari est malade et une assistance médicale lui est indispensable. Que tu dépenses de l'argent ou n'en dépenses pas...

— Mais tu as sollicité ce poste !

— Oui, reconnut-il après un bref silence. En fait, je l'ai mendié. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour convaincre Virgil. »

Kathy s'était ressaisie. « Quelle sera ta rémunération ?

— Je toucherai gros. Et je continuerai à recevoir mon salaire de la F.C.T.

— Y a-t-il un moyen pour moi de t'accompagner ?

— Non. Il avait prévu cette éventualité.

— Je savais que tu me plaquerais le jour où tu réussirais enfin... Depuis que nous nous connaissons, tu as toujours cherché à te libérer de moi. » Ses yeux s'emplirent de larmes. « Écoute-moi, Éric. Je crains que la drogue que j'ai prise ne provoque l'accoutumance. J'ai terriblement peur. Tu n'imagines pas ses effets. Je pense qu'elle provient d'une autre planète,

peut-être de Lilistar. Suppose que je me mette à en absorber régulièrement ? Suppose que, à cause de ta désertion...»

Il la prit dans ses bras. « Tu devrais cesser de fréquenter ce milieu-là. Combien de fois ne te l'ai-je pas répété ! » Mais ses exhortations étaient vaines. Éric voyait déjà ce qui l'attendait. Kathy avait entre les mains une arme grâce à laquelle elle serait en mesure de le forcer à revenir. Livrée à elle-même, elle serait détruite par les Plout, les Hastings et consorts. Abandonner Kathy aboutirait seulement à aggraver sa situation. Le projet qu'Éric avait en tête était impuissant à neutraliser le mal qui les dévorait tous deux. Seule l'atmosphère de la bébéville martienne avait pu lui faire penser le contraire.

Il souleva Kathy dans ses bras, la porta dans la chambre et la déposa doucement sur le lit.

« Oh ! Éric ! » soupira-t-elle en fermant les yeux.

Mais non... ça non plus il ne pouvait pas. Il s'écarta d'elle, se sentant malheureux et frustré, et s'assit au bord du lit. « Je dois quitter la F.C.T. Et il faut que tu acceptes le fait accompli. » Il caressa les cheveux de Kathy. « Molinari est sur le point de craquer. J'échouerai peut-être mais je suis au moins obligé d'essayer, comprends-tu ? C'est ce qui passe avant tout...

— Tu mens !

— Comment, je mens ? » Il continuait de lui caresser la tête mais c'était maintenant un geste machinal, un simple automatisme d'où tout désir était absent.

« Tu m'aurais prise, là, maintenant, si c'était réellement pour cette raison que tu partais. » Elle reboutonna sa robe. « Mais je ne t'intéresse pas. » Toujours cette barrière, cet obstacle impossible à franchir. Cette fois, Éric ne perdit pas son temps à tenter d'établir une communication entre eux. Il se contenta de continuer de tapoter les cheveux de Kathy en pensant : Quoi qu'il puisse lui arriver, je l'aurai sur la conscience. Et elle le sait. Elle est dispensée du fardeau de la responsabilité et, pour elle, il n'y a rien de plus terrible. Dommage que je n'aie pas pu lui faire l'amour. Il se leva. « Mon dîner est prêt. » Kathy se releva. « Éric, tu me paieras cette désertion. » Elle lissa sa robe. Tu entends ?

— Oui, répondit-il en passant dans la cuisine.

— Je consacrerai ma vie entière à me venger, lui cria-t-elle. À présent, j'ai une raison de vivre. Quelle joie d'avoir enfin un but ! C'est exaltant. Après toutes ces années gâchées, ces horribles années passées avec toi. J'ai l'impression de naître à nouveau !

— Je te souhaite bonne chance.

— Oh ! je n'ai pas besoin de chance mais d'habileté et je crois que je n'en manque pas. J'ai beaucoup appris quand j'étais sous l'effet de cette drogue. J'aimerais pouvoir t'expliquer ce qui se passe. C'est incroyable, Éric. Toute la perception de l'univers se modifie, notamment en ce qui concerne les gens. On ne peut plus les voir de la même façon après. Tu devrais l'essayer. Ça t'aiderait.

— Rien ne peut m'aider. »

Cela sonne comme une épitaphe, songea Éric.

Il avait presque fini de boucler ses bagages – il y avait longtemps qu'il avait terminé son dîner – quand on sonna. C'était déjà Dorf. Éric alla ouvrir. L'officier inspecta la pièce du regard.

« Avez-vous fait vos adieux à votre femme, docteur ?

— Oui. Elle est partie. Je suis seul. » Il ferma sa valise. « Je suis prêt. » Dorf prit une seconde valise et tous deux se dirigèrent vers l'ascenseur. « Elle n'a pas très bien pris les choses, murmura-t-il au moment où la cabine commençait de descendre.

— Je ne peux pas me rendre compte, docteur. Je suis célibataire. »

Dorf avait une attitude courtoisement protocolaire.

Un homme attendait dans l'hélico. Il tendit la main à Éric au moment où celui-ci s'introduisait dans la carlingue. « Heureux de faire votre connaissance, docteur. Je me présente : Harry Teagarden, chef de l'état-major médical du secrétaire général. Je suis heureux de vous avoir parmi nous. Le secrétaire ne m'avait pas prévenu mais cela n'a pas d'importance... Il agit toujours de manière imprévisible.

— Sweetscent », murmura Éric en échangeant une poignée de main avec Teagarden. Il pensait encore à Kathy.

« Quel effet vous a fait Molinari ?

— Il m'a paru fatigué.

— Il est en train de mourir. »

Éric jeta un bref coup d'œil à son confrère. « De quoi ? À l'heure actuelle, avec tous les organes artificiels dont nous disposons... »

Teagarden l'interrompit sèchement :

« Les techniques chirurgicales courantes me sont familières, n'en doutez pas. Mais vous avez pu constater à quel point il est fataliste. Il est visible qu'il veut se punir de nous avoir entraînés dans cette guerre. » L'hélico s'éleva dans la nuit. Après une pause, Teagarden enchaîna : « Vous est-il venu à l'esprit que Molinari est l'organisateur de la défaite ? Qu'il veut perdre la guerre ? Ses ennemis les plus acharnés eux-mêmes n'ont pas songé à cela, je crois bien. Si je vous parle ainsi, c'est que nous n'avons pas beaucoup de temps. Actuellement, Molinari est à Cheyenne, souffrant d'une crise de gastrite aiguë... ou appelez cela comme vous voudrez. C'est la conséquence de vos vacances à Wash-35. Il est incapable de quitter le lit.

— A-t-il eu des hémorragies internes ?

— Pas encore. En tout cas, il ne nous l'a pas dit. Avec lui, tout est possible. Il s'entoure de secret et n'a confiance en personne.

— Vous êtes certain qu'il n'y a pas de tumeur maligne ?

— Nous n'en avons pas détecté. Mais Molinari ne nous laisse pas procéder à tous les tests. Il ne tient pas en place. Il est trop occupé. Des papiers à signer, des discours à préparer, des projets de loi à présenter à l'assemblée générale... Il veut s'occuper lui-même de tout. Il est incapable de déléguer une fraction de son autorité et, lorsqu'il s'y résigne, il installe des organismes qui font double emploi et entre lesquels éclatent aussitôt des rivalités. C'est sa façon de se protéger. » Teagarden décocha à Sweetscent un regard intrigué. « Que vous a-t-il dit à Wash-35 ?

— Pas grand-chose. »

Éric n'avait pas l'intention de révéler la teneur de sa conversation avec Molinari. Sans aucun doute, ce dernier avait voulu qu'elle reste confidentielle. Et Éric réalisait soudain que c'était le motif principal de sa convocation à Cheyenne. Il avait

quelque chose à offrir au secrétaire général, quelque chose que ses confrères ne pouvaient pas lui donner. Étrange contribution pour un médecin ! Comment réagirait Teagarden s'il lui avouait la vérité ? Très probablement en le faisant arrêter – avec juste raison. Et exécuter.

« Je sais pourquoi vous rejoignez notre équipe, Sweetscent.

— Vraiment ? grommela Éric, sceptique.

— Molinari se borne tout simplement à suivre ses penchants instinctifs. Il veut contrôler notre équipe en lui infusant un sang nouveau. Mais aucun d'entre nous ne proteste. Au contraire, nous lui en sommes reconnaissants car nous sommes tous surchargés. Vous savez, naturellement, que le secrétaire possède une très grande famille – encore plus grande que celle de Virgil Ackerman, votre ex-patron.

— Je crois avoir lu quelque part qu'il a trois oncles, six cousins, une tante, une sœur, un frère aîné qui...

— Et tout ce monde-là habite à Cheyenne en permanence, se pend à ses basques, s'efforce d'obtenir des faveurs, des résidences, des domestiques... Vous voyez le tableau. Et...» Teagarden fit une pause. « Et j'ajouterai qu'il y a aussi sa maîtresse. »

C'était là un détail qu'Éric ignorait. Personne, même la presse hostile au secrétaire général, n'y avait jamais fait allusion.

« Elle se nomme Mary Reineke. Il a fait sa connaissance avant la mort de sa femme. Officiellement, elle émarge au budget au titre de secrétaire particulière. Je l'aime bien. Elle l'a beaucoup aidé, avant comme après le décès de sa femme. Sans elle, il n'aurait probablement pas survécu. Les Lilstariens la détestent... je ne sais pas au juste pourquoi. Peut-être mes renseignements présentent des lacunes.

— Quel âge a-t-elle ? »

Approximativement, Molinari avait aux alentours de la cinquantaine.

« Elle est aussi jeune qu'il est possible de l'être. Tenez-vous bien, docteur Sweetscent ! » Teagarden émit un bref gloussement. « Quand ils se sont rencontrés, elle était à l'Université et travaillait à mi-temps comme dactylo. Peut-être

lui a-t-elle transmis un document... Personne ne le sait avec certitude mais c'est dans le cadre du travail quotidien qu'ils se sont connus.

— Est-il possible de discuter avec elle de l'état de Molinari ?

— Absolument ! Elle seule s'est révélée capable de le persuader de prendre du phénobarbital et du pathabamate. Il disait que le phénobarbital l'endormait et que le pathabamate lui desséchait la gorge. Alors, naturellement, il jetait les remèdes dans les waters. Mary l'a obligé à les prendre. Elle est italienne comme lui. Quand elle le houspille, cela lui rappelle sa jeunesse, les criailleries de la mama, peut-être... ou de sa sœur ou de sa tante ! Tout le monde le harcèle et il le tolère mais il n'écoute personne sauf Mary. Elle occupe un appartement discret à Cheyenne, gardé par le service secret... à cause des Lilistariens. Molinari redoute qu'ils...» Teagarden laissa sa phrase en suspens.

« De quoi a-t-il peur ?

— Qu'ils ne la tuent ou ne l'estropient. Ou qu'ils ne suppriment la moitié de ses facultés mentales, qu'ils ne la transforment en un être végétatif décérébré. Ils possèdent une ample gamme de techniques. Vous ne saviez pas que nos rapports avec notre allié étaient si impitoyables au sommet, n'est-ce pas ? » Teagarden sourit. « Cette guerre est une guerre sans merci. Voilà comment nous traite Lilistar, notre allié supérieur au côté de qui nous ne sommes que vermine. Je vous laisse le soin d'imaginer le sort que nous feraient subir nos ennemis les reegs, si nos lignes de défense craquaient et s'ils parvenaient, à nous envahir ! »

Il y eut un long silence qu'aucun des deux hommes ne se sentait l'envie de rompre. Enfin, Éric reprit la parole :

« Que se passerait-il, à votre avis, si Molinari disparaissait ?

— Il y a deux éventualités : ou son successeur serait encore plus prolilistarien ou il serait antililistarien. Y a-t-il un autre choix ? Je ne comprends pas le sens de votre question. Craignez-vous que nous ne perdions notre patient ? Dans ce cas, mon cher confrère, nous perdrons en même temps notre poste et, peut-être, la vie. Votre existence, comme la mienne, n'a qu'une seule justification : assurer la présence visible et

permanente d'un Italien d'âge mûr et d'un poids excessif, résidant à Cheyenne, État du Wyoming, affligé d'une tribu familiale hypertrophiée et d'une maîtresse de dix-huit printemps, souffrant de l'estomac et ayant une passion pour les crevettes frites accompagnées de raifort et de moutarde. Ce que l'on vous a dit, ce que vous avez signé, je l'ignore et cela m'est égal. Il coulera de l'eau sous les ponts avant que vous greffiez de nouveaux organes à Virgil Ackerman. Vous n'en aurez pas l'occasion car maintenir Gino Molinari en vie est une tâche qui vous absorbera vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Teagarden paraissait maintenant irrité et troublé. Sa voix avait des accents métalliques. « C'est est trop pour moi, Sweetscent. Vous verrez... Molinari remplira votre vie tout entière. Vous l'aurez tout le temps sur le dos, il vous fera des discours sur n'importe quel sujet, il vous demandera votre opinion sur n'importe quoi, depuis la contraception jusqu'à l'art et la manière de faire cuire les champignons. Pour un dictateur – et, bien entendu, vous vous rendez compte que c'est un dictateur, même si nous avons rayé ce mot de notre vocabulaire – il constitue une anomalie. D'abord et avant tout, c'est sans doute le plus grand stratège politique vivant. Sinon, comment aurait-il pu parvenir au poste de secrétaire général de l'O.N.U. ? Cela lui a pris vingt ans, vingt ans de luttes incessantes. Il a évincé tous ses rivaux dans tous les pays. Et puis il s'est abouché avec Lilistar. C'est ce qu'on appelle la politique étrangère. Mais, dans ce domaine, notre maître stratège a échoué. À cause d'un bizarre aveuglement. Une lacune. Voulez-vous que je vous dise comment elle se nomme ? L'ignorance. Molinari a passé sa carrière à maîtriser la technique du coup de genou dans le bas-ventre de ses adversaires. Mais, avec Freneksy, pas question ! Il ne pouvait pas plus traiter avec lui que vous ou moi. Et peut-être nous en serions-nous mieux tirés, vous et moi.

— Je vois.

— Mais il s'est quand même entêté. Il a bluffé. Il a signé le pacte de paix qui nous a entraînés dans cette guerre. Et voilà où Molinari diffère des dictateurs obèses et fanfarons d'autrefois : il a revendiqué ses responsabilités personnelles. Il ne s'est pas

contenté de révoquer un ministre des Affaires étrangères ou de faire passer par les armes un quelconque conseiller politique. C'est lui qui nous a lancés dans la guerre. Il le sait et cela le tue à petit feu, un peu plus chaque jour. Il aime la Terre. Il aime les gens, tous les gens, ceux qui sont sales comme ceux qui sont propres. Il aime les membres de sa famille, cette bande de sangsues qui le parasitent. Il ordonne des exécutions, des arrestations, mais cela lui déplaît. Molinari est un personnage complexe, docteur Sweetscent. Si complexe que...»

Dorf le coupa pour lui dire d'une voix sèche : « Un mélange de Lincoln et de Mussolini !

— Il est différent avec chacun de ses interlocuteurs, poursuivit Teagarden. Il a fait des choses ignobles, des choses si répugnantes que, si vous étiez au courant, vos cheveux se dresseraient sur votre tête. Il y a été contraint. Certaines de ses décisions ne seront jamais révélées au public, même par ses ennemis politiques. Et il souffre de les avoir prises. Avez-vous jamais rencontré quelqu'un qui accepte véritablement ses responsabilités, qui assume le poids de sa culpabilité ?

— Probablement pas.

— Si nous acceptions, vous ou moi, la responsabilité morale de ce que nous avons accompli au cours de notre existence, nous en mourrions ou nous deviendrions fous. Les êtres vivants ne sont pas construits pour comprendre ce qu'ils font. Prenez les animaux que nous écrasons sur la route ou ceux que nous mangeons... Quand j'étais enfant, j'étais chargé d'empoisonner les rats une fois par mois. Avez-vous déjà vu mourir une bête empoisonnée ? Et pas un seul rat, des dizaines et des dizaines, mois après mois. Eh bien, cela ne me tourmentait pas la conscience, je ne me sentais pas coupable. Heureusement que l'on n'éprouve pas le sentiment d'être un criminel car on ne pourrait pas s'en sortir. Et c'est vrai pour la race humaine tout entière. À l'exception de gens comme Molinari, Lincoln ou Mussolini, ajouta rêveusement Teagarden. Je le comparerais plutôt à l'autre, celui qui est mort il y a un peu plus de deux mille ans.

— C'est bien la première fois que j'entends quelqu'un comparer Gino Molinari au Christ ! répliqua Éric. La presse aux ordres elle-même n'a jamais été jusque-là.

— Peut-être parce que vous n'avez jamais parlé avec quelqu'un qui vit dans l'intimité de Molinari vingt-quatre heures par jour.

— Gardez-vous bien de faire ce rapprochement en face de Mary Reineke, s'exclama Dorf. Elle vous dirait que c'est un porc au lit et un porc à table, un quinquagénaire paillard à l'œil lubrique qui devrait être en prison ! Et qu'elle le tolère... parce qu'elle est charitable. » Et Dorf éclata d'un rire métallique.

« Non, répliqua Teagarden. Mary ne tiendrait pas ce langage... Sauf dans les périodes de cafard, c'est-à-dire pendant le quart de son existence. Franchement, je ne sais pas ce qu'elle dirait. Rien, peut-être. Elle l'accepte comme il est, voilà tout. Elle essaye de l'améliorer mais, même si elle n'y parvient pas – et elle ne pourra jamais y parvenir – elle l'aime. Connaissez-vous ce genre de femmes ? Celles qui discernent les possibilités que vous recelez en puissance ? Et si elles savent vous apporter l'aide qu'il vous faut...

— Oui », dit Éric. Il voulait changer de conversation car ces propos ramenaient ses pensées à Kathy.

L'hélico vrombissant filait en direction de Cheyenne.

Kathy somnolait, seule dans son lit. Le soleil matinal embrasait les tentures bigarrées qui décoraient la chambre. À mesure que la clarté grandissait, toutes les couleurs familières qui constituaient son décor depuis qu'elle était mariée à Éric se dissociaient et s'individualisaient. Ici le passé était pris au piège : une lampe surannée style Nouvelle Angleterre, une authentique commode en érable à broussin, un bonheur-du-jour George III... Elle était consciente de la présence de chacun des objets qui l'entouraient, elle se souvenait des multiples manœuvres qu'avait exigées leur acquisition. Tous étaient le symbole d'une victoire sur un rival, sur un autre amateur qui avait fini par renoncer, et il n'était pas exagéré de voir dans sa collection un cimetière que hantaient encore les fantômes des

vaincus. Mais Kathy se moquait bien de ces spectres : elle était plus forte qu'eux.

« Éric, dépêche-toi de te lever, va préparer le café, murmura-t-elle d'une voix assoupie. Et aide-moi à sortir du lit. Pousse-moi, parle-moi. » Elle se tourna vers lui mais il n'était pas là. D'un mouvement brusque, elle se dressa, puis se leva du lit et, frissonnante, se précipita vers la penderie.

Comme elle enfilait tant bien que mal un vêtement, elle sentit soudain qu'on l'observait. Un homme qui était resté immobile, adossé au cadre de la porte, sans manifester sa présence. Il avait eu droit au spectacle mais, maintenant, le charme était rompu. « Mrs Sweetscent ? »

Il pouvait avoir une trentaine d'années. Sa bouche était dure et son regard mettait mal à l'aise. Il portait un uniforme beige que Kathy reconnut : c'était la tenue des membres de la police secrète lilistarienne opérant sur la Terre. Elle n'avait encore jamais eu l'occasion d'en voir un d'aussi près.

« Oui, répondit-elle d'une voix presque inaudible en s'asseyant sur le lit pour enfiler ses chaussures sans quitter l'intrus des yeux.

« Je suis Kathy Sweetscent, la femme du docteur Éric Sweetscent, et si vous ne...

— Votre mari est à Cheyenne.

— Vraiment. Elle se leva. Je vais préparer mon petit déjeuner. Je vous prierai de me laisser passer et de me montrer votre mandat de perquisition. » Elle tendit la main.

« J'ai mission de fouiller ce conapt pour rechercher une drogue illégale, le JJ-180, appelé aussi frohédadrine. Si vous détenez ce produit, remettez-le-moi et nous nous rendrons directement au poste de police de Santa Monica. » Il consulta un calepin. « La nuit dernière, à Tijuana, dans un immeuble situé au 45 de la rue Avila, vous avez absorbé la drogue en question en compagnie...

— Puis-je vidéophoner à mon avocat ?

— Non.

— Dois-je comprendre que je n'ai aucun droit légal ?

— Nous sommes en guerre. »

Kathy avait peur. Cependant, elle réussit à demander sur un ton relativement calme : « Puis-je avertir mon employeur que je ne me présenterai pas à mon travail ? »

Le policier fit un signe d'assentiment et elle composa sur le cadran le numéro personnel de Virgil Ackerman. Bientôt, le visage d'oiseau, tout ridé, de Virgil se dessina sur l'écran. On eût dit un hibou brusquement réveillé et complètement éberlué. « Oh ! Kathy ! Qu'y a-t-il ? »

— J'ai besoin de votre aide, Mr. Ackerman. La police de Lilistar... » Elle n'alla pas plus loin : le policier avait prestement coupé la communication. Haussant les épaules, Kathy raccrocha.

« Mrs. Sweetscent, fit l'agent secret, permettez-moi de vous présenter Mr. Roger Corning. » À ces mots, un Lilistarien vêtu d'un complet banal, une serviette sous le bras, émergea du hall. « Voici Kathy Sweetscent, Mr. Corning. L'épouse du docteur Sweetscent.

— Qui êtes-vous ? demanda Kathy.

— Quelqu'un qui peut vous tirer d'affaire, ma chère enfant, répondit jovialement le nouveau venu. Je souhaiterais avoir un petit entretien avec vous. »

Kathy passa dans la cuisine et programma le distributeur pour qu'il lui servît des œufs mollets accompagnés de toasts et du café noir.

« Il n'y a pas de JJ-180 ici. À moins que vous n'en ayez caché au cours de la nuit. »

Le distributeur éjecta la commande. Kathy prit le plateau et alla le poser sur la table. L'odeur du café eut raison de sa peur et de sa stupéfaction. À nouveau, elle était maîtresse d'elle-même et ne se sentait plus intimidée le moins du monde.

« Nous sommes en possession d'une séquence photographique en continuité de la soirée du 45 de la rue Avila. À partir de l'instant où vous avez gravi les marches derrière Bruce Himmel et où vous êtes entrée. Vos premiers mots ont été : *Bonsoir, Bruce. On dirait que c'est une soirée réservée aux membres de la F.C.T...*

— Ce ne sont pas exactement mes paroles. Je l'ai appelé Brucie. Je l'appelle toujours Brucie. » Elle but une gorgée de

café. Sa main était ferme. « Cette séquence photographique permet-elle de déterminer de façon probante le contenu des capsules que nous avons absorbées, Mr. Corning ? »

— Corning, corrigea-t-il avec bonne humeur. Non, Katherine, elle ne prouve rien. Mais nous possédons une autre sorte de preuve : le témoignage de deux autres participants. C'est-à-dire que leur déposition aura valeur de preuve à partir du moment où-ils auront prêté serment devant un tribunal militaire. » Et il expliqua : « Cette affaire n'est pas du ressort de vos juridictions de droit commun. C'est nous qui nous chargerons d'engager les poursuites.

— Pourquoi cela ?

— Le JJ-180 ne peut provenir que de source reegienne. En conséquence, l'usage de cette drogue – et nous sommes en mesure de l'établir devant les instances judiciaires – constitue un acte d'intelligence avec l'ennemi. En temps de guerre, le tribunal requerra naturellement la peine de mort. » Corning se tourna vers le policier. « Vous avez la déclaration de M. Plout sur vous ? »

— Elle est dans l'hélico. » L'homme en uniforme se dirigea vers la porte.

« J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de sous-humain chez Christian Plout, murmura Kathy. Maintenant, si l'on songe aux autres... qui d'autre avait un côté sous-humain ? Hastings ? Non. Simon Ild ? Non, il...

— Tout cela peut encore être évité, dit Corning.

— Mais je ne veux pas l'éviter ! Mr. Ackerman m'a entendue au vidéophone : la F.C.T. va m'envoyer un avocat. Mr. Ackerman est l'ami du secrétaire Molinari. Je ne crois pas...

— Nous pouvons vous tuer, Kathy. Vous exécuter dès ce soir. Toutes les dispositions sont prises pour que le tribunal soit en mesure de siéger dans la matinée si besoin est. »

Kathy avait cessé de manger. Au bout d'un moment, elle demanda : « Mais pourquoi ? Je suis donc tellement importante ? Qu'y a-t-il dans ce JJ-180 ? Je... » Elle marqua une hésitation. « La dose que j'ai essayée hier soir ne m'a pas fait grand-chose. » Brusquement, elle regrettait l'absence d'Éric. S'il

avait été là, les choses ne se seraient pas passées comme ça. Ils auraient eu peur.

Elle se mit à pleurer en silence sur son assiette. Les larmes ruisselaient le long de ses joues. Elle ne fit même pas mine de dissimuler son visage. Elle posa sa tête sur son bras et resta immobile et muette.

« Votre situation est grave mais pas désespérée, enchaîna Corning. Notez la nuance. Il est possible de parvenir à une solution : c'est pour cela que je suis ici. Cessez de pleurer, redressez-vous et écoutez-moi. Je vais essayer de vous expliquer. » Il ouvrit sa serviette.

« Je sais, fit Kathy. Vous voulez que j'espionne Marm Hastings. Vous lui en voulez d'avoir déclaré à la télévision qu'il était favorable à une paix séparée avec les reegs. Seigneur ! Vous vous êtes infiltrés sur toute la planète ! Plus personne n'est en sécurité. » Elle se leva avec un gémissement accablé et, reniflant, alla chercher un mouchoir dans la chambre.

« Accepteriez-vous de surveiller Hastings pour nous ? lui demanda Corning quand elle fut de retour.

— Non, répondit-elle en secouant énergiquement la tête. Plutôt mourir !

— Ce n'est pas Hastings qui nous intéresse, c'est votre mari. Nous souhaiterions que vous le rejoigniez à Cheyenne et que vous repreniez l'existence commune au point où elle s'est interrompue. Le vivre et le couvert... je crois que c'est la formule terrienne ? Et dans les plus brefs délais possible. »

Elle le regarda fixement. « Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Nous avons rompu. Il m'a quittée. » Ils n'étaient donc pas au courant, eux qui savaient tout ? C'était inconcevable.

« Ce genre de crise conjugale est toujours susceptible d'être ramenée aux proportions d'un malentendu passager, rétorqua Corning comme s'il exprimait une vérité usée remontant au fond des âges. Nous vous conduirons auprès d'un de nos psychologues – nous en avons d'excellents sur cette planète – qui vous indiquera les techniques à employer pour combler le fossé qui vous sépare de votre mari. Ne vous inquiétez pas, Kathy : nous savons ce qui s'est passé cette nuit entre vous deux.

En fait, c'est tout à notre avantage puisque cela nous donne l'occasion de vous parler en tête-à-tête.

— Non ! Nous ne nous réconcilierons jamais, je ne veux plus vivre avec Éric. Aucun psychologue, même un psychologue lilistarien, n'y pourra rien changer, le déteste Éric. Je vous déteste, vous, les Lilistariens, et tous les Terriens pensent comme moi. Je souhaite que vous disparaissiez de la surface de la planète, je regrette que nous soyons entrés dans cette guerre. » Frénétique et impuissante, elle le fusillait du regard.

« Ne vous énervez pas, Kathy. » Corning demeurerait imperturbable.

« Ah ! si seulement Virgil était là ! Il n'a pas peur de vous, lui. C'est l'une des quelques rares personnes sur Terre...

— Nul sur Terre ne se trouve dans une telle position, rétorqua Corning sur un ton distrait. Il est temps que vous regardiez la réalité en face. Au lieu de vous tuer, nous pourrions vous emmener sur Lilistar, vous savez. Avez-vous songé à cela, Kathy ?

— Dieu du Ciel ! » Elle frissonna. Pas sur Lilistar, pria-t-elle silencieusement. Que je reste au moins sur Terre avec les gens que je connais. Je retournerai auprès d'Éric. Je le supplierai de me reprendre. « Je ne me soucie pas d'Éric, dit-elle à haute voix. Ce n'est pas ce que vous pourriez lui faire qui m'épouvante. » (C'est ce que vous pourriez me faire à moi.)

Corning acquiesça. « Nous le savons bien, Kathy. Aussi, si vous examiniez la situation de sang-froid et avec objectivité, cela devrait vous faire plaisir. À propos... » Il fouilla dans sa serviette et en sortit une poignée de capsules qu'il posa sur la table. L'une d'elles roula à terre. « Ne prenez pas cela en mauvaise part, Kathy, mais... » Il eut un haussement d'épaules. « Cette drogue provoque l'accoutumance. Et elle la provoque dès la première prise. Rappelez-vous ce qui s'est passé au 45 de la rue Avila. Christian Plout ne vous en fournira plus. »

Il ramassa la capsule qui était tombée et la tendit à Kathy qui la refusa et dit faiblement :

« Ce n'est pas possible. Pas après un seul essai ! J'ai déjà absorbé des dizaines de drogues auparavant et jamais... » elle dévisagea le Lilistarien. « Vous êtes des salauds ! Je ne crois pas

un mot de ce que vous racontez. D'ailleurs, même si c'était vrai, je pourrais me désintoxiquer. Il y a des cliniques spécialisées...

— Il n'existe pas de cure de désintoxication pour le JJ-180. Corning remit les capsules dans sa serviette et ajouta distraitemment : Nous pouvons, nous, vous désintoxiquer. Pas ici mais dans un établissement de notre système. Nous aurons peut-être l'occasion d'en reparler plus tard. Il y a une autre solution : que vous continuiez d'en prendre et que nous vous fournissions la drogue dont vous aurez besoin pendant le reste de votre vie... qui ne sera pas bien longue.

— Même pour guérir, je n'irai pas sur Lilistar. J'irai m'adresser aux reegs. C'est de chez eux que vient cette drogue – vous l'avez reconnu. S'ils l'ont inventée, ils doivent mieux la connaître que vous. » Tournant le dos à Corning, elle alla ouvrir la penderie et prit son manteau. « Je vais travailler. Au revoir. »

Ni Corning ni le policier ne firent un geste pour l'en empêcher.

Ce doit être vrai, songea-t-elle. Le JJ-180 provoque sûrement une accoutumance immédiate comme il l'affirme. Je suis pieds et poings liés. Ils savent aussi bien que moi que je suis à leur merci. Il faut que je collabore avec eux ou que j'essaie de traverser les lignes pour aller chez les reegs. Et même si j'y parviens, je serai toujours prisonnière de la drogue. Cela ne m'avancera à rien et il est probable que les reegs me tueront.

Corning s'avança vers elle et lui tendit un petit carré de bristol blanc. « Prenez ma carte, Kathy. Quand vous sentirez qu'il vous est indispensable de vous procurer de la drogue à n'importe quel prix... » Il la glissa dans la poche de la jeune femme. « Vous n'aurez qu'à passer me voir. Nous vous attendrons, ma chère enfant, et nous vous donnerons les doses dont vous aurez besoin. » Il ajouta comme par acquit de conscience : « Il est absolument exact qu'on ne peut plus se passer du JJ-180 quand on a commencé à en prendre. C'est bien pour cela que nous nous sommes arrangés pour vous en faire absorber. » Il lui sourit.

Kathy referma la porte et se dirigea vers l'ascenseur comme une aveugle. Son esprit était tellement ankylosé qu'elle n'éprouvait aucune émotion, pas même de la peur. Rien qu'une

sorte de vide intérieur. Tout espoir était mort en elle et elle ne pouvait même pas imaginer une possibilité d'évasion. Elle entra dans la cabine et appuya sur le bouton. Virgil Ackerman pourra m'aider, se dit-elle. J'irai le voir. Il me dira ce qu'il faut faire. Drogue ou pas drogue, jamais je ne travaillerai pour les Lilistariens. Je ne veux pas collaborer avec eux pour faire tomber Éric dans un piège.

Mais elle savait au fond d'elle-même qu'elle en serait réduite à coopérer dans un bref délai.

CHAPITRE VI

Ce fut au début de l'après-midi, dans son bureau de la F.C.T., alors qu'elle étudiait les modalités d'achat d'un article de 1935, un disque Decca en relativement bon état – c'était un enregistrement de *Bei Mir Bist du Schön* interprété par les Andrews Sisters – que Kathy Sweetscent ressentit les premiers symptômes du manque.

Ses mains devinrent soudain étrangement lourdes.

Avec un soin extrême, elle reposa le précieux disque. Tous les objets qui l'entouraient étaient altérés dans leur structure. Quand elle avait expérimenté le JJ-180 chez Plout, elle avait accédé à un univers peuplé d'entités éthérées, pénétrables et bienveillantes, des sortes de bulles qu'elle traversait – au moins de façon hallucinatoire. Or, à présent, dans le décor familier de son bureau, la réalité se transformait sous ses yeux de manière menaçante. Les choses les plus banales, quel que fût l'angle sous lequel elle les contemplait, paraissaient gagner en densité. Elle avait l'impression d'être désormais incapable de les déplacer, de les modifier, d'avoir aucune action sur elles.

En même temps, une tyrannique métamorphose affectait son corps même. L'équilibre existant entre elle, ses capacités physiques, et le monde extérieur s'était modifié de manière catastrophique. Progressivement, elle s'enlisait dans une impuissance grandissante, une impuissance physique au sens littéral. Plus le temps passait, moins elle pouvait influencer sur son environnement. Ce disque, par exemple... Il était à portée de sa main. Mais à supposer qu'elle veuille le prendre ? Il lui échapperait. Ses doigts, que cette pesanteur insolite rendait maladroits et que cette augmentation de densité intensive condamnait à des mouvements désordonnés, le broieraient, le briseraient. Pas question d'accomplir les gestes complexes et prévus qu'exigeait le maniement du fragile objet. Toute

délicatesse tactile était maintenant interdite à Kathy. Les choses n'étaient plus que des masses grossières où elle s'engluait.

C'était un indice révélateur de la nature du JJ-180 : la drogue devait appartenir à la catégorie des stimulants thalamiques. Kathy était sous carence et cela se manifestait par une déperdition de son énergie thalamique. Ces changements dont le monde extérieur et son propre corps étaient le théâtre n'étaient en réalité que d'infimes altérations de son métabolisme cérébral. Mais...

Le fait de le savoir ne l'avancait à rien. En effet, ces modifications étaient d'authentiques expériences transmises à sa conscience par les relais sensoriels normaux. Leur réalité s'imposait à elle de façon despotique. Et le processus de dénaturation des apparences se poursuivait toujours. La fin n'était pas en vue. Jusqu'où cela ira-t-il ? se demanda-t-elle, prise de panique. Jusqu'à quel point cela peut-il s'aggraver ? Il ne restait certainement pas beaucoup de marge. L'impénétrabilité des objets les plus infimes semblait maintenant presque infinie. Assise à son bureau, rigide, elle était incapable de bouger, incapable de contraindre son corps à nouer des rapports nouveaux avec les objets atrocement lourds qui l'environnaient, la cernaient, l'écrasaient.

Cependant, tout en refermant impitoyablement leur étau sur elle, ces objets, en même temps, s'éloignaient sur un autre plan. Ils reculaient d'une façon concertée et terrorisante. Ils perdaient leur... animation, leur âme, en quelque sorte. : à mesure que les capacités de projection psychologique de la jeune femme se détérioraient, l'âme des choses s'enfuyait. Elles étaient dépossédées de l'héritage du familial ; progressivement, elles devenaient froides, lointaines... et hostiles. Comme se dégradait le lien rattachant Kathy à son environnement, un vide naissait, les objets se retrouvaient à nouveau extérieurs aux forces de domestication émanant normalement de l'esprit humain ; c'étaient maintenant des entités brutes, frustes, hérissées d'arêtes et d'aspérités prêtes à couper, à déchirer, à infliger des blessures mortelles. Kathy n'osait faire le moindre mouvement. La mort en puissance était partout présente. Même le cendrier de cuivre martelé avait pris une forme irrégulière et, de son

asymétrie, jaillissaient des plans et des surfaces en saillie qui, telles des épines, la lacéreraient si elle commettait la folie de s'en approcher.

L'intercom vibra et la voix de Lucile Sharp, la secrétaire de Virgil Ackerman, s'éleva : « Mrs. Sweetscent, Mr. Ackerman désire vous voir. Je vous conseillerai d'apporter le nouveau disque que vous avez trouvé, le *Bei Mir Bist du Schön*. Il semble que cet enregistrement l'intéresse.

— J'arrive », répondit Kathy. L'effort qu'elle dut faire pour prononcer ces simples mots l'anéantit presque. Elle cessa de respirer. Sa cage thoracique était inerte. Enfin, elle retrouva son souffle. Ses poumons se gonflèrent et elle rejeta spasmodiquement et bruyamment l'air qu'elle avait avalé. Bon... Pour l'instant, elle s'en était tirée. Mais les choses empiraient. Quelle serait la prochaine étape ? Elle se leva. Voilà donc ce qu'était l'esclavage du JJ-180 ! Elle parvint à saisir le disque dont le bord noir était comme une lame de couteau qui lui sciait les mains. Elle se dirigea vers la porte. L'hostilité de ce disque, sa volonté inanimée et pourtant féroce de la détruire étaient écrasantes. À son contact, Kathy se rétractait.

Elle le lâcha.

Il tomba sur l'épaisse moquette, apparemment intact. Mais comment le ramasser ? Comment l'arracher à l'ensemble auquel il s'intégrait ? Car il avait cessé d'être un objet individualisé : il s'était amalgamé au reste du décor, au tapis, au plancher, aux murs, au mobilier. Tout cet ensemble n'était plus qu'une surface isomorphe et indivise, sans solution de continuité. Nul ne pouvait pénétrer à l'intérieur de cet espace cubique où tout était en place, où rien ne pouvait changer car tout y était déjà présent.

Je ne peux me libérer, songea Kathy en contemplant le disque qui gisait à ses pieds. Je resterai là où je suis, on me retrouvera ainsi. Je suis en catalepsie !

Elle était toujours dans la même position quand la porte s'ouvrit. Jonas Ackerman, la mine joviale, entra d'un pas alerte, et s'approcha de Kathy. Il vit le disque, se baissa le plus simplement du monde, le souleva délicatement et le déposa dans les mains tendues de la jeune femme.

« Jonas, dit-elle d'une voix pâteuse, je... j'ai besoin d'assistance médicale. » Jonas l'examina avec inquiétude. Son visage braqué sur elle frémissait comme un nid de serpents, se disait-elle. La force d'émotion qui rayonnait de lui atteignait Kathy de plein fouet ; c'était une puissance malsaine, fétide. « Eh bien, vous choisissez mal votre moment ! Éric n'est pas là aujourd'hui. Il est à Cheyenne et son remplaçant n'est pas encore arrivé. Mais si vous voulez, je peux vous conduire à la clinique administrative de Tijuana. Que se passe-t-il ? » Il lui agrippa le bras, lui pinçant la chair. « Si vous voulez mon avis, vous avez tout simplement le cafard à cause du départ d'Éric.

— Conduisez-moi chez Virgil, réussit-elle à murmurer.

— Oh ! quelle voix blanche ! Ça fait froid dans le dos ! Entendu, Kathy, allons voir le vieux. Il saura peut-être quoi faire. » Il la guida vers la porte. « Passez-moi ce disque. J'ai peur que vous ne le laissiez encore tomber. »

Le trajet ne pouvait durer plus de deux minutes ; pourtant, Kathy avait le sentiment que c'était un supplice qui n'en finissait pas. Quand, finalement, elle se retrouva devant Virgil Ackerman, elle était exténuée, à bout de souffle, incapable de parler. Elle avait dépassé le seuil du supportable.

Le vieillard l'examina d'un air tour à tour intrigué et inquiet. Puis il dit de sa voix ténue et pourtant pénétrante :

« Vous devriez rentrer, Kathy. Munissez-vous d'une brassée de magazines féminins, préparez-vous un verre, couchez-vous et... »

Elle s'entendit répondre : « Laissez-moi. » Elle ajouta avec désespoir : « Non... ne me laissez pas seule, Mr. Ackerman. Je vous en supplie !

— Décidez-vous, mon enfant, répondit-il sans la quitter des yeux. Apparemment, le départ d'Éric...

— Non... Je vais bien. » En effet, son état s'était quelque peu amélioré, comme si Virgil lui avait communiqué une partie de sa vitalité. « J'ai un spécimen fort intéressant pour Wash-35. » Elle se tourna vers Jonas. « C'était, avec *The music goes round and round* l'un des airs les plus populaires de l'époque. » Elle prit le disque que lui tendait Jonas et le posa sur le bureau. (Je ne mourrai pas... Ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Je

recupérerai.) « J'ai autre chose en vue, Mr. Ackerman. » Elle s'assit sur un siège à côté du bureau, pour préserver le peu d'énergie qu'elle détenait. « Il s'agit d'un enregistrement privé de l'émission d'Alexander Woollcott, *Le Crieur Public*. Ainsi, la prochaine fois que nous irons à Wash-35, nous pourrions entendre la voix authentique de Woollcott, pas une imitation comme c'était le cas jusqu'à présent.

— *Le Crieur Public* ! s'exclama Virgil avec une joie enfantine. Mon programme favori.

— Je suis à peu près certaine de pouvoir l'acquérir. Naturellement, tant que l'argent n'est pas versé, il peut toujours se produire un accroc. Il faudra que j'aille à Boston pour régler cette histoire. L'enregistrement est entre les mains d'une certaine Edith Scruggs, une vieille fille qui s'y entend en affaires. Il a été réalisé à l'aide d'un Phon-o-cord Packard Bell, m'a-t-elle dit dans sa correspondance.

— Kathy, si vous réussissez à décrocher un enregistrement de la voix d'Alexander Woollcott, je... ma parole, je vous augmente ! Je vous adore, mon petit ! Je n'oublierai jamais ce que vous faites pour moi. Sur quelle chaîne passait l'émission de Woollcott ? La WMAL ou la WJSV ? Voulez-vous avoir la gentillesse de faire les recherches ? Vous n'aurez qu'à feuilleter la collection du *Washington Post* de l'année 1935. À propos... cela me rappelle cet article sur la mer des Sargasses publié par *l'American Weekly*. Réflexion faite, j'ai décidé de l'éliminer de Wash-35 parce que, quand j'étais enfant, mes parents ne lisaient pas la presse Hearst. Je n'ai vu ce papier qu'à l'âge de...

— Un instant, Mr. Ackerman », dit Kathy en levant la main.

Virgil pencha la tête, l'air attentif. « Oui ?

— Et si j'allais rejoindre Éric à Cheyenne ?

— Mais... j'ai besoin de vous ! bêla le patriarche en levant les bras au ciel.

— Juste pour quelque temps. » Peut-être cela serait-il suffisant. Peut-être les Lilistariens n'exprimeraient-ils plus d'autres exigences. « Vous l'avez bien laissé partir, lui, alors qu'il représente pour vous une garantie de survie. Il avait beaucoup plus d'importance que moi.

— Mais Molinari a besoin de lui. Et lui n'a pas besoin de vous. Il n'a pas de bébéville à organiser. Le passé n'offre aucun intérêt à ses yeux. Seul l'avenir l'excite. Comme un adolescent. » Virgil paraissait bouleversé. « Je ne peux pas me priver de votre présence, Kathy. C'est à regret que je me suis passé d'Éric mais si j'ai des ennuis, je peux le faire appeler. J'ai été forcé de le laisser partir. Par patriotisme. Nous sommes en guerre... D'ailleurs je n'ai pas agi de mon plein gré, et en vérité, sans lui, je meurs de peur. Mais vous... Non ! » Son ton s'était fait plaintif. « Non, là, ce serait trop. À Wash-35, Éric m'a juré que vous ne le suivriez pas là-bas. » Il adressa à Jonas un regard implorant. « Persuade-la de rester, Jonas. »

L'interpellé se gratta pensivement le menton. « Vous n'aimez pas Éric, Kathy, commença-t-il. J'ai parlé à chacun de vous. Vous m'avez tous deux fait part de vos déboires conjugaux. Vous êtes aussi éloignés l'un de l'autre qu'il est possible de l'être. Cela me dépasse.

— C'est ce que je croyais quand il était là. Mais je me mentais. Maintenant, je sais à quoi m'en tenir et je suis convaincue qu'il en va de même pour lui.

— Vous croyez ? Eh bien, appelez-le. » Du doigt, Jonas désignait le vidéophone. « On verra ce qu'il dira. Franchement, je pense que la séparation est la meilleure solution et je ne doute pas qu'Éric soit du même avis.

— Si vous voulez bien m'excuser, je voudrais regagner mon bureau. » Elle avait mal au cœur et souffrait affreusement. Son organisme détérioré par la drogue réclamait l'assouvissement et lui imposait cruellement sa volonté. Il exigeait qu'elle parte pour Cheyenne, qu'elle aille retrouver Éric, en dépit des protestations des Ackerman. Kathy était incapable de résister et, malgré son état de confusion mentale, elle discernait l'avenir : jamais elle ne se libérerait de l'esclavage du JJ-180. Les Lilistariens n'avaient pas menti. Elle irait les trouver, elle se rendrait à l'adresse indiquée sur la carte que lui avait remise Corning. Ah ! si seulement je pouvais en parler à Virgil ! pensa-t-elle. Il faut que je parle à quelqu'un.

Mais bien sûr ! J'en parlerai à Éric. Il est médecin, il sera en mesure de m'aider. C'est pour cela, et pour cela seulement, que j'irai à Cheyenne.

« Voulez-vous m'accorder une faveur ? disait Jonas. Je vous en prie, écoutez-moi, Kathy ! » À nouveau, il lui serra le bras.

« Je vous écoute, répondit-elle avec irritation. Mais lâchez-moi ! » Elle s'arracha à son étreinte et s'écarta de lui, folle de rage. « Et cessez de me traiter comme ça. Je ne le supporterai pas. » Elle lui jeta un regard furieux.

D'une voix lente et délibérément calme, Jonas reprit : « Nous vous permettrons de retrouver votre mari à Cheyenne, à condition que vous reculiez votre départ de vingt-quatre heures.

— Pourquoi ?

— Pour laisser s'émousser le choc initial provoqué par cette séparation. J'espère que, dans vingt-quatre heures, vous verrez suffisamment clair pour changer d'avis. Entre-temps... » Il se tourna vers Virgil qui eut un hochement de tête approuvatif. « Je resterai à vos côtés. Jour et nuit s'il le faut.

— Pas question ! s'écria-t-elle, épouvantée. Je ne veux pas... »

Jonas la coupa : « Il se passe quelque chose d'anormal, c'est visible, et il est préférable que vous ne restiez pas seule. Je me considère comme responsable de votre sécurité. » Baissant le ton, il ajouta : « Vous êtes trop précieuse pour que nous vous laissions accomplir un acte irréparable. » Il lui prit le poignet sans ménagements. « Venez. Je vous raccompagne dans votre bureau. Cela vous fera du bien de vous plonger dans le travail. Je m'installerai dans un coin et je ne vous gênerai pas. Ce soir, je vous emmènerai dîner chez Spingler, à Los Angeles. Je sais que vous adorez les fruits de mer. » Il la conduisit vers la porte.

Je me sauverai, se promit-elle. Tu n'es pas assez malin, Jonas. Aujourd'hui, peut-être ce soir, je te fausserai compagnie et je partirai pour Cheyenne. Ou, plutôt, songea-t-elle, avec nausée tandis que sa terreur première revenait à la charge, je te sèmerai dans ce labyrinthe qu'est Tijuana la nuit, cette ville où toutes sortes de choses, certaines terribles, certaines merveilleuses et pleines de beauté, surviennent. Tijuana sera trop pour toi. C'est presque trop pour moi et je la connais bien. J'ai passé tant de temps, toute ma vie, dans le dédale de ses

nuits. Elle eut un sursaut d'amertume. Et que m'est-il arrivé ? j'étais en quête de quelque chose de pur et de mystique pour meubler mon existence et, au lieu de ça, je me retrouve liée à des gens qui nous haïssent, à un peuple qui nous domine. Nos alliés ! À présent, je vois clairement que nous devrions les combattre. Si jamais j'arrive à m'entretenir en tête-à-tête avec Molinari à Cheyenne – ce n'est peut-être pas impossible – je le lui dirai. Je lui dirai que nous nous sommes trompés d'alliés et trompés d'ennemis.

Elle se tourna brusquement vers Virgil. « Mr. Ackerman, il faut que j'aille à Cheyenne pour transmettre un message au secrétaire. Quelque chose qui nous intéresse tous. C'est en rapport avec l'effort de guerre.

— Dites-moi ce que vous voulez lui communiquer et je ferai la commission, répliqua sèchement le vieillard. Votre message aura plus de chance de l'atteindre de cette façon. Jamais vous ne l'approcherez... à moins que vous n'apparteniez à sa famille !

— Justement. Je suis sa fille. Je suis son enfant. »

Cela lui paraissait d'une logique parfaite : tous les Terriens étaient les enfants du secrétaire de l'O.N.U., ils attendaient tous que leur père les guide vers la sécurité. Cependant, cet espoir avait été déçu.

Elle se laissa entraîner par Jonas sans résister. « Je connais vos intentions, Jonas. Vous profitez de l'occasion, de l'absence d'Éric et du terrible état où je me trouve pour abuser de moi et satisfaire votre sensualité. »

Il s'esclaffa. « Nous verrons bien ! » Elle ne discernait aucune trace de culpabilité dans son rire onctueux et assuré.

« Oui, nous verrons si vous pourrez avoir raison de moi, fit-elle, tout en songeant à Corning. Personnellement, je ne parierais pas sur vos chances. » Elle ne prenait même pas la peine de repousser la main robuste qui lui emprisonnait maintenant l'épaule, sachant que ses efforts seraient vains.

« Si je ne savais pas à quoi m'en tenir, Kathy, je penserais d'après votre comportement que vous êtes sous l'influence d'une drogue appelée JJ-180. Mais c'est impossible car vous n'auriez eu aucun moyen de vous en procurer. »

Elle le regarda. « Qu'est-ce que... » Elle ne put continuer.

« C'est un produit qui a été mis au point par l'une de nos filiales.

— Ce ne sont pas les reegs qui l'ont inventée ?

— La frohédadrine, ou JJ-180, a été synthétisée l'année dernière à Détroit par une société que contrôle la F.C.T., la Hazeltine Corporation. C'est une arme capitale pour la poursuite de la guerre. C'en sera une, tout au moins, lorsque nous serons passés au stade de la production de masse, c'est-à-dire dans quelques mois.

— Pourquoi ? À cause de l'accoutumance qu'elle crée ? balbutia Kathy.

— Pas du tout. Un grand nombre de drogues provoquent l'accoutumance, à commencer par les dérivés de l'opium. C'est la nature des hallucinations que le JJ-180 engendre qui lui confère tout son intérêt. C'est un hallucinogène, comme l'était jadis le L.S.D.

— Parlez-moi de ces hallucinations.

— Je ne peux pas. C'est un secret militaire. »

Kathy éclata d'un rire bref. « Alors, pour être au courant, il faut que j'en prenne. Il n'y a pas d'autre solution !

— Comment le pourriez-vous ? Le JJ-180 n'est pas distribué sur le marché. Même quand nous le produirons en série, nous ne laisserons jamais nos compatriotes en consommer. Il est inconcevable de laisser la population employer librement un produit aussi dangereux ! » Il jeta à Kathy un regard dur. « Que l'idée d'en prendre ne vous effleure même pas : tous les animaux sur lesquels on l'a testé en sont morts. Oubliez même que je vous en ai parlé. Je pensais qu'Éric y avait peut-être fait allusion devant vous. Je n'en aurais pas parlé si vous ne vous étiez pas conduite si bizarrement. Du coup, j'ai pensé au JJ-180. Et pour une raison bien simple : c'est que j'ai atrocement peur — comme tous ceux qui savent de quoi il s'agit — que quelqu'un, l'un des nôtres, parvienne d'une façon ou d'une autre à lancer un jour cette drogue sur le marché intérieur.

— Espérons que cela n'arrivera jamais. » Elle se mordait les lèvres pour ne pas rire. C'était délirant ! Les Lilistariens s'étaient procuré le JJ-180 sur Terre mais prétendaient l'avoir obtenu des reegs. Pauvre Terre ! On nous dénie jusqu'au mérite

d'avoir inventé ce produit nocif qui détruit les esprits, cette arme de guerre capitale, comme dit Jonas. Qui s'en sert ? Notre allié. Et au détriment de qui ? De nous. Merveilleuse ironie ! La boucle était bouclée. Qu'une Terrienne ait été la première victime de cette drogue était certainement une manifestation de la justice cosmique !

Fronçant le sourcil, Jonas enchaîna : « Vous m'avez demandé si le JJ-180 n'avait pas été mis au point par l'ennemi. Cela permet de penser que vous en aviez entendu parler. Donc, Éric vous en a touché un mot. Ce n'est pas grave : l'existence de la frohédadrine n'est pas considérée comme un secret. Seules ses propriétés sont confidentielles. Les reegs savent que nous nous livrons à des expériences sur les drogues à usage militaire depuis des décennies. Les premiers travaux remontent au XX^e siècle. C'est une des spécialités de la Terre. » Il émit un bref gloussement.

« Peut-être remporterons-nous la victoire, au bout du compte. Cela doit fouetter le moral de Gino Molinari. Qui sait s'il ne parviendra pas à garder son poste grâce à quelque arme miracle inédite ? Est-ce là-dessus qu'il compte ? Est-il au courant ?

— Naturellement. La Hazeltine le tient informé à tous les stades des recherches. Mais, n'allez surtout pas...

— Rassurez-vous, je ne vous causerai pas d'ennuis. » Je crois bien que je ferai de toi un adepte du JJ-180, se disait-elle. Voilà ce que tu mérites, voilà ce que méritent tous ceux qui ont participé à la préparation de ce poison, tous ceux qui savent. Ah ! tu veux rester en ma compagnie pendant les prochaines vingt-quatre heures – sans me quitter d'un pouce ! Manger avec moi, coucher avec moi. Au terme de ce délai, tu seras marqué pour la mort – tout comme moi. Et ensuite, ce sera le tour d'Éric. Avant les autres.

J'emporterai du JJ-180 à Cheyenne et je contaminerai tout le monde, à commencer par Molinari et son entourage. Alors, ils seront bien obligés de chercher une méthode de désintoxication. Leur vie à tous en dépendra, et pas seulement la mienne. Pour moi seule, cela n'en vaudrait pas la peine. Éric lui-même ne tenterait rien. Quant à Corning et à ses amis, qu'est-ce que ça

peut leur faire ? Si on va au fond des choses, personne ne se soucie de moi.

Ce n'est probablement pas cela que Corning et ses supérieurs espéraient en l'envoyant à Cheyenne. Tant pis pour eux : Kathy était bien décidée à mettre son projet à exécution.

« Nous infecterons les stocks d'eau potable des reegs, était en train de lui expliquer Jonas. Ils ont construit d'énormes réservoirs comme c'était le cas sur Mars, autrefois. De la sorte, le JJ-180 se répandra d'un bout à l'autre de leur planète. Je reconnais que cela ressemble à une manœuvre de la dernière chance. Mais, en vérité, c'est tout à fait logique et raisonnable.

— Je ne critique pas. En fait, l'idée me semble brillante. »

Ils pénétrèrent dans la cabine de l'ascenseur.

« Le simple citoyen de la Terre continue de mener gentiment sa petite existence quotidienne, sans se douter que son gouvernement a inventé une drogue dont il suffit de goûter une fois pour être changé en... comment diriez-vous, Jonas ? Quelque chose d'inférieur à un rob ? Quelque chose d'inférieur à un être humain, en tout cas. Je me demande où situer dans l'échelle de l'évolution la créature ainsi transformée.

— Je ne vous ai jamais dit qu'il suffisait d'y goûter une fois pour ne plus pouvoir s'en passer. C'est certainement d'Éric que vous tenez ce détail.

— Au niveau des reptiles du jurassique. Des animaux dotés d'un cerveau minuscule et d'une queue gigantesque. Presque incapables d'avoir une pensée. Rien que des machines réflexes répondant aux stimulants extérieurs. C'est bien ça ?

— Ce sont les reegs qui seront les victimes de la drogue et ne comptez pas sur moi pour gaspiller mes larmes à pleurer sur leur sort.

— Moi, je suis prête à pleurer sur tous les esclaves du JJ-180. Je hais cette drogue ! Je voudrais... Ne faites pas attention, Jonas. C'est le départ d'Éric qui me bouleverse. Cela va s'arranger. » Quand pourrait-elle se mettre à la recherche de Corning pour se procurer de nouvelles capsules ? Il était manifeste qu'elle était désormais sous l'empire de la drogue. Il fallait regarder les choses en face.

Le seul sentiment qu'elle éprouvait était un sentiment d'indignation.

Il était midi. Dans le conapt moderne mais exigü qui avait été mis à sa disposition par les autorités de Cheyenne, le docteur Éric Sweetscent reposa le dossier qu'il étudiait : les antécédents médicaux de son nouveau patient, discrètement mentionné sous le nom de « Mr. Brown ». Mr. Brown, songeait Éric en refermant l'étui de plastique indestructible dans lequel était rangée l'épaisse liasse de documents, est un homme malade. Pourtant, il était impossible d'établir le diagnostic du mal dont il était atteint. Tout au moins en utilisant les procédés habituels. En effet – c'était là le plus étrange et Teagarden n'en avait soufflé mot à Sweetscent – Mr. Brown avait manifesté au fil des années des symptômes d'affections organiques graves, ne pouvant être associés à aucun désordre psychosomatique. À une certaine époque, il avait eu un cancer du foie métastasé. Or, il n'était pas mort. Et la tumeur avait disparu. En tout cas, elle était à présent indiscernable : les tests effectués au cours des deux années écoulées l'affirmaient péremptoirement. En définitive, Mr. Brown avait subi une opération exploratrice qui avait permis de constater que son foie ne présentait même pas les signes de dégénérescence normaux chez un homme de son âge.

Il avait le foie d'un jeune homme de vingt ans.

Les examens approfondis pratiqués sur les autres organes du patient avaient révélé le même phénomène insolite. Cependant, la vitalité de Mr. Brown était en voie d'extinction. Il était manifeste qu'il était entré dans sa phase de déclin. Il paraissait infiniment plus âgé qu'il ne l'était en réalité et une sorte d'aura malade émanait de lui. On aurait dit que si, au niveau physiologique, son corps rajeunissait, son essence, son *Gestalt* psychobiologique global, vieillissait naturellement et s'affaiblissait de manière visible.

Quelles que fussent les forces physiologiques à l'œuvre pour assurer sa survie organique, Mr. Brown ne retirait nul avantage de leur action. Sauf, évidemment, qu'il n'était mort ni de la tumeur maligne constatée au niveau du foie, ni de celle que l'on

avait antérieurement décelée dans sa rate, ni du cancer de la prostate dont l'issue aurait dû être fatale et dont la formation avait échappé à tous les examens une vingtaine d'années plus tôt.

Mr. Brown était vivant – mais tout juste. Son organisme surmené était gravement détérioré. Sa circulation, par exemple : il avait 22 de tension malgré les vasodilatateurs administrés par voie orale. Déjà, sa vue était affectée. Et pourtant, songeait Éric, Mr. Brown guérirait de ce mal comme il avait triomphé de tous les autres : un beau jour, il retrouverait sa circulation normale, tout simplement, bien qu'il refusât de suivre un régime et qu'il ne réagît pas à la réserpine.

Le fait était là, criant : Mr. Brown avait souffert à un moment ou l'autre de son existence de toutes les maladies graves que l'on connaissait, sans exception, de l'infarctus du poumon à l'hépatite. Cet homme était un abrégé ambulant de la pathologie. Jamais son organisme n'avait fonctionné correctement. Chacune des parties vitales de son corps avait un jour ou l'autre été agressée. Pourtant...

D'une façon ou d'une autre, il s'était guéri tout seul. Et sans greffes artificielles. Comme s'il pratiquait une sorte de thérapie folklorique et homéopathique à base de Dieu sait quels remèdes de bonne femme dont il n'avait jamais parlé à ses médecins. Et dont il ne leur parlerait probablement jamais.

Brown avait besoin d'être malade ! Son hypocondrie était réelle. Il ne s'agissait pas de simples syndromes hystériques : il avait véritablement eu des maladies qui, en général, ont une issue mortelle. Si c'était de l'hystérie, un cas particulier de psychopathie, Éric n'avait encore jamais rencontré un pareil phénomène. Or, malgré tout, son intuition lui disait que les affections de Mr. Brown avaient une raison d'être : elles avaient leur source dans les profondeurs de son psychisme.

À trois reprises, Mr. Brown s'était arrangé pour avoir un cancer. Mais comment ? Et... pourquoi ?

Peut-être parce qu'il aspirait à mourir. Et, trois fois, Mr. Brown s'était arrêté au seuil de l'abîme, trois fois il avait reculé. La maladie lui était nécessaire. Mais pas la mort. Donc, sa volonté suicidaire était factice.

C'était là une donnée qui avait son importance. Si tel était le cas, Mr. Brown se battrait pour survivre. Il se battrait en dépit du pacte euthanasique qu'il avait conclu avec Sweetscent.

Ce serait donc un patient particulièrement difficile... Et c'était un euphémisme. D'autant plus que, sans aucun doute, sa résistance serait subconsciente. Il ignorait certainement la contradiction interne qui l'écartelait.

La sonnerie mélodieuse de la porte résonna. Éric alla ouvrir et se trouva en face d'un personnage d'aspect officiel, tiré à quatre épingles. « J'appartiens au Service secret, docteur Sweetscent, annonça le nouveau venu en tendant ses papiers accreditifs. Le secrétaire Molinari vous réclame. Dépêchons-nous car il souffre beaucoup.

— J'arrive. » Éric se rua sur la penderie pour enfiler son manteau. Quelques instants plus tard, les deux hommes se hâtaient vers le mobilo.

« Toujours ses douleurs abdominales ? s'enquit Éric.

— Non. Maintenant c'est du cœur qu'il se plaint. »

Le véhicule s'inséra dans le flot de la circulation.

« A-t-il l'impression d'une main qui se referme comme un étau ?

— Il n'a rien dit. Il se contente de gémir et de vous appeler. »

L'agent secret ne paraissait pas ému. De toute évidence, c'était à ses yeux une situation de routine. Somme toute, le secrétaire était malade en permanence.

Ils atteignirent bientôt la Maison Blanche de l'O.N.U. et Éric mit pied à terre. Si seulement je pouvais lui greffer un cœur artificiel, cela réglerait la question, se disait-il.

Mais, maintenant qu'il avait pris connaissance du dossier, il comprenait pourquoi Molinari était opposé au principe de la grefforg. S'il acceptait qu'on lui fasse un transplant, il se rétablirait et c'en serait fini de l'ambiguïté fondamentale de son existence, de cette perpétuelle oscillation entre la maladie et la santé. Les tendances contradictoires qui le déchiraient seraient résolues. Alors, le délicat dynamisme psychique qui l'animait serait bouleversé : l'une de ces tendances l'emporterait : la tendance positive... et c'était inacceptable pour Molinari.

« Par ici, docteur. »

L'agent secret guida Éric vers un couloir au bout duquel il y avait une porte gardée par des policiers en uniforme qui s'effacèrent. Éric entra.

Gino Molinari reposait sur un vaste lit en désordre, les yeux fixés sur l'écran de télévision encastré dans le plafond. Il tourna la tête. « Je me meurs, docteur. Je crois que c'est maintenant mon cœur qui lâche. Sans doute est-ce là l'origine de tous mes maux. » Son visage rubicond était moite de sueur.

« Je vais vous faire un électrocardiogramme.

— Non, on vient de m'en faire un. Il n'a donné aucune indication. Ma maladie est beaucoup trop subtile pour que vos instruments la décèlent. Mais ça ne veut pas dire qu'elle n'existe pas. J'ai entendu parler de gens qui avaient des coronarites énormes et dont l'électrocardiogramme ne révélait rien. Ce n'est pas vrai, peut-être ? Écoutez-moi, docteur. Je sais quelque chose que vous ignorez. Vous vous demandez pourquoi je suis dans cet état... Nos alliés... nos associés de cette guerre... Ils ont un plan qui prévoit la réquisition de la société des Fourrures et Colorants de Tijuana. Ils m'ont montré ce document... parce qu'ils sont tellement sûrs d'eux ! Un de leurs agents s'est déjà infiltré dans l'entreprise. Je vous dis cela au cas où je disparaîtrais brusquement. Car je peux mourir d'une minute à l'autre.

— Avez-vous averti Virgil Ackerman ?

— J'ai essayé... Mais comment expliquer une chose pareille à un vieillard ? Les implications d'une guerre totale lui échappent. D'ailleurs, l'annexion des industries clés de la Terre n'est qu'une brouille. Ce n'est sans doute qu'un premier pas.

— Puisque je suis maintenant au courant, je crois que je dois quand même lui en parler.

— Eh bien, dites-le-lui, fit Molinari d'une voix grinçante. Peut-être arriverez-vous à lui faire comprendre. J'avais l'intention de le prévenir à Wash-35 mais... » Il eut un spasme de douleur. « Faites quelque chose, docteur ! Ces souffrances me tuent ! »

Quand Éric lui eut administré une injection de morprocaïne, le secrétaire s'apaisa.

« Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que d'affronter les Lilistariens, docteur, balbutia-t-il d'une voix lointaine et détendue. J'ai fait de mon mieux pour les tenir à l'écart. » Il ajouta : « Je n'ai plus mal. Cette piqûre m'a calmé.

— Quand veulent-ils absorber la F.C.T. ? Bientôt ?

— Dans quelques jours. D'ici une semaine, peut-être. Leur calendrier est souple. La F.C.T. fabrique une drogue qui les intéresse... Vous ne le savez probablement pas. Moi non plus. En fait, je ne sais rien, docteur. Voilà le grand secret de la situation dans laquelle je me trouve : personne ne me dit rien. Même vous. Tenez... Je suis prêt à parier que vous ne me direz pas ce que j'ai. »

Éric se tourna vers un garde du corps qui assistait à l'entretien. « Y a-t-il une cabine vidéophonique quelque part ? »

Molinari essaya de se redresser. « Ne partez pas. Je suis sûr que la souffrance va revenir. Je voudrais que vous alliez chercher Mary Reineke. Maintenant que cela va un peu mieux, il faut que je lui parle. Elle ne sait pas à quel point je suis malade, comprenez-vous, docteur ? Et il ne faut pas que vous le lui appreniez. Elle a besoin de se faire de moi une image idéalisée. Les femmes sont comme ça : pour aimer un homme, il leur est indispensable de le mettre sur un piédestal.

— Mais quand elle vous verra au lit, elle...

— Oh ! elle sait bien que je suis malade mais elle ignore que je suis condamné. Vous comprenez ?

— Je vous promets de ne pas lui dire que votre mal est incurable. »

Une flamme d'inquiétude s'alluma dans le regard de Molinari. « Il est incurable ?

— Pas que je sache. N'importe comment, poursuivit précautionneusement Éric, j'ai constaté à la lecture de votre dossier que vous avez survécu à plusieurs affections généralement considérées comme fatales, dont un cancer de...

— Je ne veux pas parler de ça. Quand je pense à tous les cancers que j'ai eus, ça me déprime.

— J'aurais cru...

— Que je jubilerais à l'idée d'en avoir guéri ? Mais non ! Parce que la prochaine fois, peut-être, je ne m'en remettrai pas.

Il se peut que je sois terrassé un jour ou l'autre avant d'avoir mené ma tâche à bien. Alors, qu'advient-il de la Terre ? Essayez de l'imaginer !

— Je vais aller chercher Miss Reineke. » Éric se dirigea vers la porte. L'un des agents du Service secret l'accompagna pour lui indiquer le vidéophone.

Une fois dans le corridor, il lui dit à voix basse : « Docteur, il y a un malade au niveau 3. Un des cuisiniers de la Maison Blanche. Le docteur Teagarden est avec lui, il vous demande.

— Entendu. Je vidéophonerai après. » Les deux hommes entrèrent dans l'ascenseur.

Teagarden attendait Éric à la clinique. « Je suis content que vous soyez là, fit-il sans préambule, parce que j'ai besoin d'un spécialiste de la grefforg. Il s'agit d'un cas d'angine de poitrine manifeste. Je suppose que vous avez un cœur de rechange avec vous ?

— Oui. Le patient a-t-il déjà eu des troubles cardiaques ?

— Non. La première attaque remonte à quinze jours. Une crise bénigne. On lui a naturellement fait du dorminyl, deux fois par jour. Il semblait avoir récupéré – et voilà que...

— Quel rapport entre l'attaque dont a été victime ce malade et les ennuis cardiaques dont se plaint le secrétaire ?

— Comment ? Existe-t-il un rapport ?

— Ne vous paraît-il pas étrange que les deux hommes aient été frappés en même temps ? »

Teagarden, suivi d'Éric, s'approcha du lit. « Dans le cas de McNeil, le diagnostic est indiscutable alors que, en ce qui concerne le secrétaire Molinari, il n'existe aucun symptôme d'angine de poitrine. Vraiment, je ne vois pas de rapport. D'ailleurs, il règne ici une tension extraordinaire. Il y a tout le temps des gens qui tombent malades.

— Il me semble quand même...

— N'importe comment, nous avons affaire à un banal problème technique. Il n'y a qu'à lui greffer un cœur neuf et tout sera réglé.

— Dommage qu'on ne puisse en faire autant à notre illustre patient. »

Éric se pencha sur le malade. Voici donc l'homme qui souffrait du mal dont Molinari s'imaginait être lui-même atteint ! Lequel avait été touché le premier ?

Le cuisinier ou le secrétaire de l'O.N.U. ? Quelle était la cause et quel était l'effet – à supposer qu'il existât réellement une relation de cause à effet ?

Il serait intéressant de savoir, par exemple, si quelqu'un de l'entourage de Gino Molinari avait eu un cancer de la prostate au même moment que ce dernier... Plus tous les autres cancers, infarctus, hépatites et Dieu sait quoi encore. Oui... Il vaudrait la peine de vérifier les antécédents médicaux de l'ensemble du personnel de la Maison Blanche.

« Avez-vous besoin de moi pour l'opération, docteur Sweetscent ? demanda Teagarden. Sinon, je monterai auprès du secrétaire. Je peux envoyer, une infirmière pour vous assister.

— Non, je n'ai pas besoin de vous. Je souhaiterais avoir la liste des affections constatées chez toutes les personnes qui ont été en contact régulier avec Molinari, aussi bien ses familiers que les personnages officiels qui lui rendent fréquemment visite, quelles que soient leurs fonctions. Est-ce possible ?

— En ce qui concerne le personnel, oui. Mais pas pour les visiteurs. Nous n'avons évidemment pas de dossiers médicaux se rapportant à eux.

— J'ai le sentiment que dès l'instant où McNeil aura un nouveau cœur, les douleurs de Molinari disparaîtront. Et que les examens ultérieurs révéleront qu'il a brusquement guéri d'une grave angine de poitrine. »

L'expression de Teagarden parut se brouiller. « Fort bien, » fit-il, la physionomie indéchiffrable. Il haussa les épaules. « La métaphysique marchant la main dans la main avec la chirurgie ! Nous avons en votre personne un cocktail assez rare, mon cher confrère.

— Imaginez que les facultés d'empathie de Molinari soient telles qu'il puisse manifester les troubles physiologiques que ressentent les personnes qui l'entourent. Je ne parle pas d'une simple hystérie symptomatologique mais d'affections qu'il ressent de façon authentique. De maladies réelles.

— À notre connaissance, cette faculté empathique, si l'on veut bien lui faire l'honneur de l'appeler ainsi, n'existe pas.

— Pourtant, vous connaissez son dossier », dit tranquillement Éric. Il ouvrit sa trousse et entreprit d'assembler les instruments robots à autoguidage nécessaires pour greffer au patient un cœur artificiel.

CHAPITRE VII

L'opération terminée, Éric Sweetscent, escorté de deux agents du Service secret, se dirigea vers les appartements de Mary Reineke.

« C'est une idiote », fit l'un des anges gardiens à qui on n'avait rien demandé.

Son collègue – plus âgé, le poil grisonnant – rétorqua : « Une idiote ? Elle connaît les ressorts profonds qui font agir Molinari. Personne d'autre n'a su mettre le doigt dessus.

— Comme si c'était mystérieux ! protesta le premier. Cela se réduit à la rencontre de deux néants, ce qui est exactement la même chose qu'un seul et grand néant.

— Un néant ? Tu parles ! Il est parvenu à occuper le poste de secrétaire général de l'O.N.U. Tu te figures que tu aurais pu en faire autant ? Toi ou n'importe qui d'autre ? Bien... Nous y sommes. » L'homme aux cheveux gris s'arrêta et désigna une porte. « Ne manifestez pas ostensiblement votre surprise quand vous la verrez, dit-il à Éric. Je veux dire quand vous vous apercevrez que ce n'est qu'une gamine.

— Je suis au courant, répondit Éric en appuyant sur le bouton de sonnette. Au courant de tout.

— Au courant de tout, répéta railleusement le plus jeune des deux. Mes félicitations... Surtout que vous ne l'avez pas encore vue ! Peut-être succéderez-vous à Molinari quand il aura fini par succomber. »

La porte s'ouvrit. Une ravissante petite brune – vraiment très petite – vêtue d'une chemise d'homme rouge flottant sur un pantalon fuseau apparut sur le seuil, une paire de ciseaux manucure à la main. De toute évidence, elle était en train de se faire les ongles, qu'elle avait longs et lumineux.

« Je suis le docteur Sweetscent, commença Éric. Je fais maintenant partie de l'état-major de Gino Molinari. » Il s'était

repris juste à temps ; il avait failli dire : « De l'état-major de votre père.

— Je sais. Et il me réclame. Il a le moral à plat. Une minute ! »

Elle disparut pour enfiler un manteau.

« Une collégienne... murmura l'agent qui se tenait à la gauche d'Éric, en hochant la tête. Un simple citoyen serait poursuivi pour détournement de mineure.

— Tais-toi ! » lui lança son compagnon au moment où Mary Reineke réapparaissait. Elle avait endossé un lourd suroît bleu marine muni de gros boutons.

« Allez voir ailleurs si j'y suis, vous autres. Je veux parler au docteur Sweetscent et je n'ai pas envie de voir traîner vos grandes oreilles dans les environs, petits malins que vous êtes.

— O.K., Mary. » Les deux hommes s'éloignèrent dans le couloir en souriant.

Éric et la jeune fille se mirent en marche. Soudain elle lui demanda : « Comment va-t-il ?

— Sous bien des aspects, il est dans un état de santé remarquable, répondit prudemment Éric. C'en est presque incroyable. Mais...

— Mais il est à l'article de la mort. En permanence. Il est malade mais il continue ! Il continue ! Je voudrais que ça finisse. Je voudrais qu'il... » Elle s'interrompit, l'air rêveur. « Non, ce n'est pas ce que je souhaite. Si Gino mourait, on me ficherait à la porte avec tous les cousins, les oncles et les bambini. Ce serait la grande lessive. L'évacuation de tous les détritrus. » Il y avait une amertume et une rage surprenantes dans sa voix. Éric, dérouté, lui décocha un rapide coup d'œil. « Allez-vous le soigner, docteur Sweetscent ?

— Je vais essayer. Je pourrai au moins...

— Le soigner ou lui administrer le coup de grâce, comme on dit ? Quel est le motif exact de votre présence ? Mais peut-être ne le savez-vous pas vous-même. Êtes-vous aussi hésitant que lui ?

— Non, je ne suis pas hésitant, répliqua Éric après une pause.

— Alors, vous savez où est votre devoir. Vous êtes le célèbre transplanteur d'organes artificiels, n'est-ce pas ? L'illustre

chirurgien. Je crois que j'ai lu un article sur vous dans *Time*. Estimez-vous que *Time* est un magazine remarquablement documenté dans tous les domaines ? Moi, je le lis chaque semaine de la première à la dernière ligne. Ce sont surtout les chroniques médicales et scientifiques qui me passionnent.

— Est-ce que... est-ce que vous allez à l'école ?

— J'ai mon brevet de fin d'études mais l'Université ne m'intéresse pas. Les études supérieures ne m'attirent pas.

— Qu'est-ce que vous vouliez faire ?

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle en le regardant avec méfiance.

— Quelle carrière envisagiez-vous d'embrasser ?

— Je n'ai pas besoin d'avoir une carrière.

— Mais vous ne pouviez pas le savoir. Comment auriez-vous deviné que vous aboutiriez... (il fit un grand geste) ici, à la Maison Blanche.

— Bien sûr que je le savais ! Je l'ai toujours su. Depuis l'âge de trois ans.

— Comment cela ?

— J'étais... je suis une cognitive. J'étais capable de lire l'avenir. » Son ton était parfaitement calme.

« Et vous êtes toujours extralucide ?

— Bien entendu.

— Dans ce cas, vous n'avez nul besoin de me demander la raison de ma présence. Il vous suffit de vous concentrer pour voir ce que je fais.

— Ce que vous faites n'a pas assez d'importance pour que je le capte. » Elle sourit, découvrant une superbe rangée de dents blanches et régulières.

« Je n'en crois rien, fit-il, vexé.

— Eh bien, soyez vous-même un cognitif ; ne venez pas me demander ce que je sais si ma réponse ne vous intéresse pas ou si vous n'êtes pas capable de l'accepter. La Maison Blanche, voyez-vous, est un véritable coupe-gorge. Jour et nuit, des centaines de gens passent leur temps à brailler pour attirer l'attention de Gino. Il faut se frayer son chemin à coups de coude à travers une cohue de truands, ici. C'est à cause de cela que Gino est malade. Ou plutôt qu'il feint d'être malade.

— Comment ?

— C'est un hystérique. Vous savez, les gens qui se croient malades mais ne le sont pas en réalité. C'est sa méthode pour se débarrasser des importuns : il est trop mal en point pour s'occuper d'eux, voilà tout ! » Elle éclata d'un rire joyeux. « D'ailleurs, vous ne l'ignorez pas : vous l'avez examiné. Il n'a strictement rien.

— Avez-vous feuilleté son dossier médical ?

— Bien sûr.

— En ce cas, vous avez appris que Gino Molinari a eu successivement trois cancers.

— Et alors ? Ce sont des cancers d'origine hystérique.

— Pour la médecine, il n'existe pas de...

— Qu'est-ce que vous allez croire ? Vos manuels ou le témoignage de vos sens ? » Elle l'examina d'un œil scrutateur. « Si vous avez l'intention de survivre ici, vous aurez tout intérêt à faire preuve de réalisme, à prendre l'habitude de dépister les faits avant d'être dépassé par eux. Pensez-vous que Teagarden soit heureux de votre arrivée ? Vous constituez une menace pour sa situation. Il a déjà inauguré une campagne tendant à vous discréditer. Peut-être ne l'avez-vous pas remarqué ?

— Non, je ne l'ai pas remarqué.

— Alors, vous n'avez aucune chance de vous en sortir. Il vous éjectera si vite que... » Elle laissa sa phrase en suspens. Ils étaient arrivés devant la porte de Molinari, que défendaient deux rangs d'hommes du Service secret. « Savez-vous pourquoi Gino a ses douleurs, en fait ? Pour se faire dorloter. Pour qu'on s'occupe de lui comme un bébé. Il veut redevenir un nourrisson afin d'échapper à ses responsabilités d'adulte, vous comprenez ?

— Les théories de ce genre sont simplistes et spécieuses. Il est tellement facile de dire...

— Mais, dans ce cas précis, cela correspond à la réalité. » Dédaignant les hommes du Service secret, Mary ouvrit la porte et entra. Elle avança jusqu'au lit de Molinari, qu'elle toisa, et s'exclama : « Allez, debout, espèce de gros flemmard ! »

Molinari ouvrit les yeux et remua péniblement. « Ah ! c'est toi ! Je suis désolé, mais... »

Elle l'interrompit d'une voix stridente : « Désolé ! Voyez-vous ça ! Tu n'es pas malade. Lève-toi ! Tu me fais honte. Tu fais honte à tout le monde. Tu as peur, voilà tout, et tu te conduis comme un nourrisson. Comment veux-tu que je te respecte si tu te conduis comme ça ? »

— Je n'attends peut-être pas que tu me respectes », répliqua Molinari après un instant de silence. La tirade de Mary semblait le déprimer plus que n'importe quoi d'autre. Soudain, il s'aperçut de la présence d'Éric. « Vous l'entendez, docteur ? fit-il sur un ton lugubre. Voilà comment elle me parle alors que je suis en train de mourir ! D'ailleurs, c'est peut-être à cause de cela que je meurs. » Il se tâta précautionneusement la poitrine. « Je ne sens plus rien. Pour moi, c'est la piqûre que vous m'avez faite qui m'a soulagé. Qu'est-ce que c'était ? »

La piqûre n'y est pour rien, songea Éric. C'est à cause de l'opération de McNeil. S'il n'a plus mal, c'est parce qu'un aide-cuisinier de la Maison Blanche a maintenant un cœur artificiel. J'avais raison. « Si tu ne souffres plus... » commença Mary. Molinari soupira. « D'accord, je vais me lever mais, je t'en supplie, laisse-moi tranquille un moment. » Laborieusement, il sortit de son lit. « D'accord, je vais me lever, répéta-t-il. Tu es satisfaite ? » Il avait crié ces mots avec colère.

Mary Reineke se tourna vers Éric. « Vous voyez ? J'arrive à le faire se lever. Je suis capable de le forcer à se mettre debout comme un homme. »

— Félicitations, grommela sur un ton acide Gino qui vacillait sur ses jambes. À quoi bon le corps médical ? Je n'ai besoin que de toi, n'est-ce pas ? Toutefois, je note que si je ne souffre plus, ce n'est pas à toi que je le dois mais au docteur Sweetscent. » Il se dirigea vers la penderie pour y prendre sa robe de chambre.

« Il m'en veut mais, au fond de lui, il sait que j'ai raison », lança Mary à Éric. Elle était d'une parfaite sérénité et paraissait sûre d'elle. Les bras croisés, elle regardait Molinari qui nouait le cordon de sa robe de chambre bleue et enfilait des pantoufles de daim.

« À l'en croire, c'est elle qui régente tout, maugréa le secrétaire en désignant la jeune fille d'un coup de menton. »

— Êtes-vous obligé de lui obéir ? »

Molinari éclata de rire. « Bien sûr ! Vous le voyez bien !

— Et que se passe-t-il si vous refusez ? Le ciel s'écroule ? »

Molinari secoua la tête. « Oui. Elle flanque tout sens dessus dessous. C'est un don qu'elle a. Un don parapsychologique. Ce qu'on appelle *être une femme*. Exactement comme votre Kathy. Je suis heureux de l'avoir là. Je l'aime bien. Et ça m'est égal qu'elle me tarabuste. Après tout, je me suis levé et je ne m'en porte pas plus mal. Elle avait raison.

— Quand tu tires au flanc, je le devine, dit Mary.

— Suivez-moi, docteur. On doit me montrer quelque chose et je voudrais que vous le voyiez vous aussi. »

Escortés par les agents du Service secret, les deux hommes traversèrent la galerie et pénétrèrent dans une pièce verrouillée et gardée. C'était une salle de projection. L'un des murs était constitué par un grand écran vidéo.

« Moi en train de prononcer un discours », expliqua Molinari à Éric tandis qu'ils s'asseyaient. Il fit un signe et la bande commença à se dérouler. « Un discours qui sera diffusé demain soir sur toutes les chaînes de télévision. Je souhaiterais avoir votre opinion au préalable pour le cas où il y aurait quelque chose à changer. » Il décocha un coup d'œil rusé à Éric, comme si ses propos étaient à double sens.

Pourquoi veut-il mon avis ? se demanda Éric, les yeux fixés sur l'écran où venait d'apparaître en gros plan l'image du secrétaire de l'O.N.U. Molinari arborait sa panoplie de commandant suprême des forces armées terriennes : médailles, chevrons, galons et, surtout, le casque rigide, attribut du maréchalat, dont la visière dissimulait en partie le visage rond aux lourdes mâchoires, de sorte qu'on ne distinguait qu'un menton bleuâtre et une moue d'une dureté déconcertante.

Chose incroyable, les joues de Molinari n'étaient plus flasques. Pour une raison qui échappait à Éric, elles paraissaient au contraire fermes et volontaires. Le masque sévère était granitique et rude ; il en émanait une autorité intérieure qu'Éric n'avait encore jamais discernée chez Molinari. À moins que...

Si ! Mais il y avait des années de cela. À l'époque où le secrétaire général venait d'entrer en fonction. Il était alors plus jeune et ne portait pas encore son écrasant fardeau. Soudain,

Molinari parla et sa voix... cette voix était sa voix ancienne, sa voix de jadis. La voix qu'il avait dix ans plus tôt, avant le début de cette guerre terrible que la Terre était en train de perdre.

Le secrétaire, enfoncé dans le profond fauteuil de mousse de caoutchouc, émit un gloussement. « J'ai bonne apparence, n'est-ce pas ?

— En effet. »

Le verbe était sonore avec, de temps en temps, des inflexions solennelles et majestueuses. Or, précisément, Molinari avait perdu toute majesté : il était devenu un être pitoyable. Mais, sur l'écran, le militaire débordant de dignité et d'assurance s'exprimait en phrases limpides et sèches qui se succédaient sans hésitation. Le secrétaire des Nations Unies exigeait, informait son auditoire : il n'implorait pas, il ne mendiait pas l'appui des électeurs de la Terre, il leur indiquait ce qu'il convenait de faire en une période critique. Et c'était bien le comportement que devait avoir un chef d'État. Mais comment était-ce possible ? Comment cet invalide, cet hypocondriaque gémissant, rongé de douleurs qui faisaient de lui un moribond perpétuel, avait-il pu se dresser de toute sa taille pour accomplir ce prodige ? Éric était perplexe.

« Ce n'est pas moi, lui souffla Molinari. C'est un double. » Il eut un sourire ravi quand Éric le dévisagea en ouvrant de grands yeux.

« Qui est-ce ? demanda-t-il, le regard à nouveau fixé sur l'écran.

— Personne. C'est un rob construit à mon usage exclusif par les E.G.R.D., les Entreprises Générales de Robs Domestiques. Remarquable, cette prestation ! C'est sa première apparition publique. C'est tout à fait moi il y a quelques années. Rien qu'en le voyant, j'ai l'impression de rajeunir. » En effet, le secrétaire de l'O.N.U. ressemblait maintenant davantage à l'homme qu'il avait été autrefois. La vue du simulacre l'avait revigoré. Plus qu'aucun autre, il subissait la fascination de l'image : il était son premier converti. « Vous voulez l'examiner, docteur ? C'est archi-confidentiel, naturellement. Il n'y a pas plus de trois ou quatre personnes au courant. » Molinari lança un coup de coude à Éric. « Vous voilà donc détenteur d'un secret d'État. Quelle

impression cela fait-il ? Voilà comment on dirige un État moderne. Les électeurs doivent être tenus dans l'ignorance d'un certain nombre de choses... pour leur bien. Tous les gouvernements ont appliqué ce principe. Vous pensez que je suis le seul à agir de cette façon ? Alors, il vous reste beaucoup à apprendre ! J'utilise un rob pour prononcer mes discours à ma place parce que... (Il fit un geste du bras) je n'ai plus tout à fait le physique adéquat. Même après être passé par les mains des techniciens du maquillage. Il y a là une impossibilité majeure. » À présent, Molinari avait abandonné le ton du badinage ; sa voix était acerbe. « Alors j'ai renoncé. Je suis un réaliste. » L'air renfrogné, il se carra dans son fauteuil.

« Qui a rédigé ce discours ? s'enquit Éric.

— Moi. Je suis encore en mesure de composer une déclaration politique pour décrire aux gens où nous en sommes, où nous allons et ce qu'il faut que nous fassions. » Il tapota son front proéminent. « Mon intelligence est toujours là. Mais, naturellement, je suis aidé.

— Aidé ? répéta Éric.

— Par quelqu'un que j'aimerais vous présenter. Un jeune et brillant avocat dont j'ai fait mon éminence grise. Je ne le paie pas. Il s'appelle Don Festenburg. C'est un véritable virtuose. Il vous impressionnera comme il m'a impressionné moi-même. Il a le coup de main pour remanier, condenser, extraire la substance d'un texte et la présenter en quelques phrases concises. J'ai toujours eu tendance à être diffus, tout le monde le sait, mais, avec Festenburg, c'est fini. C'est lui qui a programmé ce simulacre. Il m'a réellement sauvé la vie. »

Sur l'écran, l'ersatz déclamait d'une voix vibrante d'autorité : «... et en mettant en commun la gloire collective de nos sociétés nationales, nous représentons, nous, Terriens, une association formidable, une association qui est plus qu'une simple planète, même si elle semble être – je dis bien *semble* – moins qu'un empire interplanétaire comme l'empire lilistarien...

— Réflexion faite, je n'ai pas envie de voir ce simulacre. »

Molinari haussa les épaules. « C'est une occasion unique mais si cela vous gêne... » Il étudia Éric. « Vous préférez conserver l'image idéalisée que vous avez de moi, imaginer que

cette chose qui parle sous vos yeux est réelle ? » Il rit. « J'aurais pensé qu'un médecin, comme un homme de loi ou un prêtre, pourrait supporter de voir la vie en face. J'aurais pensé que la vérité était votre pain quotidien. » L'air grave, il se pencha vers Éric et son fauteuil émit un grincement en s'affaissant sous son poids. « Je suis trop vieux. Je ne peux plus faire de discours éclatants. Dieu sait que je le regrette ! Mais serait-il préférable de capituler ?

— Non, reconnut Éric. Cela ne réglerait pas les problèmes de la Terre.

— C'est bien pour cela que je me sers d'un substitut, d'un rob qui débite les tirades programmées par Don Festenburg. Le fait est là : nous persévérons et c'est la seule chose qui compte. Il faut vous faire une raison, docteur, et apprendre à avoir une attitude adulte. » Son visage était sévère et son expression obstinée.

« D'accord », murmura Éric.

Molinari lui tapa sur l'épaule et reprit en baissant le ton : « Les Lilistariens ignorent tout de ce simulacre et des attributions de Don Festenburg. Je tiens à ce qu'ils demeurent dans cette ignorance car je veux les impressionner eux aussi, comprenez-vous ? Une copie de cet enregistrement vidéo est déjà en route pour Lilistar. Voulez-vous que je vous dise la vérité, docteur ? Il est plus important pour moi de faire effet sur eux que sur nos concitoyens. Que pensez-vous de cet aveu ? Répondez-moi avec franchise ?

— Que cela met parfaitement en évidence le caractère dramatique de la situation. »

Molinari lui jeta un regard noir. « Peut-être. Mais tout cela n'est rien. Si vous aviez une idée de...

— Ne m'en dites pas plus. Pas maintenant. »

Sur l'écran, le faux Molinari chapitrait d'une voix tonnante son invisible auditoire en faisant de grands gestes.

Molinari se radoucit. « Oui, bien sûr. Pour commencer, j'ai eu tort de vous ennuyer avec mes soucis. Excusez-moi. » L'air déprimé et plus las que jamais, il concentra à nouveau son attention sur l'image robuste, vigoureuse et artificielle de son moi antérieur.

Kathy Sweetscent était dans sa cuisine. Elle s'empara non sans mal d'un petit couteau pour tenter d'éplucher un oignon rouge mais constata avec incrédulité qu'elle s'était entaillé le doigt. Immobile et muette, l'instrument à la main, elle contemplait les gouttes écarlates glissant le long de sa peau. Elle était désormais incapable de manier l'objet le plus banal.

Saleté de drogue ! pensa-t-elle avec rage. Tout se ligue contre moi et je suis vaincue d'avance. Comment vais-je pouvoir préparer le dîner ?

Jonas Ackerman, debout derrière elle, dit d'un ton soucieux : « On ne peut pas vous laisser comme ça. » Il la suivit des yeux tandis qu'elle allait dans la salle de bain chercher du sparadrap. « Tenez... Vous semez le sparadrap partout ! Vous ne pouvez même pas faire ça. Si seulement vous me disiez ce qu'il y a, ce qui...

— Voulez-vous me panser ? » Sans mot dire elle regarda Jonas appliquer le taffetas gommé sur son doigt. Soudain, sans l'avoir prémédité, elle lâcha : « C'est le JJ-180. Je suis intoxiquée, Jonas. Les Lilistariens se sont arrangés pour que j'en prenne. Je vous en supplie, aidez-moi à m'en libérer.

— Je... je ne sais pas trop ce que je peux faire, répondit-il, atterré. C'est une substance tellement nouvelle ! Mais nous allons prendre tout de suite contact avec notre succursale. Et toute la compagnie sera derrière vous, y compris Virgil.

— Prévenez immédiatement Virgil.

— Immédiatement ? Cette drogue altère votre sens du temps, Kathy. C'est elle qui vous donne ce sentiment d'urgence. J'irai le voir demain.

— Je ne veux pas mourir à cause de ce poison ! Il faut que vous lui parliez sur-le-champ, Jonas, comprenez-vous ?

— Je vais l'appeler, fit-il après une pause.

— Le vidéophone est surveillé par les Lilistariens.

— Encore une idée paranoïaque due au JJ-180.

— J'ai peur d'eux ! » Elle tremblait. « Ils sont capables de tout. Vidéophoner n'est pas suffisant. Je veux que vous parliez en tête-à-tête avec Virgil. À moins que mon sort ne vous soit indifférent ?

— Vous êtes folle, Kathy ! D'accord... Je vais voir le vieux. Est-ce que je peux vous laisser seule ?

— Oui. Je ne bougerai pas d'ici. J'attendrai tranquillement votre retour. Que peut-il m'arriver si je reste là, sans rien faire ?

— Vous risquez de sombrer dans un état d'agitation morbide, de céder à la panique et de faire une fugue. Si vous êtes vraiment sous l'influence du JJ-180...

— C'est la vérité ! s'exclama-t-elle. Vous figurez-vous que je plaisante ? »

Jonas renonça à discuter. « Soit, murmura-t-il. Il aida Kathy à s'asseoir sur le divan du living. J'espère que tout ira bien... J'espère que je ne commets pas une erreur. » Il était pâle et l'inquiétude tendait son visage luisant de sueur. « Je serai de retour d'ici environ une demi-heure. Si quelque chose vous arrivait, Éric ne me le pardonnerait jamais et je ne pourrais pas lui en vouloir. »

La porte claqua. Il avait même pas dit au revoir à Kathy.

Elle était seule.

Se levant d'un bond, elle se précipita sur le vidéophone pour appeler un taxi.

Quelques instants plus tard, ayant jeté un manteau sur ses épaules, elle quitta l'appartement et sortit dans la nuit.

Dès que l'automataxi se fut posé, elle s'engouffra à l'intérieur et donna l'adresse de Corning.

Si je réussis à me procurer une dose supplémentaire, songea-t-elle, j'aurai les idées plus claires et je pourrai réfléchir à la situation. Pour le moment, j'en suis incapable. Toutes les décisions que je pourrais prendre à l'heure actuelle seraient des décisions factices. Il est indispensable que mes facultés redeviennent normales, qu'elles se remettent à fonctionner comme elles le doivent. Sinon, impossible de faire des plans, impossible de survivre et je suis condamnée. Il n'y a qu'une seule issue, je le sais : le suicide. Et c'est une question d'heures dans l'hypothèse la plus favorable. Un délai beaucoup trop court pour que Jonas puisse m'aider.

Je ne disposais que d'un moyen de me débarrasser de lui : lui avouer la vérité. Autrement, il serait resté accroché à moi et je n'aurais jamais pu m'échapper pour aller voir Corning. J'ai bien

manœuvré mais, à présent, les Ackerman savent ce que j'ai et ils redoubleront d'efforts pour m'empêcher de rejoindre Éric à Cheyenne. Peut-être devrais-je partir tout de suite, ne pas rentrer chez moi. Oui... Dès que j'aurai les capsules, je partirai, j'abandonnerai tout.

Dire qu'une seule prise de JJ-180 suffit pour vous faire chavirer dans la folie ! Qu'est-ce que ce sera quand j'en prendrai régulièrement !

Un voile miséricordieux lui cachait l'avenir. Franchement, elle ne savait pas ce qu'il dissimulait.

« Vous êtes arrivée, mademoiselle. » Le taxi se posa sur la terrasse d'un immeuble. « Le prix de la course est d'un dollar vingt *cents* plus vingt-cinq *cents* de pourboire.

— Tu me barbes avec ton pourboire ! » fit Kathy en ouvrant son sac. Ses mains tremblaient et elle eut toutes les peines du monde à extraire son argent.

« Oui, mademoiselle », dit docilement le taxi.

Elle paya et descendit. Une pâle lumière pilote indiquait la rampe. Étonnant que des Lilistariens aient établi leurs pénates dans une bâtisse aussi délabrée. Cela ne leur ressemblait pas. Ils devaient certainement se faire passer pour des Terriens. Une idée consolante lui vint, encore qu'elle eût un goût de cendre : les Lilistariens, comme les Terriens, étaient en train de perdre la guerre, ils couraient à la défaite. Savourant cette pensée, elle pressa le pas. Un regain de confiance l'habitait ; elle ne se contentait pas de haïr les Lilistariens : elle était provisoirement capable de les mépriser.

L'esprit ainsi fortifié, elle parvint devant la porte du conapt indiqué, sonna et attendit.

Corning en personne lui ouvrit. Derrière lui, elle apercevait d'autres Lilistariens. Il s'agissait manifestement d'une conférence. À huis clos. Je les dérange. Tant pis... Il m'a dit de venir.

« Mrs. Sweetscent, annonça Corning à ses amis. Entrez, Kathy. » Il s'effaça.

« Donnez-moi ce que vous savez, dit-elle sans bouger. Je pars pour Cheyenne. Cela doit vous faire plaisir. Alors, ne perdons pas de temps. » Elle tendit la main.

L'espace d'un éclair, une lueur de compassion s'alluma – incroyable ! – dans le regard de Corning. Il recouvra son impassibilité avec une rare virtuosité mais cette lueur fugitive n'avait pas échappé à Kathy. Le choc qu'elle en éprouva la bouleversa plus que tout le reste – y compris son asservissement à la drogue et le supplice du manque. Son sort inspirait de la pitié à Corning. Si cela pouvait émouvoir un Lilistarien... Elle eut la chair de poule. Mon Dieu, je suis vraiment dans une situation catastrophique. C'est la mort certaine au bout du rouleau.

« Écoutez-moi, dit-elle avec calme. Je ne serai pas éternellement esclave de cette drogue. J'ai découvert que vous m'avez menti : le JJ-180 est d'origine terrienne, il ne vient pas de l'ennemi. Tôt ou tard, nos laboratoires trouveront l'antidote. Je n'ai donc pas peur. » Corning disparut. Elle espéra que c'était pour aller chercher les capsules.

L'un des Lilistariens qui l'observaient nonchalamment lui dit : « Vous pourriez répandre ce produit sur Lilistar pendant dix ans : personne ne serait assez instable pour y succomber.

— Je ne dis pas non. C'est toute la différence entre nous. Nous nous ressemblons mais, intérieurement, vous êtes solides et nous sommes faibles. Comme je vous envie ! Mr. Corning va-t-il bientôt revenir ?

— Il sera là dans un instant. » Le Lilistarien se tourna vers un de ses compagnons. « Elle est jolie, fit-il.

— Oui, comme un animal. Vous aimez les jolis animaux ? C'est pour cela que vous avez été désigné pour cette mission ? »

Corning réapparut. « Je vais vous donner trois capsules, Kathy. N'en prenez qu'une seule à la fois, sinon la toxicité du produit entraînerait probablement un arrêt du cœur qui vous serait fatal.

— Entendu. » Elle saisit les capsules. « Pourriez-vous me donner un verre d'eau ? Je voudrais en avaler une tout de suite. »

Il alla lui en chercher un et la regarda avec sympathie tandis qu'elle buvait.

Elle expliqua : « Si je fais ça, c'est pour avoir l'esprit clair afin d'établir un plan. J'ai des amis qui m'aident. Mais j'irai à

Cheyenne parce qu'un marché est un marché, même s'il est conclu avec vous, pouvez-vous me donner un point de chute là-bas ? Les coordonnées de quelqu'un qui renouvellera ma provision si j'en ai besoin ? Je dis bien : si...

— Nous n'avons pas de correspondants sur place. Je crains qu'il ne vous faille revenir ici pour vous ravitailler à nouveau.

— Votre travail d'infiltration à Cheyenne laisse à désirer !

— En effet. » La chose ne paraissait pas affecter Corning outre mesure.

« Au revoir, fit Kathy en reculant. Regardez-vous ! s'exclama-t-elle à l'adresse du groupe des Lilistariens. Vous êtes ignobles ! Tellement sûrs de vous ! La belle victoire que de... » Elle s'interrompit : à quoi bon ? « Virgil Ackerman est au courant et je ne doute pas qu'il soit capable d'agir. Il n'a pas peur de vous, c'est un homme trop puissant pour ça !

— Laissez-vous bercer par cette réconfortante illusion, Kathy, répliqua Corning en secouant la tête. Cela dit, prenez garde de ne souffler mot à personne de cette affaire. Sinon, plus de capsules ! Vous n'auriez pas dû en parler aux Ackerman mais je passerai pour cette fois. L'état de carence vous a fait perdre la tête et vous avez cédé à la panique. Bonne chance, Kathy. Et... à bientôt.

— Pourquoi ne lui donnez-vous pas dès à présent de nouvelles instructions ? demanda à Corning un Lilistarien somnolent qui avait une tête de crapaud.

— Elle serait incapable de les retenir. C'est déjà très dur pour elle. Ne voyez-vous pas comme elle est épuisée ?

— Il faut l'embrasser, fit le Lilistarien qui se leva et s'approcha d'un pas nonchalant. Ou si ça ne suffit pas pour lui plaire... »

La porte claqua au nez de Kathy. Après avoir hésité quelques instants, elle se dirigea vers la rampe ascensionnelle. Je suis en plein vertige... Je commence à être désorientée. Pourvu que je puisse appeler un taxi ! Une fois dedans, ça ira. De quelle façon ils m'ont traitée ! Je devrais être furieuse mais, au fond, je m'en moque. Ça m'est égal puisqu'il me reste deux capsules. Et que je pourrai en avoir d'autres.

Ces capsules étaient un concentré de vie, ni plus ni moins ; en même temps, leur contenu n'était qu'illusion pure. Quelle salade, songea-t-elle, l'esprit en déroute, comme elle atteignait la terrasse. Elle leva la tête, cherchant à distinguer dans la nuit le clignotant rouge d'un automataxi.

Elle avait trouvé un taxi et était installée à l'intérieur du véhicule qui filait en direction de Cheyenne quand la drogue commença de faire effet.

L'expérience était déconcertante. Kathy se demanda si elle pouvait en déduire un indice permettant de comprendre le mode d'action réel du JJ-180. Elle avait l'impression que c'était d'une importance capitale et elle mobilisa toute son énergie mentale pour tenter d'analyser le phénomène. C'était à la fois simple et chargé de signification.

L'entaille qu'elle avait au doigt avait disparu.

Attentive, elle toucha son épiderme. La peau était lisse. Intacte. Rien. Aucune trace de coupure. Pas de cicatrice. Son doigt était exactement comme avant. Comme si le temps avait fait marche arrière. Le pansement, lui aussi, s'était évanoui et, malgré la détérioration croissante de ses facultés intellectuelles, Kathy pressentait que c'était là un fait hautement significatif.

« Regarde ma main, ordonna-t-elle au taxi. Distingues-tu une blessure ? Croiras-tu que je me suis profondément coupé le doigt il y a à peine une demi-heure ?

— Non, mademoiselle, répondit le véhicule qui survolait l'étendue plate du désert de l'Arizona. Vous ne semblez pas vous être blessée. »

Je comprends maintenant comment agit cette drogue, pourquoi elle donne l'impression que choses et gens sont immatériels. Il n'y a là rien de magique et ce n'est pas un simple hallucinogène : cette coupure est vraiment partie – ce n'est pas une illusion ! M'en souviendrai-je plus tard ? Peut-être que le JJ-180 me fera tout oublier. Dans un instant, quand la drogue aura accentué son emprise dissolvante. « As-tu de quoi écrire ? demanda-t-elle.

— Voilà, mademoiselle. » Un bloc auquel était fixé un stylet jaillit d'une fente.

Avec le plus grand soin, Kathy écrivit : *Le JJ-180 m'a ramenée à une époque antérieure à ma blessure.* « Quel jour sommes-nous ?

— Le 18 mai, mademoiselle. »

Elle essaya de se rappeler si c'était bien la bonne date mais son cerveau était comme engourdi. Le processus de désagrégation mentale s'amorçait-il déjà ? Elle avait eu raison de noter cette phrase. Mais l'avait-elle notée ? Le bloc était sur ses genoux.

Elle lut : *Le JJ-180 m'a ramenée.* C'était tout : le reste de la phrase n'était qu'un gribouillage informe et tourmenté.

Pourtant, elle était certaine de l'avoir écrite jusqu'au bout. Mais qu'avait-elle écrit au juste ? Elle n'arrivait pas à se le rappeler. Comme par réflexe, elle examina sa main. Mais qu'est-ce que sa main avait à voir là-dedans ? « Que t'ai-je demandé il y a un instant ? fit-elle précipitamment car elle sentait s'estomper son moi.

— La date d'aujourd'hui.

— Et avant ?

— Vous avez réclamé de quoi écrire, mademoiselle.

— Et avant ? »

Elle eut le sentiment que le taxi hésitait. Mais c'était peut-être son imagination qui lui jouait des tours.

« Avant, vous n'avez rien demandé, mademoiselle.

— Je ne t'ai pas posé de questions à propos... de ma main ? »

Cette fois, c'était indéniable : les circuits du véhicule accusèrent un net décalage. « Non, mademoiselle, grinça enfin le taxi.

— Merci. »

Kathy se laissa aller contre le dossier de son siège, se frotta le front et réfléchit. Le taxi s'embrouille, lui aussi. Ce n'est donc pas un phénomène purement subjectif. Il y a effectivement eu un court-circuit dans le temps qui m'affecte et affecte aussi ce qui m'entoure.

« Le voyage va durer plusieurs heures, mademoiselle, dit le taxi comme s'il s'excusait de ne pas pouvoir lui rendre service. Vous plairait-il de regarder la télévision ? Vous avez un écran juste en face de vous. Il vous suffit d'appuyer sur la pédale. »

Machinalement, elle frôla la pédale du bout du pied ; l'écran s'alluma et elle eut sous les yeux l'image familière du chef, Gino Molinari, en train de prononcer un discours.

« Ce programme vous intéresse-t-il ? s'enquit le taxi sur le même ton d'excuse.

— Mais oui. N'importe comment, quand il sort de son lit pour faire un discours, c'est toujours diffusé sur toutes les chaînes. » Il y a quand même quelque chose d'étrange, songeait-elle, le regard braqué sur l'écran. Il a l'air plus jeune. Comme dans mes souvenirs d'enfance. Exubérant, débordant d'animation, le verbe haut, l'œil vif et intense : le Molinari d'autrefois qui a disparu depuis si longtemps. Cependant, il n'avait pas disparu puisqu'elle le retrouvait inchangé, là, sous ses yeux. La stupéfaction de Kathy ne faisait que croître.

Est-ce que c'est dû au JJ-180 ? Il n'y avait pas de réponse à cette question.

« Cela vous fait-il plaisir de voir M. Molinari, mademoiselle ?

— Oui, grand plaisir.

— Puis-je me hasarder à pronostiquer qu'il sera élu au poste de secrétaire général des Nations Unies qu'il brigue ?

— Espèce de mécanique abrutie ! s'exclama-t-elle. Il y a des années qu'il occupe cette fonction. » Oui... Molinari avait cette apparence au temps où il faisait campagne... Ce qui remontait à plusieurs lustres. Peut-être était-ce l'explication du dérèglement qui s'était produit dans les circuits du taxi. « Excuse-moi, murmura-t-elle. Mais d'où diable sors-tu ? Es-tu resté vingt-deux ans dans le garage d'une automanufacture de dépannage ?

— Non, mademoiselle. Je suis en service actif. Il semble que la confusion règne dans votre esprit, si je puis me permettre. Avez-vous besoin de soins médicaux ? Pour le moment, nous survolons le désert mais nous serons bientôt à la verticale de Saint George, dans l'État de l'Utah.

— Absolument pas ! s'écria-t-elle avec irritation. Je suis en parfaite santé. »

Mais, en un sens, l'automataxi avait raison. Elle subissait de plein fouet l'assaut de la drogue. Prise de nausées, elle ferma les yeux et pressa ses doigts sur son front comme pour refouler la zone de réalités psychologiques qui gagnait du terrain, comme

pour repousser son moi intérieur. J'ai peur... J'ai l'impression que ma coquille est sur le point d'éclater. Cette fois, c'est beaucoup plus pénible que l'autre jour. Et c'est différent. Peut-être parce que je suis seule au lieu de me trouver parmi un groupe. Mais il faut que je supporte. Si je peux.

Le taxi interrompit ses réflexions : « Voudriez-vous me répéter la destination, mademoiselle ? Je l'ai oubliée. » Ses circuits cliquetèrent comme pour manifester une angoisse mécanique. « J'ai besoin de votre aide.

— Je ne sais pas où tu vas. C'est ton affaire, pas la mienne. Débrouille-toi. Si tu as perdu la mémoire, tu n'as qu'à continuer de voler.

— Ça commençait par un C, reprit le véhicule avec espoir.

— Chicago.

— Je n'ai pas cette impression. Mais si vous en êtes sûre...»
Le mécanisme bourdonna quand l'engin changea de cap.

Nous sommes tous les deux dans le même bateau... la fugue provoquée par la drogue, songea Kathy. Vous avez fait une erreur, Mr. Corning, en me laissant la prendre sans surveillance. Corning ? Qui était ce Corning ?

« Je sais où nous allons, fit-elle tout haut. À Corning.

— Il n'existe pas d'endroit de ce nom, répondit le taxi sur un ton catégorique.

— Il doit sûrement y en avoir un ! » L'aile de la panique frôlait Kathy. « Vérifie à nouveau tes données.

— C'est la vérité... Corning n'existe pas.

— C'est, alors que nous sommes perdus. » Elle se sentait soudain résignée. « C'est épouvantable ! Il faut que je sois à Corning ce soir et il n'y a pas de ville qui s'appelle Corning. Qu'est-ce que je vais faire ? Que me suggères-tu ? Je suis tributaire de toi. Je t'en prie, ne me laisse pas me débattre comme ça ! Je crois que je perds l'esprit.

— Je vais demander l'assistance administrative du dispatching central de New York. Un instant. » Il y eut un silence, puis : « Mademoiselle, il n'y a pas de dispatching central à New York. En tout cas, je suis dans l'incapacité d'établir la liaison.

— Y a-t-il quelque chose à New York ?

— Des stations de radio, une multitude de stations de radio. Mais pas d'émission T.V. Rien sur la modulation de fréquence. Rien dans la gamme des ultra-fréquences. Pour le moment, je capte le début d'une émission qui a pour titre *Mary Marlin*. On entend un morceau de piano de Debussy. »

Kathy connaissait par cœur son XX^e siècle. Après tout, elle était spécialiste en antiquités : c'était son métier de le connaître.

« Branche le son que je puisse entendre », ordonna-t-elle au taxi.

Quelques secondes plus tard, deux voix de femmes se mirent à dialoguer, échangeant le récit de leurs infortunes. Une excitation frénétique s'empara de Kathy.

Son cerveau fonctionnait à plein régime. Ils se sont trompés, se dit-elle. Non, je ne suis pas condamnée. Ils ont oublié que cette période est ma spécialité – je la connais aussi bien que le présent. Cette expérience n'a rien de menaçant, rien de dangereux pour moi. Au contraire : c'est une chance merveilleuse qui m'est offerte.

« Laisse le son. Et continue de voler. » Elle concentra toute son attention sur l'antique mélodrame radiophonique, tandis que le taxi poursuivait sa route.

CHAPITRE VIII

À présent, il faisait jour – contre toute logique et en contradiction avec les lois naturelles. L'automataxi se rendait compte qu'il se passait quelque chose d'invraisemblable : ce fut d'une voix grinçante et torturée qu'il s'exclama : « Regardez la route en dessous de nous, mademoiselle. Il n'est pas possible que cette voiture existe ! Voyez vous-même ! »

Kathy se pencha. « Oui, fit-elle. C'est une Ford modèle A de 1932. Je suis tout à fait d'accord avec toi : il y a des générations qu'on n'a plus vu de Ford modèle A. » Elle réfléchit rapidement. « Atterris, ordonna-t-elle.

— Où ? » L'idée ne semblait pas du goût du taxi. « Il y a une agglomération un peu plus loin. Tu n'auras qu'à te poser sur un toit. »

Elle était calme mais une pensée dominait les autres : c'était l'effet de la drogue. Seulement de la drogue. Le phénomène durerait aussi longtemps que le JJ-180 interférerait avec le cycle de son métabolisme cérébral. Le JJ-180 l'avait conduite ici sans avertissement et, sans avertissement, il finirait par la ramener à son temps d'origine. « Je vais chercher une banque, dit-elle tout haut. Et j'ouvrirai un compte d'épargne. De cette façon... » Elle s'interrompit, réalisant subitement qu'elle n'avait pas de devises de cette époque. Donc pas question d'effectuer des transactions. Que faire ? Téléphoner au président Roosevelt pour le mettre en garde contre Pearl Harbor ? songea-t-elle avec ironie. Modifier l'Histoire. Leur dire à l'avance de ne pas fabriquer la bombe atomique...

Elle se sentait désarmée et, en même temps, éberluée par le pouvoir potentiel qu'elle détenait. Deux sensations imbriquées l'une à l'autre et dont le mélange était extrêmement déplaisant. Rapporter un quelconque objet à Wash-35 ? Ou élucider quelque point d'Histoire sur lequel chicanaien les érudits ?

« Virgil Ackerman est vivant en cette période, murmura-t-elle. C'est un petit garçon. Cela ne te suggère rien ?

— Non, répondit le taxi.

— J'aurai barre sur lui. Une influence énorme ! » Elle ouvrit son sac. « Je lui donnerai quelque chose. Des pièces de monnaie. Des billets de banque. » Lui glisser à l'oreille la date à laquelle les États-Unis entreront en guerre. Un renseignement qu'il sera à même d'utiliser ultérieurement d'une façon ou d'une autre. Il trouvera un moyen. Il a toujours été malin, beaucoup plus que moi. Ah ! si seulement j'avais une idée ! Quels investissements lui conseiller ? Prendre des actions de la General Dynamics ? Parier sur Joe Louis à chacun de ses combats ? Acheter du terrain à Los Angeles ? Que peut-on dire à un gamin de huit ou neuf ans lorsqu'on sait exactement ce qui doit se produire au cours des cent vingt années à venir ?

« Mademoiselle, il y a si longtemps que nous tenons l'air que je vais bientôt tomber en panne sèche », annonça plaintivement le taxi.

Kathy fut prise d'un frisson. « Mais tu aurais dû avoir une autonomie de vol de quinze heures !

— Je n'avais pas le plein, répondit le taxi à contrecœur. Ce n'est pas ma faute. Excusez-moi, mais je me rendais à une station-service au moment où vous m'avez appelé.

— Mécanique imbécile ! » s'écria Kathy avec rage. Mais la colère ne changeait rien au fait : il était impossible d'atteindre Washington. Et, naturellement, le protonex ultra-raffiné à haut indice d'octane qu'exigeait le propulseur du taxi était inconnu à cette époque. Kathy eut une brusque illumination. Le protonex était le carburant le plus efficace qui eût jamais été inventé – et c'était un dérivé de l'eau de mer. Il suffisait d'en expédier un bidon au père de Virgil Ackerman, de lui suggérer de le faire analyser et de déposer le brevet.

Mais comment expédier quoi que ce soit alors qu'elle n'avait même pas de quoi acheter des timbres ? Ceux qui étaient dans son sac portaient évidemment le millésime de 2055. Elle poussa un juron silencieux. J'ai la solution et je suis dans l'incapacité de la mettre en œuvre !

« Comment envoyer une lettre alors que je ne peux me procurer de timbres contemporains, taxi ?

— Mettez-la à la poste sans timbre et n'inscrivez pas l'adresse de l'expéditeur, mademoiselle. Les P.T.T. la transmettront moyennant une taxe à payer par le destinataire.

— Oui, ce n'est pas idiot. » Mais impossible d'envoyer un échantillon de protonex dans une enveloppe ordinaire. Et la poste refuserait un colis sans affranchissement.

« As-tu des transistors dans tes circuits ?

— Quelques-uns. Mais les transistors sont périmés depuis que...

— Donne-m'en un. Le reste, je m'en moque, Dépêche-toi... et choisis le plus petit possible. »

Un transistor ne tarda pas à jaillir de la fente qui s'ouvrait dans le dossier du siège avant. Elle le saisit avant qu'il tombe.

« À présent, mon émetteur est hors d'usage, se lamenta le taxi. Je serai forcé de vous le compter. Ça vous coûtera gros parce que...

— Silence ! Et hâte-toi d'atterrir. » Elle prit le bloc et écrivit rapidement : « *Virgil Ackerman, ceci est un élément de radio en provenance de l'avenir. Ne le montrez à personne. Gardez-le jusqu'en 1940. Alors, vous n'aurez qu'à l'apporter à la Société Westinghouse, à la General Electric ou à n'importe quelle firme spécialisée dans l'électronique (radio). Vous ferez fortune. Je m'appelle Katherine Sweetscent. Souvenez-vous plus tard du service que je vous aurai rendu.* »

Le taxi se posa tant bien que mal sur le toit d'un bâtiment administratif du centre de la petite ville. Les gens qui passaient sur un trottoir rudimentaire et archaïque levèrent la tête en béant de stupéfaction.

« J'ai changé d'avis, dit Kathy. Il faut que tu atterrisses dans la rue. Je veux mettre ceci à la poste. » Elle trouva une enveloppe dans son sac sur laquelle elle rédigea l'adresse de Virgil à Wash-35, y glissa le transistor et le message, la colla. Lentement, la chaussée où circulaient des tacots démodés paraissait monter à la rencontre du véhicule.

Quelques instants plus tard, elle se ruait sur une boîte à lettres dans laquelle elle introduisit sa missive. Alors, elle reprit son souffle.

Voilà qui était fait. Elle avait assuré la future puissance financière de Virgil et, par voie de conséquence, sa propre situation. C'était la première étape de leur carrière ultérieure, à l'un comme à l'autre.

Tu peux bien aller au diable, Éric Sweetscent ! Maintenant, je n'ai même plus besoin de t'épouser. Je t'ai passé au compte pertes et profits.

Mais non ! réalisa-t-elle avec consternation. Il faut bien que je t'épouse pour avoir mon nom. Afin que Virgil puisse m'identifier dans l'avenir, à mon époque d'origine. En d'autres termes, c'était une opération blanche. À pas lents, elle rejoignit le taxi. « Pouvez-vous m'aider à trouver du carburant, mademoiselle ? lui demanda ce dernier.

— Il n'en existe pas ici. » Le refus obstiné – ou l'incapacité – de l'engin à comprendre la situation la rendait folle. « À moins que tu ne puisses fonctionner avec de l'essence d'indice 60, ce dont je doute fort. » Un passant, un homme entre deux âges coiffé d'un chapeau de paille, s'arrêta net à la vue de l'automataxi. « Qu'est-ce que c'est que ça, madame ? s'exclama-t-il. Une arme secrète des marines pour les grandes manœuvres ?

— Exactement, répondit-elle. Et, par-dessus le marché, cela servira plus tard à arrêter les nazis. » En remontant à bord du véhicule, elle lança aux personnes qui, méfiantes, s'étaient agglutinées à distance respectueuse : « 7 décembre 1941, n'oubliez pas. C'est une date à retenir¹. » Elle referma la portière. « Allons-nous-en. Je pourrais apprendre bien des choses à la population mais cela me paraît inutile. Ce ne sont que de pauvres bouseux du Middle West. » Elle devait être dans le Kansas ou dans le Missouri. Franchement, cette bourgade lui faisait horreur. Docilement, le taxi décolla.

¹ Date de l'attaque japonaise contre Pearl Harbor. (N.D.T.)

Il faudrait que les Lilistariens voient le Kansas en 1935, se dit-elle. Cela leur ôterait toute envie de s'emparer de la Terre. Ils estimerait que le jeu n'en vaut pas la chandelle.

« Taxi, pose-toi dans une prairie. Nous resterons en rase campagne jusqu'au moment de retourner dans le présent. » Il n'y aurait sans doute pas longtemps à attendre. Elle éprouvait un sentiment d'immatérialité tenaillant ; la réalité extérieure avait maintenant quelque chose de nébuleux et c'était là une expérience qu'elle avait déjà faite lors de sa première prise de drogue.

« Vous plaisantez ? protesta le taxi. Il est impossible de... »

Elle lui coupa la parole pour lancer d'une voix acide : « Le problème n'est pas de regagner notre époque mais de trouver le moyen de demeurer sous l'influence de la drogue jusqu'à ce qu'on puisse faire quelque chose qui soit digne d'intérêt. » Mais le temps manquait.

« Quelle drogue, mademoiselle ?

— Ça ne te regarde pas, espèce de nullité automatique aux circuits fouinards. » Elle alluma une cigarette et s'appuya contre le dossier de son siège. Elle était lasse. Ç'avait été une rude journée et elle avait l'obsédante conviction que ce n'était encore qu'un début.

Le jeune homme au teint brouillé, bizarrement doté d'une bedaine déjà proéminente, secoua la main d'Éric Sweetscent. Sa paume était moite. « Don Festenburg, se présenta-t-il. Je suis heureux que vous soyez des nôtres. Que diriez-vous d'un Old-Fashioned ?

— Non, merci. »

Il y avait quelque chose de déplaisant chez Festenburg mais Éric était incapable de définir ce qui lui donnait cette impression. En dépit de son obésité et de son teint malsain, l'homme était d'un abord cordial et il était certainement compétent. Ce dernier point était, somme toute, le seul important. Mais... Éric réfléchissait tout en observant Festenburg en train de préparer son cocktail. C'est peut-être que je n'admets pas qu'un tiers parle en lieu et place du secrétaire.

Je verrais d'un aussi mauvais œil toute personne occupant l'emploi de Festenburg.

Ce dernier jeta un coup d'œil autour de lui et dit :

« Puisque nous sommes seuls, j'aimerais vous aider à abandonner vos idées préconçues à mon égard. » Il eut un sourire entendu. « Je devine vos sentiments. Ne vous fiez pas à mon physique, docteur : je suis un sensitif. Supposez que nous ayons ourdi sur mon initiative une machination si convaincante que vous en ayez été dupe vous-même ? Le Gino Molinari amorphe, sénile, découragé et hypocondriaque que vous avez vu et accepté comme l'authentique secrétaire de l'O.N.U... » L'œil fixé sur Éric, Festenburg secoua nonchalamment son verre. « C'est le simulacre robot. Et le personnage viril, vigoureux et énergique à l'exhibition duquel vous avez assisté il y a quelques instants dans la salle de projection est le *vrai* Molinari. Naturellement, le stratagème ne vise qu'à mystifier nos chers alliés Lilistariens.

— Quoi ? s'exclama Éric, suffoquant. Pourquoi...

— Les Lilistariens nous considéreront comme un peuple inoffensif, ne méritant pas qu'on s'intéresse militairement à lui, aussi longtemps que notre chef sera un homme visiblement débile et inapte à faire face à ses responsabilités. Bref, incapable de se poser en rival et de constituer une menace.

— Je ne vous crois pas », fit Éric.

Festenburg haussa les épaules. « C'est quand même une idée excitante du point de vue intellectuel, ne trouvez-vous pas ? » Il s'approcha d'Éric à le toucher sans cesser d'agiter son verre et poursuivit en soufflant une haleine fétide au visage de son interlocuteur : « Cela *pourrait* être. Tant que vous n'aurez pas fait subir à Molinari un examen médical en règle, vous ne pourrez pas vous prononcer, car le dossier que vous avez lu a peut-être été truqué d'un bout à l'autre afin d'authentifier un énorme mensonge. » Une impitoyable flamme d'amusement pétillait dans ses yeux. « Vous vous figurez que je n'ai pas toute ma raison ? Que je jongle comme un schizoïde avec des idées, rien que pour le plaisir ? Pourquoi pas ? Mais vous n'êtes pas en mesure de prouver que ce que je viens de dire est faux, et aussi

longtemps que ce sera le cas...» Il avala une généreuse gorgée et fit la grimace. « Ne regrettez pas d'avoir vu cette bande ampex.

— Comme vous l'avez souligné, je saurai à quoi m'en tenir dès que j'aurai examiné le secrétaire. » Et cela ne tardera pas, ajouta Éric en son for intérieur. « Si vous voulez bien m'excuser, j'aimerais que nous mettions fin à cette conversation. Je n'ai pas encore eu le temps d'organiser mon conapt à ma convenance.

— Votre femme... comment s'appelle-t-elle donc ? Katherine?... ne vient pas à Cheyenne, n'est-ce pas ? » Festenburg cligna de l'œil. « Vous allez pouvoir prendre du bon temps. Je serai en mesure de vous apporter mon aide. C'est ma spécialité : le royaume de l'illicite, du bestial et... disons du particulier. Par opposition à l'anormal. Mais vous arrivez de Tijuana et je ne vous apprendrai probablement rien.

— Vous pouvez m'apprendre à regretter non seulement ce que j'ai vu sur cette bande mais aussi... » Il s'interrompt. Après tout, la vie personnelle de Festenburg ne regardait que ce dernier.

L'autre acheva à sa place : « Mais aussi le créateur de ce personnage. Docteur, on raconte qu'au Moyen-Âge les seigneurs conservaient dans des bouteilles des gens qui y passaient toute leur existence. Des gens rapetissés qu'on y introduisait dès leur prime enfance et qu'on laissait grandir – de façon limitée – à l'intérieur de cette prison. Cheyenne est l'équivalent contemporain de ces cours médiévales. Je pourrai vous montrer un certain nombre de monstruosité si le cœur vous en dit. Peut-être que d'un point de vue purement médical...

— Tout ce que vous seriez capable de me montrer aurait pour seul résultat, je le crains, de me faire regretter un peu plus ma décision de venir à Cheyenne. En toute sincérité, je ne vois pas quel... »

Don Festenburg leva la main. « Attendez ! Rien qu'un spécimen. Hermétiquement scellé, plongé dans une solution qui le conserve *ad infinitum* ou, comme vous diriez sans doute, *ad nauseam*. L'objet en question se trouve dans la salle 3-C, à la Maison Blanche même. Je vous y conduis ? » Festenburg ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer Éric qui, après un instant de réflexion, le suivit.

Les mains dans les poches de son pantalon chiffonné, Festenburg le guida de corridor en corridor. Finalement, les deux hommes atteignirent un niveau souterrain et s'immobilisèrent devant deux agents du Service secret, montant la garde devant une porte blindée sur laquelle se lisaient ces mots :

SECRET. ENTRÉE INTERDITE À TOUTE PERSONNE NON
AUTORISÉE.

« J'ai un sauf-conduit, expliqua Festenburg avec jovialité. Gino m'a attribué la direction de cette taupinière. Il a toute confiance en moi : voilà pourquoi vous allez découvrir un secret d'État que, normalement, il vous serait interdit de connaître. » Il poussa la porte et ajouta : « Je dois vous prévenir que vous allez être déçu sur un point. Je vais vous montrer quelque chose mais ne vous attendez pas à des explications. J'aimerais pouvoir vous en donner mais... j'en suis incapable. »

Un cercueil trônait au centre de la salle ténébreuse et froide. Hermétiquement scellé – Festenburg n'avait pas menti. Une pompe battait sourdement ; son rôle consistait à maintenir ce qui se trouvait dans la bière à une température extrêmement basse.

« Regardez », lança Festenburg d'une voix métallique.

Éric, délibérément, prit le temps d'allumer une cigarette avant de s'approcher.

Gino Molinari, le visage déformé par un rictus d'agonie, gisait au fond du cercueil. Il était mort. On distinguait des gouttes de sang séché sur son cou. Son uniforme déchiré était maculé de boue. Les bras levés, les doigts crispés, il donnait l'impression de lutter encore contre son meurtrier. Oui, songea Éric. Ce que j'ai sous les yeux est le résultat d'un assassinat. Le cadavre du chef, transpercé par des projectiles. Le corps convulsé était presque lacéré. Un attentat sauvage. Et couronné de succès.

« Eh bien, dit Festenburg au bout d'un moment, la finalité de cet objet d'exposition présente plusieurs aspects. On peut supposer par exemple qu'il s'agit d'un rob attendant en

coulisses que Gino Molinari ait besoin de lui. Un rob construit par les E.G.R.D.

— Pourquoi aurait-il besoin de ce simulacre ? »

Don Festenburg se gratta le nez. « Pour diverses raisons. Dans l'hypothèse d'un attentat avorté, on pourrait exhiber le simulacre afin de calmer les esprits pendant que le secrétaire se tapirait dans quelque cachette. Ou bien ce faux-semblant pourrait être destiné à leurrer nos crédules alliés. Il n'est pas exclu que Gino ait en réserve un plan baroque et complexe dont il pense qu'il servira un jour, si la situation exige que, cédant aux pressions lilistariennes, il renonce à ses fonctions.

— Êtes-vous sûr que ce soit un rob ? » La chose qui se trouvait dans le cercueil paraissait réelle aux yeux d'Éric.

« Je n'en ai aucune idée. »

Festenburg leva le menton et Sweetscent s'aperçut que les deux agents spéciaux étaient entrés. Il était manifestement impossible d'examiner le cadavre de près.

« Depuis combien de temps est-il là ?

— Seul Gino le sait et il ne le dira pas. Il se contente d'un sourire en coin et répond en jouant les cachottiers selon son habitude : *Attendez, Don. J'ai de vastes projets.*

— Mais si ce n'est pas un rob...

— Alors, vous êtes en train de contempler le cadavre de Gino Molinari, criblé de balles de mitrailleuse. Une arme primitive et dépassée mais qui, néanmoins, ne fait pas de quartier. Et inutile de songer à la grefforg pour réparer les dégâts. Voyez vous-même : la boîte crânienne est perforée – le cerveau est détruit. Mais si c'est effectivement Gino, une question se pose : d'où vient-il ? De l'avenir ? Il existe une théorie mettant en cause la compagnie à laquelle vous appartenez : la F.C.T. Une de ses filiales a réussi à fabriquer une drogue qui permettrait de se déplacer librement dans le temps. Êtes-vous au courant ? » Il décocha à Éric un regard aigu.

« Non. » C'était à peine si Éric avait eu vent de cette rumeur.

« En tout cas, ce cadavre est là. Et il me rend fou. Peut-être a-t-il surgi d'un présent parallèle où Gino a été assassiné, évincé à la suite d'un coup d'État organisé par des opposants terriens bénéficiant du soutien de Lilistar. Mais cette théorie implique

un corollaire qui m'obsède. » Le ton de Festenburg était sombre ; il avait perdu sa jovialité première. « On peut, en effet, émettre l'hypothèse que le Gino Molinari viril que vous avez vu sur l'écran n'est pas, lui non plus, un rob mais un autre Molinari authentique issu d'un présent parallèle, un monde où il n'y a pas de guerre, où la Terre n'est peut-être jamais entrée en contact avec Lilistar. Gino Molinari s'est réfugié dans un univers plus confortable et a expédié son viril alter ego ici pour l'assister. Qu'en pensez-vous, docteur ? Serait-ce possible ? »

Éric était dérouté. « Si j'avais des renseignements sur cette drogue...

— J'avais supposé que vous en possédiez. Je suis désappointé. C'est pour cette raison que je vous ai conduit ici. Néanmoins, il y a encore une autre éventualité... logique que suggère la présence de ce cadavre assassiné. » Il hésita. « Je n'ose la formuler car elle est si extravagante que, par association, elle rendrait mes autres conjectures sujettes à caution.

— Allez-y, fit Éric d'une voix tendue.

— Gino Molinari n'existe pas. »

Éric poussa un grognement. De mieux en mieux !

« Tous les Gino Molinari sont des robs. Le Molinari débordant de santé que vous avez vu sur l'écran, le Molinari malade et dolent que vous avez rencontré, le Molinari mort qui repose dans ce cercueil... tout cela imaginé par quelqu'un, peut-être les E.G.R.D., pour empêcher les Lilistariens de s'emparer de la planète. Jusqu'à présent, on n'avait utilisé que le valétudinaire. Maintenant, ils ont sorti le Molinari bien portant. C'est le premier enregistrement ampex qui a été fait de lui. Peut-être y a-t-il d'autres Gino Molinari. Pourquoi pas ? Cela n'aurait rien d'illogique. J'ai même essayé d'imaginer ce que pourraient être les prochains. En dehors des trois que nous connaissons, que reste-t-il ?

— On pourrait en fabriquer un doté de pouvoirs supranormaux. » Éric songeait à toutes les maladies mortelles dont Molinari avait successivement guéri. « Mais peut-être est-ce déjà chose faite. Avez-vous vu son dossier médical ?

— Oui. Il y a un détail fort intéressant à ce sujet. Aucune des personnes qui ont fait subir des tests au secrétaire ne fait plus partie de son état-major médical. Teagarden les a toutes remplacées. Or, les tests ont été effectués avant son arrivée et, pour autant que je le sache, il n'est pas parvenu à faire passer à Gino Molinari le moindre examen physique, si superficiel soit-il. À mon avis, il n'y parviendra jamais. Pas plus que vous, docteur, même si vous restiez des années ici.

— Quel cerveau actif que le vôtre !

— Considérez-vous que je souffre d'un dérèglement glandulaire ?

— La question n'est pas là. Mais on ne saurait nier que votre esprit est fertile en hypothèses !

— Hypothèses fondées sur des faits ! J'aimerais bien savoir ce que Molinari mijote. C'est un homme d'une astuce remarquable. Je le crois capable de damer le pion aux Lilitariens quand il le voudra. S'il disposait de leurs ressources économiques et de leur potentiel démographique, ce serait lui qui tiendrait les leviers de commande, vous pouvez m'en croire. Malheureusement, il est à la tête d'une misérable petite planète de rien alors que l'empire lilitarien est un système comprenant douze planètes et huit lunes. Ce qu'il a déjà accompli est franchement prodigieux. Vous êtes ici pour découvrir la cause de sa maladie, n'est-ce pas ? Eh bien, je vous dis que ce n'est pas le problème. Il est évident qu'elle est due à la situation catastrophique dans laquelle nous nous débattons. *Qu'est-ce qui le maintient en vie ?* Voilà la vraie question à se poser. Le vrai mystère. Le miracle !

— Vous avez sans doute raison. »

Éric était forcé de reconnaître que, malgré son côté antipathique, Festenburg était un garçon intelligent et un esprit original. Rien d'étonnant à ce que Molinari l'eût pris à son service.

« Avez-vous fait connaissance de la petite pimbêche ?

— Mary Reineke ? demanda Éric.

— Seigneur ! C'est tragique, quand on y pense ! Voilà un homme malade qui arrive à peine à porter sur ses épaules le poids d'un monde, un homme qui sait qu'il est en train de

perdre la guerre, qui sait que les reegs auront raison de nous si, par extraordinaire, Lilistar ne prend pas les devants. Et en plus, il lui faut encore supporter Mary ! Le plus beau, c'est que cette mijaurée, cette simple d'esprit, est capable, étant ce qu'elle est, de le remettre sur ses pieds. Vous l'avez vue le forcer à sortir du lit, à endosser son uniforme, à se remettre au travail. Connaissez-vous le Zen, docteur ? C'est là un paradoxe Zen car, logiquement, Mary aurait dû être la goutte d'eau qui fait déborder le vase, elle aurait dû totalement détruire Gino. Alors, on est bien forcé de méditer sur le rôle de l'adversité dans la vie humaine. Pour vous dire la vérité, je la déteste. Naturellement, elle me le rend bien. Notre seul trait d'union est Gino : nous voulons tous les deux qu'il triomphe.

— Lui a-t-on montré la bande ampex du Molinari en bonne santé ? »

Festenburg jeta un bref coup d'œil à Éric. « Question intelligente. Mary l'a-t-elle vue ? Peut-être oui, peut-être non. Pas à ma connaissance, en tout cas. Mais si l'on admet ma théorie des présents parallèles et si le personnage qui prononce le discours n'est pas un rob, si ce demi-dieu débordant de magnétisme est un être humain – et si Mary le voit – on peut présumer que les autres Molinari disparaîtront. Car c'est exactement le Gino que souhaite, qu'exige Mary. »

C'était une hypothèse extraordinaire. Gino Molinari avait-il conscience de cet aspect de la situation ? Dans l'affirmative, cela pouvait expliquer pourquoi il avait attendu si longtemps avant d'avoir recours à cette tactique.

Éric se tourna vers Festenburg. « Compte tenu de l'existence de Mary Reineke, je me demande comment le Gino malade que nous connaissons pourrait être un rob.

— Pourquoi donc ?

— N'éprouverait-elle pas quelque acrimonie, pour m'exprimer avec tact, à l'idée d'être la maîtresse d'un produit des Entreprises Générales de Robs Domestiques ?

— Je commence à être fatigué, docteur. Mettons un point final à cette discussion. Allez donc arranger ce conapt flambant neuf qui vous a été donné en échange de vos loyaux services. »

Festenburg se dirigea vers la porte et les deux agents du Service secret s'écartèrent pour lui livrer passage.

« Je vais vous donner mon avis personnel, dit Éric. Ayant eu l'occasion de rencontrer Gino Molinari, je me refuse à croire que les E.G.R.D. puissent fabriquer quelque chose d'aussi humain et...

— Mais vous n'avez pas rencontré celui qui a été filmé, répliqua calmement Don. C'est intéressant, docteur. En s'extirpant des présents parallèles imbriqués dans le temps, Gino peut avoir constitué une confrérie capable d'affronter nos alliés. Un comité composé de trois ou quatre Molinari serait quelque chose d'assez formidable, ne pensez-vous pas ? Songez à ce que pourrait donner une fusion d'esprits astucieux, songez aux plans mirobolants qu'ils pourraient élaborer en commun ! » Il ouvrit la porte. « Vous avez fait la connaissance du Molinari malade et eu un aperçu du Molinari bien portant. N'avez-vous pas été impressionné ?

— Si, reconnut Éric.

— Prendriez-vous à présent parti pour ceux qui souhaitent l'évincer ? Et pourtant, quand on essaie de déterminer ce qu'il a effectivement réalisé de tellement impressionnant... on ne trouve rien. Ah ! si nous étions en voie de gagner la guerre ou si nous refoulions les Lilistariens qui sont en train d'investir la planète... mais ce n'est pas le cas. Alors, docteur ? Pourquoi Gino vous a-t-il fait cet effet ?

— Je... je ne saurais le dire de façon précise mais...»

Il fut interrompu par un rob en uniforme appartenant au personnel de la Maison Blanche qui s'immobilisa devant lui et dit : « Le secrétaire Molinari vous réclame, docteur Sweetscent. Il vous attend dans son bureau. Je vais vous conduire.

— Aïe ! » s'exclama Festenburg d'un air chagrin. Une brusque inquiétude parut l'envahir. « Il semble que je vous aie retenu trop longtemps. »

Sans répondre, Éric se mit en marche derrière le rob qui le guida vers l'ascenseur. Son intuition lui disait que cette convocation avait probablement une raison sérieuse.

Molinari était assis dans un fauteuil roulant, une couverture sur les genoux. Il avait le teint terreux et ses joues étaient caves.

« Où étiez-vous ? fit-il quand Éric entra. Non... Ça n'a pas d'importance. Écoutez-moi, docteur. Les Lilistariens veulent tenir une conférence à laquelle je suis obligé d'assister. Il faut que vous m'accompagniez, que vous soyez à mes côtés en permanence... À toutes fins utiles. Je ne me sens pas très bien. J'aimerais que ce conciliabule soit annulé ou, au moins, retardé de quelques semaines. Mais ils insistent. » Le fauteuil s'ébranla. « Venez. Cela va commencer d'un instant à l'autre.

— J'ai fait la connaissance de Don Festenburg.

— Brillant, le lascar, n'est-ce pas ? Je me repose entièrement sur lui pour nos futurs succès. Que vous a-t-il montré ? »

Il eût été de mauvais goût de répondre à Molinari qu'il avait vu son propre cadavre, d'autant que le secrétaire venait de déclarer qu'il n'était pas en forme. Aussi Éric se contenta-t-il de dire : « Il m'a fait visiter les lieux.

— Il a la haute main sur la Maison Blanche en raison de la confiance que j'ai en lui. »

À un détour du couloir, une horde de sténographes, d'interprètes, de fonctionnaires du Département d'État et de gardes armés se rua à la rencontre de Molinari qui fut dissimulé aux yeux d'Éric. Toutefois, celui-ci entendait le secrétaire qui faisait le point : « Freneksy est là : aussi, ce ne sera pas facile. Je crois avoir une idée de ce qu'ils veulent mais mieux vaut attendre et ne pas anticiper sur l'événement. »

Freneksy, songea Éric avec frayeur. Le premier ministre de Lilistar ici, sur Terre, en chair et en os... Pas étonnant si Molinari ne se sentait pas bien !

CHAPITRE IX

Les membres de la délégation terrienne qui participaient à la conférence convoquée à la dernière minute étaient alignés d'un côté de la longue table de chêne. Bientôt, les Lilistariens émergèrent à leur tour des portes latérales et s'installèrent. Dans l'ensemble, ils n'avaient pas l'air sinistre. En vérité, ils paraissaient aussi surmenés, aussi épuisés que les gens de la Terre par l'effort qu'exigeait la conduite de la guerre. De toute évidence, ils n'avaient pas de temps à perdre.

« La traduction sera faite par les soins d'un humain et non d'une machine, commença l'un des Lilistariens en anglais, car une machine pourrait conserver un enregistrement permanent de nos conversations, ce que nous ne voulons pas. »

Molinari acquiesça d'un grognement.

À son tour, Frenesksy fit son entrée. Les délégués lilistariens et plusieurs représentants de la Terre se levèrent en signe de respect et les premiers applaudirent tandis que le nouveau venu, un individu chauve et maigre, au crâne étrangement sphérique, prenait place au centre de sa délégation et, sans préliminaires, ouvrait son porte-documents.

Quand il leva un bref instant la tête vers Molinari pour saluer celui-ci d'un sourire, Éric remarqua ses yeux. Des yeux de paranoïaque, diagnostiqua-t-il. Ce n'était pas le regard étincelant et agité, révélateur de la simple méfiance, mais un regard immobile, témoignant d'une mobilisation totale des facultés, d'une concentration psychomotrice absolue. Cette disposition n'avait rien de volontaire. C'était malgré lui que Frenesksy affrontait ainsi ses compatriotes et ses adversaires avec ce regard fixe. Sa contention d'esprit rendait impossible toute compréhension empathique. Ses yeux ne reflétaient nulle réalité intérieure, ils étaient un miroir renvoyant sa propre

image à l'observateur, un obstacle à la communication, une barrière impénétrable.

Freneksy n'était pas un bureaucrate et ne se subordonnait pas à sa charge. Il demeurait un homme... au sens péjoratif du terme. Au milieu de son action officielle, il maintenait intacte l'essence même de sa personnalité ; comme si, pour lui, tout était délibéré et intentionnel, comme si la contestation opposait les êtres et non des thèses abstraites ou idéales.

Il dépouille tous les autres de la dignité de leurs fonctions, se disait Éric, de la réalité génératrice de sécurité que leur confèrent leurs titres. Devant Freneksy, ses interlocuteurs redevenaient ce qu'ils étaient en naissant : des individus isolés et livrés à eux-mêmes, que les institutions qu'ils étaient censés représenter cessaient de soutenir.

Molinari, par exemple... Secrétaire de l'O.N.U., l'individu ne faisait qu'un avec sa charge – et à juste titre. Mais en face de Freneksy, l'homme solitaire, l'homme malheureux, l'homme désarmé réapparaissait.

Pauvre Molinari ! Devant Freneksy, il aurait fort bien pu ne jamais être le secrétaire général. Et le ministre lilistarien devenait de plus en plus froid, de plus en plus passif. Il ne brûlait pas du désir de détruire ou de dominer : il se bornait à s'emparer de ce que possédait son adversaire – sans rien lui laisser.

Éric comprenait maintenant pourquoi Molinari avait survécu à cette succession de maladies fatales. Elles n'étaient pas simplement les symptômes de la tension qu'il subissait : elles étaient en même temps le moyen de supprimer cette tension.

Il ne pouvait encore déterminer par quel processus ces maux surgissaient en tant que réaction à Freneksy mais il avait le pressentiment qu'il ne tarderait pas à le savoir. Le choc entre les deux hommes se produirait dans quelques instants et, s'il ne voulait pas succomber, Molinari devrait rapidement mettre en œuvre ses moyens de résistance.

« On étouffe, ici, murmura un fonctionnaire du Département d'État assis à côté d'Éric. J'aimerais qu'on ouvre la fenêtre ou qu'on mette un climatiseur en marche. »

Aucun appareil de ventilation ne purifierait cet air, songea Éric. Ce sentiment d'étouffement est le fait de nos interlocuteurs et il subsistera jusqu'à ce qu'ils s'en aillent.

« Venez à côté de moi, docteur, dit Molinari en se poussant pour lui faire une place. Avez-vous vos instruments avec vous ?

— Non. J'ai laissé ma trousse chez moi. » Le secrétaire dépêcha aussitôt un rob coursier. « Je tiens à ce que vos accessoires ne vous quittent pas. » Il se racla la gorge et s'adressa à la délégation lilistarienne : « Ministre Freneksy, je désire vous lire une... euh... déclaration résumant les positions de la Terre en ce qui concerne... »

Freneksy l'interrompit : « Secrétaire, dit-il en anglais, avant que vous procédiez à la lecture de cette déclaration, je voudrais vous décrire la situation militaire telle qu'elle se présente sur le front A. » Il se leva tandis qu'un aide de camp déroulait une carte qui se projeta sur le mur opposé. Les lumières s'éteignirent.

Poussant un grognement, Molinari rangea son texte dans une poche. L'occasion ne lui serait pas donnée de le lire. Le Lilistarien lui avait coupé l'herbe sous le pied. Pour un stratège politique, c'était une grave défaite. L'initiative échappait au secrétaire – pour autant qu'il l'eût jamais eue.

« Les armées terro-lilistariennes, commença Freneksy, sont en train de raccourcir leurs lignes pour des raisons d'ordre stratégique. Les reegs font affluer dans ce secteur des renforts considérables, tant en combattants qu'en matériel. » Il désigna sur la carte une zone située à mi-chemin de deux planètes du système d'Alpha. « Ils ne pourront continuer longtemps à ce rythme et je ne leur donne pas plus d'un mois du calendrier terrien pour s'effondrer. Ils n'ont pas encore compris que cette guerre sera longue. Pour eux, la victoire doit survenir rapidement ou jamais. Nous, en revanche, nous avons conscience de la signification militaire globale de la lutte et de ce qu'elle représente en termes de durée et d'espace. En outre, les lignes adverses sont exagérément étirées. Si une bataille importante doit avoir lieu ici... » (du bout de sa règle, Freneksy indiqua un point sur la carte) « les reegs seraient incapables d'épauler leurs forces déjà engagées. J'ajouterai que, à la fin de

l'année terrienne, nous aurons vingt divisions d'élite supplémentaires à pied d'œuvre. C'est une promesse, secrétaire. Il reste encore plusieurs classes à mobiliser sur Terre alors que les reegs ont déjà épuisé leurs réserves. » Freneksy fit une pause.

« Vous a-t-on apporté votre trousse, docteur ? » murmura Molinari.

Éric se retourna. Le rob n'était pas revenu. « Pas encore. »

Le secrétaire se pencha vers lui. « Vous savez ce que j'éprouve depuis un moment ? J'entends des bruits dans ma tête. Une sorte de froissement qui me bourdonne dans les oreilles. Cela vous dit quelque chose ? »

Freneksy discourait toujours : « Nous avons également mis en service des armes nouvelles en provenance de la quatrième planète de l'Empire. Vous serez étonné, secrétaire, en voyant les clichés témoins pris sur le terrain. Quelle précision dévastatrice !

— Mais je ne vous décrirai pas leurs effets en détail pour le moment : je préfère que vous vous rendiez compte *de visu* lorsque nous serons en mesure de vous projeter les photos. J'ai personnellement supervisé la mise au point et l'élaboration de ce matériel. »

« Et quand je tourne la tête, continuait Molinari, son front frôlant la tempe d'Éric, je perçois distinctement un craquement à la hauteur du cou. Est-ce que vous l'entendez ? » À titre de démonstration, il tourna la tête, la secoua lentement et avec raideur. « Qu'est-ce que c'est ? Cela fait un bruit affreusement désagréable. »

Éric ne répondit pas ; toute son attention était concentrée sur Freneksy et c'était à peine s'il entendait le murmure de Molinari.

« Je vous demande, enchaîna le Lilistarien, d'envisager cet aspect de notre effort commun. La production des propulseurs spatiaux ennemis a sérieusement diminué grâce à nos bombes W. D'après les informations recueillies par nos services de renseignements, ceux qui sont récemment sortis d'usine sont peu sûrs et des accidents graves sont survenus en plein espace à bord des unités reeegs. » À ce moment, le rob rentra avec la

trousse d'Éric. Sans même le remarquer, Freneksy poursuivit son exposé d'une voix rude et insistante : « Je vous signalerai par ailleurs, secrétaire, que, sur le Front Bleu, les brigades terriennes se sont médiocrement comportées, certainement en raison d'un équipement inadéquat. Certes, nous remporterons finalement la victoire, c'est inévitable. Mais, pour l'heure, il importe que les troupes qui affrontent les reegs ne soient pas munies d'un matériel insuffisant. Il est criminel de laisser des hommes combattre dans de telles conditions. N'est-ce pas votre avis, secrétaire ? » Et, sans la moindre pause, Freneksy conclut : « Vous voyez donc qu'il est urgent que la Terre accroisse sa production d'équipements. »

Molinari eut un hochement de tête satisfait à la vue de la trousse. « Vous l'avez, fit-il. Parfait. Gardez-la à portée de la main... on ne sait jamais. D'où viennent ces bruits que j'entends dans ma tête ? De l'hypertension ?

— Ce n'est pas impossible », répondit Éric sans s'engager.

Freneksy s'était tu. Son visage dénué d'expression était plus sévère que jamais ; il paraissait encore plus replié que d'ordinaire dans le vide de son inflexibilité, ce non-être qui était, eût-on dit, sa caractéristique majeure. Puis, irrité par l'indifférence de Molinari, songea Éric, le ministre lilistarien sortit du gouffre de son anti-existence pour matraquer les assistants à coups de principes, comme s'il voulait les dissocier progressivement les uns des autres.

« J'en arrive au point le plus critique, secrétaire. Mes généraux qui commandent sur le terrain m'ont fait savoir que la nouvelle arme offensive des reegs, leur...

— Attendez, chevrota Molinari. Je voudrais conférer avec mon voisin. » Il se pencha à nouveau sur Éric, si près que celui-ci sentait la joue moite de transpiration du secrétaire contre son cou, et murmura : « Par-dessus le marché, j'ai des ennuis avec mes yeux. Comme si j'étais en train de perdre totalement la vue. Docteur, j'aimerais que vous preniez tout de suite ma tension. Juste pour vous assurer qu'elle ne dépasse pas le seuil dangereux. Franchement, je le crains. »

Sweetscent ouvrit sa trousse.

« Secrétaire, dit Freneksy, debout devant la carte murale, il est indispensable de régler cette question décisive avant de continuer. Les troupes terriennes tiennent mal devant la nouvelle bombe homéostatique des reegs. En conséquence, je souhaite mettre sous l'uniforme un million et demi de travailleurs lilstariens et les remplacer par un nombre égal de Terriens dans les usines de l'Empire. Ce sera tout avantage pour vous puisque vos compatriotes seront en sécurité au lieu d'avoir à se battre sur le front. Et il faut que cette décision intervienne rapidement. Maintenant ou jamais. C'est la raison pour laquelle j'ai tenu à convoquer cette réunion au sommet. »

Éric examina le cadran du sphygmotensiomètre. L'index atteignait 25. C'était énorme. Et dangereux.

« Mauvais signe, n'est-ce pas ? fit Molinari en se prenant la tête entre les mains. Va chercher Teagarden, ordonna-t-il à un rob. Je veux qu'il ait une consultation avec le docteur Sweetscent. Préviens-le de se préparer à faire un diagnostic immédiat.

— Secrétaire, s'exclama Freneksy, il est inutile de continuer si vous ne prêtez pas attention à ce que je dis ! Je vous ai demandé un million et demi de travailleurs des deux sexes qui seront affectés aux usines de l'Empire. M'avez-vous entendu ? La réquisition, qui est d'une importance capitale, doit être ordonnée sur-le-champ. Il faut que les premiers départs aient lieu au plus tard à la fin de la semaine, temps terrien.

— Euh... oui, j'ai entendu. Je suis en train de réfléchir à votre requête.

— Il n'y a pas à réfléchir. C'est une mesure qui doit entrer en vigueur sans délai si nous voulons tenir sur le front C où la pression des reegs est actuellement la plus forte. Une offensive est imminente et il ne faut pas que les brigades terriennes...

— Il est nécessaire que j'en parle à mon Ministre du Travail. Pour obtenir son accord.

— Cet effectif d'un million et demi de Terriens est indispensable ! »

Molinari se fouilla et sortit son manuscrit de sa poche.

« Ministre Freneksy, la déclaration que j'ai... »

Le Lilistarien le coupa. « Me promettez-vous ce million et demi de travailleurs ? Je voudrais que nous passions à la suite de l'ordre du jour.

— Je suis malade », répondit Molinari.

Il y eut un silence que Freneksy finit par rompre : « Je sais que, depuis des années, votre santé laisse à désirer, secrétaire. Aussi ai-je pris la liberté de me faire accompagner d'un médecin de l'Empire, le docteur Gornel. » Un Lilistarien au visage décharné adressa un bref signe de tête au secrétaire général. « J'aimerais qu'il vous examine dans l'espoir de vous guérir définitivement de vos maux.

— Je vous remercie, ministre Freneksy. Je suis profondément touché de votre amabilité. Cependant, mon médecin personnel, le docteur Sweetscent, est là. En compagnie du docteur Teagarden, il va m'ausculter afin de déterminer la cause de mon hypertension.

— Maintenant ? » Pour la première fois depuis le début du colloque, Freneksy manifestait une émotion. De la colère et de l'étonnement.

« Ma tension est dangereusement élevée, expliqua Molinari. Si cela continue, je vais perdre la vue. D'ailleurs, j'ai déjà des ennuis de ce côté. » Baissant le ton, il ajouta à l'intention d'Éric : « Docteur, tout s'assombrit. Je crois que je suis presque atteint de cécité. Que fait donc Teagarden ?

— Je peux rechercher l'origine de votre hypertension, secrétaire. J'ai les instruments voulus pour établir un diagnostic. » À nouveau, Éric chercha dans sa trousse. « Pour commencer, je vais vous faire une injection de sels radioactifs qui se diffuseront dans le flux sanguin...

— Je sais. Et ils se concentreront au niveau de la vasoconstriction. Allez-y. » Il remonta sa manche et présenta son bras poilu. Éric appuya l'extrémité du tube injecteur auto-aseptique contre une veine de la région du coude et pressa le piston.

« Que se passe-t-il, secrétaire ? s'enquit Freneksy avec âpreté. Faut-il interrompre la conférence ?

— Non, continuez... continuez. Le docteur Sweetscent effectue simplement un examen destiné à...

— Les questions médicales ne m'intéressent pas. Secrétaire, j'ai une autre proposition à vous faire. En premier lieu, je souhaiterais que mon médecin personnel, le docteur Gomel, soit détaché auprès de vous afin de superviser les soins qui vous sont prodigués. En second lieu, l'agence impériale de contre-espionnage opérant sur Terre m'a informé qu'une faction de mécontents, soucieux de voir votre planète renoncer à participer à la guerre, médite de vous assassiner. Aussi suis-je prêt, pour garantir votre sécurité, à mettre à votre disposition un détachement de Lilstariens d'élite qui, par leur courage, leur détermination et leur efficacité extrêmes, assureront en permanence la protection de votre personne. Vingt-cinq hommes. Un nombre suffisant eu égard à leur valeur sans égale. »

« Alors ? » Molinari frissonna. « Avez-vous trouvé, docteur ? » À présent, il semblait incapable de fixer à la fois son attention sur Éric et sur les travaux de la conférence. « Une minute, ministre Freneksy. » Il murmura à l'oreille d'Éric : « Vous avez trouvé quelque chose, oui ou non ? Ou bien vous ne voulez rien dire ? Pardonnez-moi... » Il se frotta le front. « Je suis aveugle ! » Il y avait de la panique dans sa voix. « Faites quelque chose, docteur ! »

Éric, le regard braqué sur le diagramme représentant le déplacement des sels radioactifs dans le sang de Molinari, répondit : « L'artère rénale irriguant le rein droit présente un étranglement. Une occlusion qui... »

Molinari hocha la tête. « Je sais. Cet engorgement en amont du rein droit s'était déjà manifesté. Il faut que vous m'opériez, docteur, que nous fassions l'ablation de l'anneau d'obstruction... sinon j'en mourrai. » Sa faiblesse était telle, maintenant, qu'il était incapable de lever la tête. Il était effondré, le visage enfoui dans les mains. « Mon Dieu ! J'ai affreusement mal ! » balbutia-t-il. Enfin, il regarda le chef de la délégation lilstarienne. « Ministre Freneksy, je dois subir sur-le-champ une intervention chirurgicale. Il nous faut remettre ces conversations à une date ultérieure. » Il se leva, vacilla sur ses jambes et retomba bruyamment en arrière. Éric et le garde du corps le retinrent et l'aidèrent à se rasseoir. Molinari était inerte

et incroyablement lourd. C'est à peine si Éric pouvait le soutenir, même avec l'aide de l'agent secret.

« La conférence doit se poursuivre, affirma Freneksy.

— Soit, fit Molinari d'une voix étranglée. Continuez. Pendant ce temps, le docteur Sweetscent opérera. Inutile d'attendre Teagarden, docteur. Commencez tout de suite.

— Ici ? » s'exclama Éric.

Molinari pleurnicha : « Il n'y a pas d'autre solution. Débarrassez-moi de cette occlusion avant qu'elle me tue. Je suis en train de mourir... je le sais. » Une fois de plus, il s'affaissa et demeura là, le torse sur la table, pareil à un tas de chiffons jetés au rebut.

« Allez-y, docteur, dit Rick Prindle, le vice-secrétaire des Nations Unies. Il vous l'a dit : c'est urgent. » De toute évidence, Prindle et tous les assistants avaient déjà été témoins de la même scène.

« Secrétaire, autorisez-vous Mr. Prindle à agir à votre place dans le cadre des négociations terro-lilistariennes ? » demanda Freneksy.

Molinari ne répondit pas : il avait perdu conscience.

Éric prit dans sa trousse une petite unité chirurgicale homéostatique qui suffirait pour cette opération délicate – du moins l'espérait-il. L'instrument se frayerait sa voie à travers le derme, refermant l'orifice derrière lui, puis il traverserait l'épiploon et atteindrait le point d'occlusion. Là, si l'appareil se comportait comme il le devait, il commencerait aussitôt à établir une dérivation plastique : c'était moins dangereux, pour l'instant, que de tenter l'ablation de la section artérielle obstruée.

La porte s'ouvrit, livrant passage à Teagarden qui se précipita vers Éric.

« Êtes-vous prêt à opérer ? lui demanda-t-il après avoir jeté un coup d'œil sur Molinari inconscient.

— J'ai le matériel voulu. Oui... je suis prêt.

— Pas de grefforg, naturellement ?

— Ce n'est pas nécessaire. »

Teagarden prit le pouls de Molinari puis, s'emparant d'un stéthoscope, il déboutonna la veste et la chemise du secrétaire

pour l'ausculter. « Les battements sont faibles et irréguliers. Il serait préférable de le placer en hibernation.

— En effet. » Éric sortit un réfriglobloc de sa trousse. Freneksy s'approcha pour regarder. « Vous allez abaisser la température du corps pendant l'opération ?

— Oui, répondit Éric. Il faut le mettre hors circuit. Les processus métaboliques...

— Ça m'est parfaitement égal. Les problèmes biologiques ne m'intéressent pas. Une seule chose me préoccupe : le secrétaire Molinari est présentement dans l'incapacité de participer à la conférence. Nous avons franchi bien des années-lumière pour venir à cette réunion. » Une fureur et une stupéfaction qu'il ne parvenait pas à réprimer s'exprimaient sur les traits du Lilitarien.

« Nous n'avons pas le choix, ministre Freneksy. Le patient est à l'article de la mort.

— Techniquement parlant, il est déjà mort, renchérit Teagarden, qui surveillait le cœur du secrétaire. Vite, docteur... Mettez le refroidisseur en marche. »

Éric fixa le réfriglobloc au cou de Molinari et déclencha les circuits autocompresseurs. Dès que le générateur de froid eut commencé de fonctionner, il concentra toute son attention sur l'unité chirurgicale.

Freneksy palabrait avec son médecin personnel. Tous deux s'exprimaient en lilitarien. Enfin, il leva la tête et lança sèchement : « Je voudrais que le docteur Gornel vous assiste pendant l'intervention. »

Le vice-secrétaire Prindle protesta : « C'est impossible. Gino Molinari a donné des ordres formels. Seuls les médecins attachés à sa maison militaire et personnellement choisis par lui sont autorisés à le toucher. » Obéissant à son signe de tête, les hommes du service secret se déployèrent autour du secrétaire. « Pourquoi ? s'enquit Freneksy.

— Parce que ses praticiens connaissent ses antécédents médicaux », répondit Prindle, impassible.

Freneksy haussa les épaules et recula. Il paraissait plus désorienté que jamais. « Je trouve inconcevable qu'une chose pareille puisse se produire, fit-il le dos tourné à la table. Je ne

comprends pas comment le secrétaire Molinari a pu laisser sa santé se détériorer à ce point-là.

— Cela est-il déjà arrivé ? demanda Éric à Teagarden.

— Quoi ? » fit Teagarden avec un sourire pensif. « Vous voulez savoir si Molinari est déjà mort pendant une conférence terro-lilistarienne ? Oui. À quatre reprises. Ici même, dans cette pièce. Et dans ce même fauteuil. Je crois que vous pouvez mettre le trocart en route. »

Sweetscent appliqua le cathéter autonome contre le flanc droit de Molinari et l'enclencha. L'appareil, pas plus gros qu'un verre à liqueur, entra aussitôt en action. Après avoir diffusé un puissant anesthésique local, il commença de s'enfoncer dans la chair en direction de l'artère rénale.

En dehors du bourdonnement de l'instrument, le silence était total. La sonde disparut à l'intérieur du corps inerte du secrétaire.

« Dites-moi, Teagarden, fit Éric, je vous propose de... (il se redressa et alluma une cigarette) de nous livrer à une petite enquête. Je voudrais savoir si un cas identique ne s'est pas manifesté récemment à la Maison Blanche. Une occlusion partielle de l'artère rénale ou...

— Si... Nous en avons enregistré un. La victime est une femme de chambre du troisième étage. Il s'agit d'une malformation héréditaire. Mais l'affection a pris un caractère aigu au cours des dernières vingt-quatre heures car la patiente a absorbé une dose exagérée d'amphétamine. Elle commençait à perdre la vue et nous avons décidé d'opérer. J'étais à son chevet quand on m'a appelé. Je venais de terminer.

— Eh bien, vous savez tout.

— Qu'est-ce que je sais ? » Teagarden parlait à voix basse pour ne pas être entendu des autres. « Nous discuterons de cela plus tard. En tout cas, je puis vous assurer que je ne sais rien. Et vous non plus !

— Quand Molinari sera-t-il en mesure de reprendre les pourparlers ? » demanda Frenekxy en s'approchant des deux médecins.

Éric et Teagarden échangèrent un regard.

« C'est difficile à dire, répondit le second.

— Quel est l'ordre de grandeur du délai ? Quelques heures ? Quelques jours ? Ou quelques semaines ? La dernière fois, cela a duré dix jours. » Une grimace d'impuissance tordit les traits du Lilistarien. « Je ne peux pas rester sur Terre aussi longtemps. Si nous devons attendre plus de soixante-douze heures, il faudra ajourner la conférence. » Déjà ses collaborateurs, ses conseillers militaires, ses experts industriels et son chef du protocole rangeaient leurs notes dans leurs serviettes et se préparaient à plier bagage.

« Il sera probablement trop affaibli pour reprendre ses activités avant deux jours. Quarante-huit heures sont en général le délai que l'on doit observer dans les cas de ce genre. Son état général est trop... »

Freneksy se tourna vers Prindle. « Et vous n'êtes pas habilité pour discuter à sa place ? Vous, le vice-secrétaire ! C'est invraisemblable ! On comprend pourquoi la Terre... » Il laissa sa phrase en suspens et enchaîna : « Le secrétaire Molinari est un ami personnel. Sa santé me préoccupe au plus haut point. Mais pourquoi faut-il que la majeure partie du fardeau de cette guerre incombe à Lilistar ? Pourquoi faut-il que la Terre piétine péniblement derrière nous ? »

Ni Prindle ni les deux médecins ne répondirent.

Freneksy dit quelques mots à ses compatriotes dans sa langue. Les représentants lilistariens se levèrent, prêts à partir.

La conférence était annulée en raison de la maladie brutale et presque mortelle de Molinari. Au moins provisoirement. Éric éprouvait un intense soulagement.

Molinari avait évincé la difficulté en tombant malade. Mais ce n'était que temporaire.

Pourtant, c'était déjà énorme. Un million et demi de Terriens échapperaient à la mobilisation du travail réclamée par Lilistar. Éric et Teagarden échangèrent un bref coup d'œil entendu.

Pendant ce temps, la sonde vrombissante continuait d'accomplir son travail.

Une maladie psychosomatique et hypocondriaque avait sauvé la vie d'une multitude de gens et, déjà, l'événement obligeait Éric à remettre en question la valeur de la médecine dans le cas particulier de Molinari. Fallait-il le « guérir » ?

Attentif au bourdonnement du trocart, il lui semblait qu'il commençait à comprendre la situation. À comprendre ce qu'exigeait réellement de lui le moribond qui, écroulé sur la table de conférence, ne voyait rien, n'entendait rien. Pour qui les problèmes soulevés par Freneksy, pour qui la discussion avec les Lilistariens avaient cessé d'exister.

Dans sa chambre sévèrement gardée. Gino Molinari, le haut du corps soutenu par des coussins, examinait vaguement un homéojournal.

« Est-ce que je peux lire, docteur ? demanda-t-il d'une voix défaillante.

— Je n'y vois pas d'inconvénients », répondit Éric.

L'opération avait parfaitement réussi. La tension du patient avait retrouvé un taux normal compte tenu de l'âge et de l'état général de Molinari.

« Voyez donc ce que ces satanés journaux parviennent à apprendre. » Le secrétaire montra la manchette du *New York Times* à Éric.

UNE CONFÉRENCE POLITIQUE A ÉTÉ BRUSQUEMENT AJOURNÉE EN RAISON D'UNE MALADIE DU SECRÉTAIRE. LA DÉLÉGATION LILISTARIENNE EST ISOLÉE PAR ORDRE DU MINISTRE FRENEKSY.

« Comment arrivent-ils à savoir ces choses-là ? s'exclama Molinari dans un gémissement hargneux. De quoi ai-je l'air ? C'est comme si j'avais déserté à un moment critique. Si j'avais eu quelque chose dans le ventre, je me serais opposé à la réquisition de la main-d'œuvre réclamée par Freneksy. » Il ferma les yeux avec lassitude. « Je savais depuis huit jours que c'était ce qu'il exigerait.

— Vous n'avez pas de reproche à vous faire. »

Jusqu'à quel point Molinari était-il conscient de ce processus d'évasion physiologique ? Manifestement, il ne comprenait pas la finalité de sa maladie – et la sanctionnait encore moins. Tout se passait au niveau du subconscient.

Mais combien de temps les choses dureraient-elles ainsi ? Ce divorce entre les aspirations conscientes et la volonté de fuite inconsciente était d'une telle efficacité... peut-être, en définitive, le secrétaire développerait-il une maladie qu'il ne surmonterait pas. Une maladie qui serait non seulement fatale mais encore définitive.

La porte de la chambre s'ouvrit ; Mary Reineke entra.

Éric la prit par le bras, la fit ressortir dans le couloir et referma derrière lui.

« Je ne peux pas le voir ? s'exclama-t-elle avec indignation.

— Dans une minute. » Sweetscent l'étudiait. Dans quelle mesure comprenait-elle la situation ? Il ne parvenait pas encore à le déterminer. « Je voudrais vous poser une question. À votre connaissance, Molinari a-t-il suivi une cure psychothérapique ou un traitement psychanalytique ?

— Pourquoi l'aurait-il fait ? demanda-t-elle en jouant avec la glissière de sa jupe. Il n'est pas fou. »

C'était la stricte vérité et Éric acquiesça. « Mais son état physique...

— Il n'a pas de chance. C'est pour ça qu'il est tout le temps malade. Vous connaissez un psychiatre qui pourrait le guérir de sa malchance ? » Elle ajouta avec réticence : « Oui, il a consulté à plusieurs reprises un psychanalyste l'année dernière. Mais c'est un secret d'État. Si jamais les journaux l'apprenaient...

— Comment s'appelait le praticien ?

— Vous pensez que je vais vous le dire ? » Une lueur de triomphe et d'animosité s'alluma dans les prunelles de Mary. Le regard qu'elle dardait sur Éric ne vacillait pas. « Je ne le dirai même pas au docteur Teagarden et, lui, je l'aime bien.

— Ayant été témoin de la crise qui a terrassé Gino Molinari, il me semble que...»

Elle le coupa : « Ce psychanalyste est mort. Gino l'a tué. »

Éric la dévisagea fixement.

« Maintenant, essayez de deviner pourquoi. » Le sourire de Mary était le sourire malicieux d'une adolescente, un sourire d'une cruauté sans raison, et, le temps d'un éclair, Éric se trouva transporté dans sa propre enfance. Il revit le martyre que lui avaient infligé les filles de cet acabit. « À cause de quelque chose

qu'il lui a révélé concernant sa maladie. Je ne sais pas quoi mais je présume qu'il était sur une piste... comme vous croyez l'être vous-même... Alors ? Désirez-vous vraiment faire preuve d'autant de clairvoyance ?

— Vous me rappelez Freneksy. »

Elle le repoussa et se dirigea vers la porte. « Je veux entrer. Au revoir.

— Saviez-vous que Gino est mort pendant la conférence ?

— Oui. Il le fallait. Juste pour quelques instants, naturellement. Pas assez longtemps pour endommager ses cellules cérébrales. Et, bien sûr, vous l'avez mis aussitôt en hibernation avec le docteur Teagarden. Pourquoi est-ce que je vous rappelle Freneksy ? » Elle s'approcha de lui et le contempla d'un air inquisiteur. « Je ne lui ressemble en rien. Vous cherchez seulement à me mettre en colère pour que je vous dise quelque chose.

— Et je veux que vous me disiez quoi, selon vous ?

— Vous voulez que je vous parle des tendances suicidaires de Gino, répondit-elle flegmatiquement. Il en a, tout le monde le sait. C'est pour ça que sa famille a fait appel à moi. Elle souhaite qu'il ne soit jamais seul, la nuit. Que quelqu'un soit dans ses bras quand il est couché, le surveille quand il a ses insomnies. Il ne supporte pas d'être seul, il faut que je sois là pour lui faire la conversation. Je suis capable de le raisonner, de lui rendre le sens des proportions... sur le coup de quatre heures du matin. C'est difficile mais j'y arrive. » Elle sourit. « Et vous, docteur ? Avez-vous quelqu'un qui vous aide ainsi à quatre heures du matin ? » Éric secoua lentement la tête de droite à gauche. « Vraiment dommage ! Vous en auriez besoin. Je suis désolée de ne pouvoir vous rendre ce service mais un seul client me suffit. D'ailleurs, vous n'êtes pas mon type. Enfin, je vous souhaite bonne chance... Peut-être trouverez-vous un jour quelqu'un comme moi. »

Elle ouvrit la porte et disparut à l'intérieur de la chambre, laissant Éric se morfondre dans le couloir. Il se sentait inutile et éprouvait un pesant sentiment de solitude.

Qu'ont bien pu devenir les archives de ce psychanalyste ? se demanda-t-il machinalement, concentrant à nouveau ses

pensées sur sa tâche. Sans aucun doute, Gino les avait confisquées pour qu'elles ne tombent pas entre les mains des Lilistariens.

Oui, songeait-il, c'est vrai. C'est vers quatre heures du matin que c'est le plus pénible. Mais il n'existe pas de fille semblable à toi, Mary, voilà !

« Docteur Sweetscent ? »

Éric leva les yeux. C'était un des hommes du Service secret.

« Oui ? »

— Docteur, une dame dehors demande la permission d'entrer. Elle prétend être votre femme.

— Ce n'est pas possible ! fit Éric, épouvanté.

— Voudriez-vous m'accompagner pour l'identifier, je vous prie ? »

Automatiquement, il emboîta le pas à l'agent secret. « Dites-lui de s'en aller. »

Non... ce n'est pas la solution. On ne règle pas les problèmes d'un simple coup de baguette à la manière d'un enfant.

« C'est Kathy, il n'y a pas de doute. Ainsi, elle a quand même fini par me suivre ! Seigneur, quelle tuile ! Dites... ça vous est arrivé, vous aussi, de vous sentir incapable de supporter quelqu'un avec qui vous êtes forcé de vivre ? »

— Non », répondit le garde du corps avec laconisme.

CHAPITRE X

Kathy, debout dans un coin du hall de réception, lisait un homéojournal. Elle portait un manteau noir et était lourdement maquillée. En dépit du fard, son teint était livide et ses yeux dilatés semblaient chargés d'angoisse.

Elle leva la tête à l'entrée d'Éric. « Je suis en train de lire un article sur toi. Tu as opéré Molinari et tu lui as sauvé la vie ? Félicitations. » Elle lui sourit d'un sourire forcé, tremblant. « Emmène-moi boire un café. J'ai des choses à te raconter.

— Pas question, répliqua-t-il, incapable de contrôler sa voix pour dissimuler sa stupeur et son effroi.

— J'ai eu une illumination après ton départ, reprit Kathy.

— Moi aussi. J'ai compris que nous avons eu raison de nous séparer.

— Bizarre. Mon point de vue est l'opposé du tien.

— Je n'en doute pas. Ta présence ici le prouve. Écoute... la loi ne m'oblige pas à vivre avec toi. Je suis seulement tenu de...

— Tu dois écouter ce que j'ai à te dire. Tu n'as pas le droit de t'esquiver. Ce serait trop facile ! »

Éric soupira ; il était pris au piège. « D'accord... Je ne peux pas le faire et je ne peux pas davantage nier que tu es ma femme. Bon... allons prendre ce café. »

Il se sentait fataliste : une résignation qui n'était peut-être qu'une forme atténuée de son instinct d'autodestruction. En tout cas, il avait cédé. Prenant Kathy par le bras, il l'entraîna dans la galerie et la guida vers la cafétéria la plus proche.

« Tu as mauvaise mine, fit-il. Tu es blême. Et que tu es tendue !

— Ça n'a pas été drôle après ton départ, avoua-t-elle. Au fond, je suis très dépendante de toi.

— Une réaction de symbiose. C'est malsain !

— Il ne s'agit pas de ça !

— Bien sûr que si. La preuve ! Non, il n'est pas question que je reprenne la vie commune comme autrefois. » Il était résolu – pour le moment, du moins – et prêt à se battre. Il la dévisagea. « Tu as l'air malade... vraiment malade.

— C'est la fréquentation de Molinari qui te fait dire ça. Tu t'habitues à vivre auprès d'un moribond. Je suis en parfaite santé. Un peu fatiguée, c'est tout. »

Mais il avait le sentiment qu'elle était... comment dire ?... tassée sur elle-même... Comme si quelque chose en elle s'était desséché, racorni. Presque comme si elle avait vieilli. Leur séparation pouvait-elle être à l'origine d'une telle détérioration physique ? Il en doutait. Il discernait en Kathy une sorte de fragilité nouvelle qui ne lui plaisait pas. En dépit de son hostilité, il s'inquiétait.

« Tu devrais passer une multiphasique. Un examen complet.

— Mais non ! Tout va bien. Enfin... tout ira bien si nous réglons notre malentendu.

— La fin d'une union n'est pas un malentendu. C'est une réorganisation de l'existence. »

Il prit deux tasses, les remplit au distributeur et paya le caissier rob. Tous deux prirent place à une table. Kathy alluma une cigarette.

« Bien, dit-elle. Admettons que j'avoue que, sans toi, je me désagrège. Ça te fait quelque chose ?

— Oui. Mais ça ne signifie pas que...

— Tu veux me laisser tranquillement m'étioler et dépérir ?

— J'ai un patient dont l'état requiert tout mon temps et toute mon attention. Je ne peux pas te soigner. Et, ajouta-t-il intérieurement, je n'en ai pas la moindre envie.

— Mais il te suffirait de... » Kathy poussa un soupir et but une gorgée de café, la mine lugubre. Sweetscent remarqua que sa main était agitée d'un tremblement. « Rien. Recollons les morceaux, voilà tout. Alors, je récupérerai.

— Non. Franchement, je n'en crois rien. Tu es plus malade que ça. Il y a une autre raison. Je suis plus malade que ça. » Il y a une autre raison. Je suis syndrome pathologique quand j'en ai un sous les yeux. Mais son diagnostic s'arrêtait là. « Je pense que tu sais de quoi tu souffres, dit-il brutalement. Si tu le

voulais, tu pourrais m'expliquer. C'est ce qui me rend méfiant : tu ne me dis pas tout. Ton attitude n'est pas loyale. Ce ne sont pas là des bases pour...

— Eh bien, soit ! » Elle le dévisagea. « J'avoue : je suis malade. Mais c'est mon affaire. Tu n'as pas à te faire de soucis.

— À mon avis, tu es atteinte de troubles neurologiques. »

Kathy sursauta et ses joues devinrent plus exsangues encore.

« Je crois, poursuivit Éric, que je vais prendre une décision qui sera peut-être excessive. Mais il faut que j'essaie pour voir. Je vais te faire arrêter.

— Seigneur, pourquoi ? » Elle le contemplait, frappée de panique. Elle leva les mains dans un geste de défense, puis les laissa retomber. Éric se leva et s'approcha de l'employée. « Mademoiselle, pourriez-vous faire dire au Service secret de m'envoyer quelqu'un ? »

La jeune fille cilla mais répondit imperturbablement : « Bien, monsieur. » Elle adressa un signe à un serveur qui, sans discussion, disparut dans la cuisine.

Éric alla se rasseoir. Il avala une gorgée de café en s'efforçant de garder son calme. En même temps, il se cuirassait en prévision de ce qui allait se passer.

« C'est pour ton bien, Kathy. Du moins, je le pense. L'avenir dira si j'ai raison. Mais je crois avoir raison. Et tu le sais.

— Je vais repartir, Éric », murmura-t-elle. Elle était blafarde et l'effroi la ratatinait. « Je vais retourner à San Diego. Ça te va ?

— Non. Tu es venue ici, il faut que tu en supportes les conséquences. C'est désormais une affaire qui me concerne... Tu l'as voulu ! » *Il* avait le sentiment de se conduire de façon rationnelle et contrôlée. C'était une situation inquiétante mais il pressentait une menace imminente et encore plus terrible.

« Entendu, Éric, fit Kathy d'une voix rauque. Je vais te dire la vérité. Je suis intoxiquée au JJ-180, cette drogue dont je t'ai parlé et à laquelle nous avons goûté avec Marm Hastings. Voilà... Je n'ai plus rien à ajouter. Je n'en ai repris qu'une autre fois ; une seule prise suffit à créer l'accoutumance. Cela ne t'étonnera pas puisque tu es médecin.

— Qui d'autre est au courant ?

— Jonas Ackerman.

— Comment t'es-tu procuré la drogue ? Par la filiale de la F.C.T. ?

— Euh... oui, répondit-elle en détournant le regard. C'est pourquoi Jonas est au courant : il m'a ravitaillée. Mais, je t'en supplie, ne le répète à personne.

— Sois tranquille. »

Le cerveau d'Éric fonctionnait à nouveau correctement. S'agissait-il du produit auquel Don Festenburg avait fait indirectement allusion ? Son nom – JJ-180 – éveillait des souvenirs en lui et il tenta de les préciser.

« Tu as fait une erreur catastrophique, Kathy. Je me rappelle avoir entendu parler de la frohédadrine, comme on appelle aussi cette substance. Oui, c'est la Hazeltine qui la fabrique. »

L'agent du Service secret entra et s'arrêta devant leur table.
« Vous vouliez me voir, docteur ?

— Oui. Pour vous dire que cette dame est ma femme comme elle vous l'a affirmé. Je voudrais qu'elle ait l'autorisation de rester avec moi.

— Très bien, docteur. Nous allons faire un contrôle de routine mais je suis certain qu'il n'y aura pas de problèmes de sécurité. »

L'homme salua le couple d'un hochement de tête et s'en alla.

« Merci, murmura Kathy après son départ.

— Je considère que le fait de s'adonner à une drogue aussi toxique est comparable à une grave maladie. Je ne peux te laisser tomber. Il faudra sans doute te faire hospitaliser, je suppose que tu le sais. Je vais prendre contact avec la Hazeltine et tâcher de recueillir les informations existantes mais, comprends-le bien, il n'y a peut-être rien à faire.

— Oui. » Elle secoua convulsivement la tête.

« Quoi qu'il en soit, tu as énormément de courage. » Il lui prit la main. Une main froide et sèche. Inerte. Il la lâcha. « C'est ce qui a toujours fait mon admiration : tu n'es pas lâche. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle tu en es là. Il faut du cran pour faire l'essai d'un produit nouveau. Et voilà : nous sommes à nouveau réunis ! » Englués l'un à l'autre, songea-t-il, morose et désespéré. Replâtrer un ménage brisé à cause d'une

toxicomanie peut-être incurable ! Un comble ! « Tu es un type bien, toi aussi.

— Te reste-t-il encore de cette saleté ? » Elle hésita. « N... non.

— Tu mens.

— Je ne m'en dessaisirai à aucun prix. Je préfère m'en aller tout de suite et me débrouiller seule. » Sa peur s'était muée en une attitude de défi obstiné. « Réfléchis. Si je suis intoxiquée, je ne peux pas te remettre ma provision. C'est bien ce qu'on appelle l'esclavage de la drogue ! Je ne veux pas en reprendre mais j'y suis obligée. N'importe comment, il ne m'en reste plus beaucoup. » Elle haussa les épaules. « Je préférerais être morte. Je ne sais comment je suis tombée dans ce guêpier.

— Qu'éprouves-tu sous son influence ? J'ai cru comprendre qu'elle perturbe le sens du temps.

— Oui. Il n'y a plus de point de référence fixe ; on va sans difficulté d'avant en arrière dans la durée. Ce que j'aimerais, c'est me mettre au service de quelqu'un, trouver un moyen d'utiliser la période historique dans laquelle je suis projetée. Le secrétaire ne pourrait-il m'employer, Éric ? Qui sait si je ne parviendrais pas à nous sortir de cette guerre ? Peut-être pourrais-je prévenir Molinari avant qu'il signe le pacte de paix. » Ses yeux brillaient d'espoir. « Ça ne vaut pas la peine d'essayer ?

— Peut-être que si. »

Mais Sweetscent se rappelait les propos de Festenburg. Il était possible que Molinari ait déjà eu lui-même recours au JJ-180. Toutefois, il n'avait pas tenté de remonter à la période antérieure au pacte – à moins qu'il n'eût été incapable de trouver la bonne route. La drogue affectait peut-être différemment chaque individu. C'était le cas pour beaucoup de stimulants et d'hallucinogènes. « Pourrais-je l'approcher par ton intermédiaire ?

— Je le suppose. » Mais un brusque soupçon rendait à Éric toute sa méfiance. « Toutefois, pas dans l'immédiat. Pour le moment, Molinari se remet de l'intervention rénale qu'il a subie. Tu es au courant...»

Elle acquiesça et fit une grimace de douleur. « Oh ! je souffre atrocement, Éric ! À me demander si j'y survivrai. Donne-moi des tranquillisants. Ça me calmera peut-être un peu. » Elle tendit sa main ouverte ; Éric nota à nouveau son tremblement anormal. C'était encore pire que tout à l'heure.

Il se leva. « Pour le moment, je vais te conduire à l'infirmerie. En attendant de trouver une solution. Mais je préfère ne pas te donner de médicaments qui risqueraient de potentialiser encore, la drogue. Quand on a affaire à un produit nouveau, on ne sait jamais... »

Kathy le coupa : « Éric, tu veux que je te dise ce que j'ai fait quand tu m'as quittée pour demander à l'employée d'appeler le Service secret ? J'ai fait tomber une capsule de JJ-180 dans ta tasse. Ne ris pas, je parle sérieusement. C'est la vérité. Et tu as bu ton café. À présent, toi aussi, tu es tombé sous l'influence de la drogue. Tu vas en sentir les effets d'un moment à l'autre. Je te conseille de rentrer chez toi car c'est terrible. » Sa voix était monocorde et morne. « J'ai agi ainsi parce que je pensais que tu voulais me faire arrêter. Tu me l'avais dit et je t'ai cru. C'est ta faute, vois-tu. Je suis désolée... Je regrette mon geste mais maintenant tu as un motif pour me soigner. Tu es obligé de trouver une solution. Je ne pouvais me fier uniquement à ta bonne volonté : il y avait trop de litiges entre nous. Ai-je tort ?

— Les drogués ont tendance à faire du prosélytisme, c'est bien connu, parvint-il à dire.

— Tu me pardonnes ? demanda Kathy en se levant à son tour.

— Non. »

Il était ivre de fureur et c'était comme un vertige. Non seulement je ne te pardonne pas, ajouta-t-il intérieurement, mais je ferai tout pour t'empêcher de te faire désintoxiquer. Désormais, rien n'a plus d'importance. Une seule chose compte : me venger de toi. Rien... pas même ma propre guérison. C'était une haine à l'état pur, un concentré de haine qu'il ressentait pour Kathy. Oui... son geste était normal. Elle était ainsi. C'était précisément la raison pour laquelle il avait voulu se séparer d'elle.

« Nous sommes tous les deux dans la même galère », murmura Kathy.

Éric se dirigea vers la porte de la cafétéria en s'efforçant de marcher aussi droit que possible. Il avançait pas à pas, de table en table.

Il réussit presque à atteindre la sortie. Presque.

Tout revint autour de lui. Mais totalement différent. Totalement nouveau. Totalement transformé.

Don Festenburg se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et dit : « Vous avez de la chance. Mais il vaudrait mieux que je vous donne quelques explications. Tenez... le calendrier. » Il le poussa vers Éric, assis de l'autre côté du bureau. « Vous vous êtes déplacé d'un peu plus d'un an dans l'avenir. » Éric contempla fixement l'objet de cuivre, comme un myope. « Nous sommes le 17 juin 2056. Vous faites partie des rares privilégiés que la drogue affecte de cette façon. La plupart des gens errent dans le passé et s'enlisent dans les univers parallèles qu'ils édifient. Vous voyez le topo ? On joue au petit dieu jusqu'à ce que la détérioration du système nerveux dépasse le seuil admissible et on sombre ensuite dans la dégénérescence. »

Éric essaya de trouver quelque chose à dire. En vain.

« Ne vous donnez pas cette peine, continua Festenburg, conscient des efforts de son interlocuteur. Laissez-moi parler. Vous n'êtes ici que pour quelques minutes et je dois vous apprendre un certain nombre de choses. Il y a un an, quand vous avez absorbé du JJ-180 dans la cafétéria, il s'est trouvé que j'entrais à l'improviste dans l'établissement. Votre femme était en proie à une crise de nerfs. Quant à vous, vous veniez de disparaître. Kathy a été prise en charge par le Service secret. Elle a reconnu qu'elle se droguait et a avoué ce qu'elle avait fait.

— Je vois. » Éric secoua pensivement la tête. La pièce parut basculer. »

« Ça va mieux ? En somme, à l'heure qu'il est, Kathy a subi une cure de désintoxication mais n'entrons pas dans ces détails : ils sont de médiocre importance.

— Est-ce que...

— Oui, votre problème personnel, votre intoxication à vous. Il y a un an, aucune cure n'existait. Vous serez sans doute heureux de savoir que, maintenant, on en a trouvé une. Il y a deux mois qu'elle a été découverte et il y a longtemps que je vous attends. On connaît si bien le JJ-180, désormais, que j'ai pu calculer à la minute près l'heure et le lieu exacts de votre émergence. » Festenburg plongea la main dans une des poches de sa veste froissée et en sortit un petit flacon de verre. « Voici l'antidote que fabrique aujourd'hui la filiale de la F.C.T. Voulez-vous l'essayer ? Si vous en absorbez vingt milligrammes sur-le-champ, vous serez libéré de l'accoutumance, même après avoir réintégré votre temps d'origine. » Son sourire plissa bizarrement sa figure jaunâtre. « Seulement... il y a des problèmes.

— Où en est la guerre ? demanda Éric.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? s'exclama Festenburg avec mépris. Bon Dieu, Sweetscent ! Votre vie dépend de ce flacon ! Vous ne savez pas ce que c'est d'être l'esclave de cette drogue !

— Molinari est-il toujours vivant ? »

Fstenburg secoua la tête. « Il ne dispose que de quelques minutes et il veut connaître l'état de santé de Molinari ! Écoutez-moi. » Il se pencha en avant, la lèvre pendante, le visage tirillé de tics. « Je vais vous proposer un marché, docteur. Ce que je vous demande en échange du remède est ridiculement insignifiant. Je vous en supplie : acceptez de vous entendre avec moi. La prochaine fois que vous absorberez une dose de JJ-180 – si vous n'êtes pas guéri – vous vous enfoncerez de dix ans dans l'avenir. Et ce sera trop tard. Trop loin. »

— Trop tard pour vous mais pas pour moi, rétorqua Éric. La cure existera toujours.

— Vous ne voulez même pas savoir ce que j'exige de vous en échange de ces comprimés ?

— Non.

— Pourquoi ? »

Éric haussa les épaules. « Je trouve cette situation pénible. Vous êtes en train de faire pression sur moi et je n'aime pas ça. Je préfère prendre des risques et me passer de votre aide. » Il

lui suffisait de savoir qu'il existait une méthode de désintoxication. Cette seule information apaisait son angoisse et le laissait libre d'agir. « C'est un pari à faire. De toute évidence, le mieux est de prendre le maximum de JJ-180 sans dépasser les limites physiologiques, disons deux ou trois fois, afin de plonger plus profondément dans l'avenir à chaque prise. Quand les effets destructeurs de la drogue seront trop grands...

— Une seule prise entraîne une détérioration irréversible du cerveau, cracha Festenburg entre ses dents serrées. Pauvre imbécile ! Vous en avez déjà trop avalé ! Vous avez vu votre femme : voulez-vous vous retrouver dans le même état qu'elle ? »

Éric médita un moment avant de répondre : « En fonction de ce que j'en retirerai... oui. Après la seconde prise, je saurai comment finira la guerre et, si son issue est défavorable, je serai en mesure de mettre Molinari en garde afin d'éviter un dénouement désastreux. Devant un pareil enjeu, est-ce que ma santé compte ? » Il se tut. Tout était à ses yeux d'une clarté parfaite. Il n'y avait pas à discuter. Il attendait de retourner à son temps d'origine.

Fstenburg ouvrit le flacon, le renversa et écrasa à coups de talon les comprimés qui avaient roulé sur le sol.

« Avez-vous songé que, d'ici dix ans, la guerre aura provoqué tant de ravages sur la Terre que la F.C.T. se trouvera peut-être dans l'incapacité de fabriquer cet antidote ? »

Cet argument prit Éric au dépourvu mais il réussit à ne pas trahir son trouble. « Nous verrons bien, murmura-t-il.

— Je vous dirai en toute franchise que j'ignore de quoi l'avenir sera fait. Mais je connais le passé : ce qui a lieu depuis un an et qui est encore dans votre avenir. » Il prit un homéojournal qu'il étala sur son bureau de façon qu'Éric pût le lire. « Je pense que cela vous intéressera. Cet homéo est sorti six mois après l'épisode de la cafétéria. »

Éric jeta un coup d'œil sur le titre :

SWEETSCENT, INCULPÉ DE COMLOT CONTRE LE
SECRÉTAIRE INTÉRIMAIRE DE L'O.N.U. DONALD
FESTENBURG,

EST ARRÊTÉ PAR LE SERVICE SECRET

D'un geste brusque, Festenburg s'empara de l'homéojournal qu'il roula en boule et lança derrière lui. « Je ne vous dirai pas ce qu'il est advenu de Molinari. Puisque vous ne voulez pas parvenir à un accord raisonnable avec moi, vous n'avez qu'à le découvrir vous-même.

— Vous avez eu un an pour faire imprimer un faux numéro de journal. Je crois qu'il y a eu des précédents dans l'histoire. Staline a utilisé ce stratagème quelques mois avant la mort de Lénine. Il lui a montré un exemplaire truqué de la *Pravda* et Lénine...

— Regardez mon uniforme, s'exclama frénétiquement Festenburg qui avait viré au rouge brique et qui tremblait comme s'il était prêt à éclater. Regardez mes insignes, mes épaulettes !

— Pourquoi ne seraient-ils pas faux, eux aussi ? Je ne dis pas d'ailleurs qu'ils le soient ni que cet homéo soit factice. Je dis simplement qu'il est possible que tout cela soit de la mise en scène et c'est suffisant pour m'interdire de formuler une opinion. »

Fstenburg parvint au prix d'un effort surhumain à recouvrer en partie sa maîtrise de soi. « Fort bien. Vous jouez la carte de la prudence. Cette expérience vous désoriente... je le comprends. Mais essayez d'être réaliste. Vous avez vu l'homéo, vous savez que j'ai succédé à Molinari comme secrétaire général des Nations Unies, bien que je ne vous aie pas précisé de quelle façon je suis parvenu à ce poste. Vous savez en outre que vous avez été pris il y a un peu plus de six mois la main dans le sac, en train de comploter contre moi. Et...

— Secrétaire général intérimaire », rectifia Éric. Festenburg le dévisagea. « Que voulez-vous dire ?

— Ce titre indique qu'il s'agit d'une situation provisoire. Et je n'ai pas été – ou je ne serai pas – « pris la main dans le sac ». L'homéo fait simplement état d'une inculpation. Il n'y a pas eu de procès, il n'y a pas eu de condamnation. Il se peut que je sois innocent, que j'aie été la victime d'une machination organisée

par vos soins. Je vous renvoie à nouveau à Staline : quelques mois avant la mort de Lénine, le pseudo...»

— Je vous en prie ! Ne m'infligez pas un cours : l'Histoire est ma spécialité. Je sais que Staline a totalement mystifié Lénine à son lit de mort. Et je n'ignore rien non plus du complot des blouses blanches, ourdi de toutes pièces par Staline en personne dans sa paranoïa peu avant qu'il succombe à son tour. » Festenburg parlait d'une voix posée. « Eh bien, je reconnais que l'homéo que je viens de vous faire voir était un faux. »

Éric sourit.

« Et je ne suis pas secrétaire intérimaire de l'O.N.U. Mais quant à savoir ce qui s'est passé en réalité... je vous laisse à vos conjectures. De toute façon, vous ne découvrirez rien. D'ici quelques instants, vous allez regagner votre présent et vous ignorerez l'avenir. Alors qu'en acceptant mon marché vous auriez pu tout savoir !

— J'ai l'impression que je suis un imbécile, murmura Éric.

— Pire encore : c'est de la perversion ! Vous pouviez réintégrer votre temps d'origine avec des armes inimaginables – je parle figurativement, bien sûr – pour venir en aide à votre femme, à Molinari et à vous-même. Pendant une année encore, vous allez mariner dans votre jus... à supposer que la drogue vous permette de vivre aussi longtemps. Nous verrons. »

Pour la première fois depuis le début de la conversation, Éric, effleuré par le doute, sentit sa résolution vaciller. N'avait-il pas fait erreur ? Somme toute.

Fstenburg ne lui avait pas dit ce qu'il voulait en échange de l'antidote qu'il lui avait offert. Mais cet antidote, il l'avait détruit et il était désormais trop tard. Tout cela n'était plus que des mots. Il se leva et s'approcha de la fenêtre. Cheyenne était en ruine.

Comme il était là, contemplant la ville dévastée, il eut le sentiment que la réalité, la substantialité du décor qui l'entourait commençait à se dissoudre. Il s'efforça de s'agripper à cette réalité, de la retenir de toutes ses forces.

« Tous mes vœux vous accompagnent, docteur », lança Festenburg sur un ton caverneux avant de se muer en une brume vaporeuse, grisâtre et indistincte, qui se diluait, se

fondait aux vestiges désagrégés du bureau, des murs et des objets.

Éric trébucha et, perdant l'équilibre, sombra dans le gouffre de la non-pesanteur. C'était une expérience des plus pénibles. Finalement, en proie au vertige, il leva les yeux et vit des tables... des gens. Il se trouvait dans la cafétéria de la Maison Blanche.

Un groupe s'était agglutiné autour de lui. Des personnes inquiètes, hésitantes, qui se refusaient à le toucher.

« Merci de votre assistance », fit-il avec aigreur en se remettant tant bien que mal sur ses pieds.

L'air coupable, les clients regagnèrent leurs places, le laissant seul avec Kathy.

« Tu as disparu trois minutes environ », lui annonça-t-elle.

Il ne répondit pas. Il ne voulait pas lui parler. Il ne voulait pas avoir de contact avec elle. Il avait l'estomac brouillé et ses jambes ployaient sous lui. Il avait l'impression que sa tête avait éclaté. Les mêmes symptômes que ceux de l'empoisonnement par l'oxyde de carbone, songea-t-il. À croire qu'il avait absorbé la mort à l'état pur.

« Je peux t'aider ? lui demanda Kathy. Je me rappelle ce que j'ai éprouvé la première fois.

— Je t'emmène à l'infirmerie », répliqua-t-il. Il l'agrippa par le bras. « Tu as sûrement de la drogue dans ton sac », ajouta-t-il en le lui arrachant.

Un instant plus tard, il contemplait les deux capsules oblongues dans le creux de sa main. Après les avoir mises dans sa poche, il rendit son sac à Kathy.

« Merci, murmura-t-elle avec une ironie acerbe.

— Merci à toi, ma très chère. C'est fou ce que nous pouvons nous aimer dans cette phase nouvelle de nos rapports conjugaux ! » Il la poussa vers la porte sans qu'elle offre de résistance.

Je suis heureux de ne pas avoir conclu ce marché avec Festenburg, se dit-il. Mais Festenburg ne s'avouerait pas battu. Ce n'était qu'un début. Néanmoins, Éric possédait un avantage que ce fabricant de discours à la triste figure ignorait encore à l'heure actuelle.

Après cette rencontre dans l'avenir, Éric savait que Festenburg nourrissait des ambitions politiques, qu'il essaierait d'une façon ou d'une autre de faire un coup d'État et s'efforcerait de soudoyer des gens pour le soutenir. Son uniforme n'avait été qu'un faux-semblant mais ses aspirations étaient bien réelles.

En outre, il était possible que Festenburg ne soit pas encore entré, à l'heure actuelle, dans cette phase de sa carrière.

Et aujourd'hui, un an avant son contact futur avec Éric, il ne pouvait prendre ce dernier par surprise, ignorant qu'il lui avait laissé – ou lui laisserait – voir son jeu. Ç'avait été une erreur de sa part.

Une erreur politique grave, irréparable. D'autant plus irréparable que d'autres stratèges qualifiés étaient en scène.

Gino Molinari, notamment.

Dès que sa femme eut été admise à l'infirmerie de la Maison Blanche, Éric vidéophona à Jonas Ackerman, à Tijuana.

« Vous êtes donc au courant de ce qui est arrivé à Kathy ? lui demanda piteusement ce dernier.

— Mon intention n'est pas de vous réclamer des comptes. Je vous appelle pour...

— Qu'est-ce que j'ai fait ? s'exclama Jonas, les traits convulsés. Elle vous a dit que c'est moi qui l'ai incitée à prendre cette drogue, n'est-ce pas ? Ce n'est pas vrai, Éric. Pourquoi aurais-je agi ainsi ?

— Nous parlerons de ça plus tard. Je veux d'abord savoir si Virgil possède des renseignements sur le JJ-180.

— Oui, mais pas plus que moi. Nous n'avons guère...

— Passez-le-moi. »

Jonas brancha la communication sur le poste de Virgil Ackerman – sans beaucoup d'enthousiasme.

Quand le vieillard eut reconnu son interlocuteur, il lui décocha une œillade candidement polissonne. « Éric ! J'ai lu dans les homéos que vous avez déjà sauvé une fois la vie à Molinari. Je pensais bien que vous sauriez vous débrouiller. Maintenant, si vous réussissez à rééditer le même exploit tous les jours... » Il émit un gloussement de ravissement.

« Kathy prend du JJ-180. Elle est intoxiquée et j'ai besoin d'aide pour la guérir. »

Virgil retrouva aussitôt son sérieux. « C'est épouvantable ! Mais que voulez-vous que je fasse, Éric ? Ce serait avec joie, naturellement... Tout le monde aime Kathy, ici. Mais vous êtes médecin, Éric. Vous devriez être capable d'intervenir. »

Éric coupa court au bavardage du vieil homme. « Dites-moi le nom du responsable de la filiale où l'on fabrique le JJ-180 pour que je me mette en rapport avec lui.

— Oui, bien sûr... C'est la Hazeltine Corporation de Détroit. Voyons... À qui vous adresser ? Pourquoi pas à Bert Hazeltine lui-même ? Une minute... Jonas, qui vient d'entrer dans mon bureau, est en train de me dire quelque chose. »

Jonas apparut sur l'écran. « Écoutez-moi, Éric. Dès que j'ai su ce qui était arrivé à Kathy, j'ai alerté la Hazeltine Corporation. Quelqu'un est déjà parti pour Cheyenne : j'avais bien pensé qu'elle irait là-bas. Tenez-nous au courant de la suite des événements. Et bonne chance. » Soulagé d'avoir apporté sa contribution, Jonas s'écarta de l'écran.

Après avoir remercié le patriarche, Éric raccrocha. Il se rendit aussitôt dans le hall de réception de la Maison Blanche pour voir si l'émissaire de la Hazeltine était déjà arrivé.

« Oui, docteur Sweetscent, dit la réceptionniste en vérifiant son registre. Deux personnes vous ont demandé il y a un instant. On a envoyé des chasseurs à votre recherche. » Elle se pencha sur la page. « Un certain Mr. Bert Hazeltine et une femme. Miss... Miss Bachis. C'est très mal écrit. Oui... Je crois que c'est bien ça. On leur a conseillé de passer chez vous. »

Éric regagna son appartement. La porte était entrouverte. Un homme d'âge mûr, vêtu avec élégance, et une femme blonde qui approchait de la quarantaine étaient installés dans le living. La femme portait lunettes ; ses traits lourds trahissaient la professionnelle compétente. « Mr. Hazeltine ? » fit Éric.

Les deux visiteurs se levèrent. « Bonjour, docteur Sweetscent, dit Bert Hazeltine en lui secouant la main. Je vous présente Hilda Bachis, du bureau des stupéfiants de l'O.N.U. Cet organisme a été informé de la situation dans laquelle se trouve votre femme, ainsi que l'exige la loi. Toutefois...»

Hilda Bachis l'interrompt : « Nous n'avons aucune intention d'arrêter votre femme ni de la punir, docteur, commença-t-elle d'une voix vibrante. Notre seul désir est de la sauver : il rejoint le vôtre. Nous avons l'intention de la voir mais nous avons pensé qu'il serait préférable d'avoir un entretien avec vous auparavant.

— Mrs. Sweetscent détient-elle des réserves de drogue, docteur ? demanda doucement Hazeltine.

— Non.

— En ce cas, permettez-moi de vous expliquer la différence qu'il y a entre l'accoutumance et l'intoxication. L'intoxiqué...

— Je suis médecin, lui rappela Éric. Vous pouvez économiser votre salive. » Il s'assit. Il se ressentait encore des effets du JJ-180. Il avait mal à la tête et, chaque fois qu'il respirait, une douleur lancinante lui déchirait la poitrine.

« Vous savez donc que cette substance s'est maintenant intégrée au métabolisme de son foie et qu'il est indispensable qu'elle continue d'en prendre pour que cet organe puisse assumer ses fonctions. Si elle en était brutalement privée, elle mourrait... » Hazeltine se livra à un petit calcul. « Quelle quantité a-t-elle absorbée ?

— Deux ou trois capsules.

— Eh bien, il est tout à fait vraisemblable qu'elle ne survivrait pas vingt-quatre heures.

— Et si on lui en fournit ?

— On pourrait la prolonger quatre mois environ. D'ici là, nous aurons peut-être découvert l'antidote, docteur. Nous travaillons dans cette direction, n'en doutez pas. Nous avons été jusqu'à essayer de remplacer le foie vivant par un foie artificiel et à substituer...

— Il faut donc la pourvoir en drogue. » Éric, oubliant Kathy, se prit à songer à sa situation personnelle. « Admettons qu'elle n'en ait absorbé qu'une seule et unique dose. Est-ce que, dans ce cas...

— Voyons, docteur... ne comprenez-vous pas ? Le JJ-180 n'est pas un remède : c'est une arme stratégique. Le but recherché par ses inventeurs était de mettre au point un produit créant l'accoutumance dès la première prise en déterminant une

grave détérioration du système nerveux et du cerveau. C'est un produit inodore et sans goût. Si on le mélange à la nourriture ou à la boisson, il passe inaperçu. Dès le début, nous avons envisagé l'éventualité d'une intoxication accidentelle dont seraient victimes nos compatriotes et il a été décidé d'attendre d'avoir découvert l'antidote pour utiliser le JJ-180 contre l'ennemi. Mais...» Son regard croisa celui d'Éric. « Si votre femme est tombée sous l'esclavage de cette drogue, ce n'est pas par accident, docteur : elle a été délibérément intoxiquée. Nous savons où elle s'est procuré le produit. » Hazeltine se tourna vers Miss Bachis.

« Mrs. Sweetscent, enchaîna cette dernière, n'aurait pas pu se ravitailler auprès de la F.C.T. car la Hazeltine n'a pas encore fait de livraisons à la société mère.

— Mais nous en avons livré à nos alliés, reprit Bert Hazeltine. En application du pacte de paix, nous sommes tenus de leur remettre un échantillon de toutes les armes nouvelles produites sur Terre. Les Nations Unies m'ont contraint de fournir un chargement de JJ-180 à Lilistar. » Son visage parut s'affaïsser, ce qui était chez lui le signe d'une colère rentrée.

Hilda Bachis prit le relais. « La cargaison a été fragmentée et répartie entre cinq transporteurs. Quatre d'entre eux seulement sont arrivés à destination. Les reegs ont détruit le cinquième : il a sauté sur une automine. Or, des rumeurs persistantes prétendent que les émissaires lilistariens ont réintroduit la drogue sur Terre pour l'utiliser contre nos concitoyens. »

Éric hocha la tête. « Soit... ce n'est pas par le canal de la F.C.T. qu'elle se l'est procurée. » Mais quelle importance pouvait bien avoir ce détail ? « Par conséquent, votre femme a été contactée par des agents lilistariens. Dans ces conditions, il n'est pas question qu'elle demeure à Cheyenne. Nous en avons déjà parlé au Service secret. Elle sera transférée à Tijuana ou à San Diego. Nous n'avons pas le choix... Certes, elle ne l'a pas avoué mais elle reçoit des doses de JJ-180 en échange de services rendus aux Lilistariens. Il est possible que ce soit la raison pour laquelle elle vous a rejoint.

— Mais si vous la privez de ravitaillement...

— Ce n'est nullement dans nos intentions, affirma Hazeltine. Bien au contraire ! La manière la plus sûre de soustraire votre femme à l'influence des agents lilistariens est de l'approvisionner directement nous-mêmes. C'est là la politique que nous appliquons dans les situations de ce genre et Mrs. Sweetscent n'est pas notre premier cas, docteur. Toutefois, la marge de manœuvre dont nous disposons est limitée. En premier lieu, votre épouse a besoin d'être alimentée en JJ-180, simplement pour ne pas mourir : c'est déjà une raison suffisante pour que nous lui en fournissions. Mais il est un point que vous ignorez encore. Certes, l'un des cinq transporteurs en question a sauté sur une mine reegienne mais nous savons à présent que l'ennemi a à récupérer une fraction de la cargaison. Il détient à présent une quantité infime mais néanmoins suffisante de JJ-180. Et les reegs travaillent, eux aussi, à mettre au point une cure de désintoxication, ajouta Hazeltine après une pause.

« La Terre ne l'a pas encore découverte, reprit-il. Et Lilistar, en dépit de ce que vous a dit votre femme, ne cherche même pas à élaborer un antidote. Nos alliés se contentent de constituer des stocks dont ils comptent certainement se servir contre nous aussi bien que contre l'ennemi commun. Le fait est là. Cependant, il se peut que les reegs aient déjà mis au point leur cure de désintoxication : il serait déloyal de vous le cacher. Je ne vous suggère pas de passer à l'ennemi : je m'efforce simplement d'être franc. D'ici quatre mois, nous aurons peut-être, nous aussi, découvert l'antidote. Peut-être ou peut-être pas. Je suis incapable de prévoir l'avenir.

— Cette drogue permet à certains de ses usagers de voyager dans le futur », dit Éric.

Hazeltine et Hilda Bachis échangèrent un coup d'œil.

« C'est exact, acquiesça le premier. C'est là, vous ne l'ignorez certainement pas, une information ultra-secrète. J'imagine qu'elle vous a été transmise par votre femme. Est-ce dans l'avenir qu'elle va lorsqu'elle est sous l'influence du JJ-180 ? C'est relativement rare. En règle générale, les intoxiqués ont plutôt tendance à régresser dans le passé.

— Nous avons parlé de cette question, Kathy et moi, répondit évasivement Éric sans se compromettre.

— Evidemment, c'est une possibilité... Sur le plan théorique, tout au moins. Passer dans le futur, se procurer l'antidote ou sa formule, regagner le présent et aller voir les chimistes de la Hazeltine Corporation. Ce serait une solution. Mais cela semble presque trop facile, ne trouvez-vous pas ? La première objection qui vient à l'esprit est que l'antidote n'existe peut-être pas, auquel cas il est inutile de se rendre dans l'avenir. Après tout, nous ne savons toujours pas comment guérir les drogués amateurs des dérivés de l'opium. La consommation de l'héroïne est aussi illégale et dangereuse qu'il y a cent ans. Mais j'ai une autre objection, plus grave encore, à formuler. Je peux l'affirmer en connaissance de cause puisque j'ai supervisé l'expérimentation du JJ-180 à toutes ses étapes : j'ai le sentiment que le sujet qui croit émerger dans une autre période est victime d'une illusion. À mon avis, ce n'est ni le véritable avenir ni le véritable passé.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Je vous répéterai ce que la Hazeltine Corporation a soutenu dès le début : nous considérons que le JJ-180 est un hallucinogène, rien de plus. Que l'hallucination ait toutes les apparences de la réalité n'est nullement un critère : la plupart des hallucinations paraissent réelles quel que soit leur stimulant : une drogue, une psychose, une affection cérébrale ou une excitation électrique affectant telle ou telle zone spécifique du cerveau. Une personne qui a une hallucination – je ne vous apprendrai rien, docteur – ne se contente pas d'imaginer qu'elle voit un oranger, par exemple : elle le voit véritablement. Pour elle, c'est là une expérience authentique, aussi authentique que l'est actuellement notre présence dans votre appartement. Jamais un seul consommateur de JJ-180 n'est revenu du passé avec un objet témoin. L'adepte ne disparaît ni...»

Miss Bachis le coupa : « Je ne suis pas d'accord avec vous. M. Hazeltine. J'ai interrogé un grand nombre de consommateurs de JJ-180 qui m'ont rapporté des détails qu'ils n'auraient pas pu connaître sans avoir voyagé dans le temps. Il m'est impossible de le prouver mais je suis catégorique. Excusez-moi de vous avoir interrompu.

— Il s'agit de souvenirs latents, rétorqua Hazeltine avec irritation. Ou peut-être une vie antérieure, pendant que vous y êtes !

— Si le JJ-180 ouvrait effectivement la voie au voyage dans le temps, dit Éric, ce ne serait pas une arme efficace contre les reegs, car il risquerait de leur être plus bénéfique que néfaste. C'est pourquoi, Mr. Hazeltine, vous êtes dans l'obligation de nier que ce soit autre chose qu'une hallucination. Aussi longtemps que votre dessein sera de vendre cette drogue au gouvernement.

— C'est un argument *ad hominem*. Vous vous en prenez à mes motivations et non à mon raisonnement. Vous me surprenez, docteur. » Hazeltine paraissait déçu. « Mais vous avez peut-être raison. Comment voulez-vous que je sache ? Je n'ai jamais pris de JJ-180 et, à partir du moment où nous avons constaté que cette drogue créait l'accoutumance, nous n'en avons administré à personne. Nous nous sommes limités à étudier ses effets sur l'animal, sur les malheureux humains qui, comme votre femme, ont été volontairement intoxiqués par les Lilistariens désireux de multiplier le nombre des drogués et... » Il hésita, haussa les épaules et poursuivit : « Nous en avons également donné, c'est évident, aux prisonniers de guerre reegs. Sinon, nous n'aurions pas été en mesure de déterminer les effets du JJ-180 sur leur organisme.

— Comment ont-ils réagi ?

— Sensiblement comme les Terriens : accoutumance totale, dégradation neurologique, hallucinations d'une intensité telle qu'elles les rendaient indifférents à leur situation réelle. » Il ajouta, presque comme s'il se parlait à lui-même : « Voilà ce que la guerre nous amène à faire. Et on parle des Nazis !

— Il faut la gagner, Mr. Hazeltine, dit Hilda Bachis.

— Oui, acquiesça-t-il d'une voix morne. Vous avez raison, Miss Bachis. Raison sur toute la ligne. » Baissant la tête, il contempla le plancher sans le voir.

« Donnez l'objet au docteur Sweetscent. » Hazeltine hocha la tête et sortit de sa poche une petite boîte de métal plate. « Tenez. C'est du JJ-180. La loi nous interdit de remettre cette provision à votre femme : nous ne pouvons pas ravitailler un

intoxiqué notoire. Prenez-la vous-même – c'est une pure et simple formalité, évidemment. Ce que vous en ferez vous regarde. Toujours est-il qu'il y a suffisamment de drogue dans ce coffret pour la maintenir en vie jusqu'à l'échéance. » Baissant toujours la tête, il s'efforçait de ne pas rencontrer le regard d'Éric.

— Cette découverte effectuée par votre firme n'a pas l'air de vous enchanter, fit ce dernier en prenant la boîte.

— Comment voulez-vous qu'elle m'enchanter ? Cela vous paraîtra peut-être étrange mais le pire était d'observer les prisonniers reegs auxquels la drogue avait été administrée. Ils se retiraient en eux-mêmes. Et ils s'étiolaient sans rémission. Une fois qu'ils ont goûté au JJ-180, la drogue devient toute leur vie. Ils sont heureux d'en être esclaves. Les hallucinations qu'ils expérimentent... comment dirais-je ?... les distraient... Non... Les captivent ? Je ne sais pas mais ils se comportent comme s'ils avaient eu la vision de la réalité ultime. Laquelle est, sur le plan clinique et physiologique, un enfer insidieux.

— La vie est courte, rétorqua Éric.

— Et bestiale et odieuse, compléta Hazeltine, presque inconsciemment. Je suis incapable de considérer les choses avec fatalisme, docteur. Peut-être avez-vous plus de chance ou êtes-vous plus intelligent que moi.

— Non, certainement pas. » Être un psycho-dépressif n'était certes pas un état enviable. Le fatalisme n'était pas un talent mais une maladie qui se prolongeait. « Quel est le délai entre la prise de drogue et l'apparition des symptômes de retraite ? En d'autres termes, faut-il... »

Ce fut Miss Bachis qui répondit : « Entre douze et vingt-quatre heures. Ensuite, le métabolisme du foie est perturbé. C'est... désagréable. Si j'ose dire.

— Désagréable ! répéta Hazeltine d'une voix rauque. Bon Dieu, soyons réalistes : c'est intolérable. Ce sont les affres de l'agonie... Littéralement. Et le sujet le sait, il le sent même s'il n'est pas capable de le définir. Combien de gens ont-ils souffert les affres de l'agonie ?

— Gino Molinari les a connus, fit Éric. Mais c'est un cas unique. » J'ai donc au maximum vingt-quatre heures avant

d'être forcé de prendre ma seconde dose, songea-t-il en glissant la boîte dans sa poche. Mais je serai peut-être obligé d'en passer par là pas plus tard que ce soir.

Ainsi, les reegs connaissent peut-être le remède ? Irai-je leur demander de me sauver la vie ? De sauver celle de Kathy ? Il était dans l'incapacité de répondre à cette question.

Peut-être le saurai-je après avoir éprouvé les symptômes de retraite. Ou lorsque j'aurai constaté les premiers signes de dégradation physiologique.

Le fait que sa femme avait délibérément fait de lui un esclave de la drogue le stupéfiait encore. Cela trahissait une telle haine, un tel mépris de la vie humaine ! Mais ne réagissait-il pas, lui aussi, de la même façon ? Il se rappelait sa première conversation avec Gino Molinari, les sentiments qui étaient alors nés en lui. Et il n'avait pas reculé. Somme toute, sa propre attitude rejoignait celle de Kathy. C'était là une des conséquences majeures de cette guerre : la survivance de l'individu était sans importance. Il pouvait donc rejeter le blâme sur la guerre. Cela lui faciliterait les choses.

Mais, au fond de lui, il n'était pas dupe.

CHAPITRE XI

Comme il se dirigeait vers l'infirmerie pour apporter à Kathy sa provision de JJ-180, Éric, qui n'en crut pas ses yeux, se trouva face à face avec Gino Molinari. Le secrétaire de l'O.N.U. était affalé dans son fauteuil à roulettes, une épaisse couverture de laine sur ses genoux. Éric se figea, cloué sur place par ses yeux fixes dont les prunelles révulsées paraissaient douées d'autonomie.

« Il y a des micros cachés dans votre appartement, lui dit Molinari. Votre conversation avec Hazeltine et Bachis a été interceptée, enregistrée, et sa transcription m'a été communiquée.

— En si peu de temps ? » parvint à balbutier Éric. Grâce à Dieu, il n'avait pas soufflé mot de sa propre intoxication !

« Débarrassez-moi d'elle, gémit Molinari. Elle est à la solde des Lilistariens. Elle est capable de faire n'importe quoi. Je le sais... Ce n'est pas la première fois que ça arrive. » Il tremblait. « D'ailleurs, elle va s'en aller. Le Service secret l'a appréhendée et l'a fait monter dans un hélico. Je ne sais vraiment pas pourquoi je m'énerve comme ça. Je sais, intellectuellement, que j'ai la situation en main.

— Si vous avez une copie de cette conversation, vous n'ignorez pas que Miss Bachis a déjà pris ses dispositions pour que Kathy...

— Naturellement, je suis au courant. » Molinari s'efforçait en haletant de retrouver son souffle. Son teint avait une couleur malsaine et des plis profonds sillonnaient ses bajoues. « Vous voyez maintenant les méthodes de Lilistar ? Nos alliés utilisent contre nous la drogue que nous avons inventée. Les salauds ! C'est bien d'eux ! Nous devrions inonder leurs réservoirs de JJ-180. Je vous ai fait venir auprès de moi et, maintenant, votre femme vous a rejoint. Pour se procurer cette cochonnerie, elle

est capable de tout. Elle m'assassinerait si on le lui demandait. » Il s'interrompit. Ses lèvres boursouflées se convulsèrent. « Je suis trop malade pour m'agiter ainsi. En principe, je devrais être en convalescence après cette opération. Essayez-vous de me soigner ou de me tuer, docteur ? À moins que vous ne le sachiez pas vous-même ?

— Je ne le sais pas », murmura Éric. Ses idées s'embrouillaient, il se sentait engourdi.

« Vous n'avez pas l'air en forme. C'est une situation pénible pour vous, même si vous détestez votre femme. Laquelle vous le rend bien. Je suppose que vous vous imaginez qu'elle ne serait pas devenue une droguée si vous ne l'aviez pas quittée. Mais chacun doit vivre sa vie, mon cher. Il faut qu'elle prenne ses responsabilités. Vous n'y êtes pour rien. » Il observait attentivement Éric, guettant sa réaction. « Tout ira bien, fit laconiquement ce dernier.

— En effet ! Vous êtes en aussi piteux état qu'elle. Je viens d'aller la voir... je n'ai pas pu résister. La malheureuse ! La détérioration physique est déjà visible. Il ne servirait à rien de lui greffer un nouveau foie ou de changer son sang.

— Avez-vous parlé avec elle ?

— Moi ? Parler avec un mercenaire à la solde des Lilitariens ? » Molinari fusilla Éric du regard. « Oui, je lui ai parlé... un peu. Pendant qu'on l'emportait sur une civière. J'étais curieux de connaître le genre de femme que vous aviez épousée. Comme masochiste, vous êtes un champion, mon bon ami ! C'est une harpie ! Un monstre ! Vous me l'aviez d'ailleurs laissé entendre. Savez-vous ce qu'elle m'a dit ? » Molinari sourit. « Que vous vous adonnez à cette drogue, vous aussi. Du moment qu'elle peut vous causer des ennuis, elle est contente, n'est-ce pas ?

— En effet, répondit Éric avec raideur.

— Pourquoi me regardez-vous de cette façon ? » Molinari recouvrait sa maîtrise de soi. « Cela vous ennuie de constater qu'elle est capable de faire son possible pour briser votre carrière, hein ? Si je savais que vous preniez du JJ-180, vous ne feriez pas long feu ici, Sweetscent. Je serais forcé de vous tuer. En période de guerre, je tue les gens. C'est mon travail. Et nous

savons tous les deux qu'un jour viendra, bientôt peut-être, où il sera nécessaire pour vous de...» Il hésita. « De faire ce dont nous sommes convenus. Me tuer, moi. N'est-ce pas, docteur ?

— Il faut que j'aie lui porter ses capsules. Puis-je disposer, secrétaire ? Avant que l'hélicoptère décolle.

— Non. J'ai quelque chose à vous demander. Le ministre Freneksy est encore là, vous le savez. La délégation lilistarienne est isolée dans l'aile Est. » Molinari tendit la main. « Je veux une dragée de JJ-180, docteur. Donnez-la-moi et oublions cette conversation. »

Je me doute de ce que tu veux faire, songea Éric. Mais tu n'as pas la moindre chance. Nous ne sommes plus sous la Renaissance.

« Je la lui donnerai de la main à la main, reprit Molinari. Pour être sûr qu'elle ne sera pas détournée en chemin par quelque intermédiaire.

— Non. Je refuse catégoriquement. »

Molinari pencha la tête de côté. « Pourquoi ?

— Ce serait la condamnation à mort de toute la population de la Terre.

— Vous savez comment les Russes ont liquidé Béria ? Il est entré au Kremlin avec un pistolet dans sa serviette en violation du règlement. On lui a volé sa serviette et on l'a abattu avec son propre pistolet. Croyez-vous donc que, dans les hautes sphères, les choses soient obligatoirement complexes ? Il existe des solutions simples qui échappent toujours à l'homme moyen. Voilà la grande faiblesse de l'homme de la rue...» Il se tut et son poing se crispa soudain sur sa poitrine. « Mon cœur... Je crois qu'il s'est arrêté. Il est reparti, maintenant, mais pendant une seconde, il ne battait plus. » Il avait pâli et sa voix assourdie n'était plus qu'un soupir.

« Je vais vous reconduire dans vos appartements. » Éric empoigna la barre du fauteuil qu'il se mit en devoir de pousser. Molinari ne protesta pas. Plié en deux, il palpait son torse épais, le massait, l'explorait avec les signes d'un effroi insurmontable. Il avait oublié tout le reste. Il n'avait plus conscience que de son corps malade et débile qui était devenu son seul univers.

Éric réussit à recoucher Molinari avec l'aide de deux infirmières.

« Écoutez-moi, Sweetscent, murmura le secrétaire, adossé à un oreiller. Je n'ai pas besoin de vous pour me procurer du JJ-180. Je peux faire pression sur Hazeltine qui s'empressera de m'en fournir. Virgil Ackerman est un ami et il veillera à ce qu'Hazeltine s'exécute. Et n'essayez pas de me donner des leçons : vous faites votre travail, moi le mien. » Il ferma les yeux et poussa un gémissement. « Mon Dieu ! Je suis sûr que j'ai une artère qui vient de claquer. Pas loin du cœur. Je sens le sang qui s'épanche. Appelez Teagarden. » Il exhala une nouvelle plainte et se tourna vers le mur. « Quelle journée ! Mais je réglerai son compte à Freneksy. » Tout à coup, ses paupières se soulevèrent. « Je savais que c'était stupide mais c'est le genre d'idées qui me viennent depuis quelque temps. Des idées idiotes. D'ailleurs, que faire d'autre ? Avez-vous quelque chose à me suggérer ? » Il attendit. « Non. Vous ne le pouvez pas parce qu'il n'y a rien d'autre à faire, voilà tout. » Il ferma à nouveau les yeux. « Je souffre le martyre. Cette fois, je crois que je vais vraiment mourir et que vous ne pourrez rien pour moi.

— Je vais chercher le docteur Teagarden », dit Éric en se dirigeant vers la porte. Molinari se redressa légèrement. « Je sais que vous prenez de la drogue, docteur. Lorsque quelqu'un ment, il est rarissime que je ne le devine pas – et votre femme ne mentait pas. Dès que je vous ai vu, ça m'a sauté aux yeux. Vous ne pouvez pas savoir à quel point vous avez changé.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Éric Sweetscent au bout d'un moment.

— Nous verrons, docteur... nous verrons. » Et Molinari se tourna vers le mur.

Dès qu'il eut remis la drogue à Kathy, Éric monta à bord d'une fusée express à destination de Detroit. L'engin atterrit quarante-cinq minutes plus tard et Éric sauta dans un taxi pour se rendre au siège de la Hazeltine Corporation. Ce n'était pas le JJ-180, c'était Gino Molinari qui l'avait décidé à agir aussi précipitamment.

« Nous y sommes, monsieur », annonça d'une voix respectueuse le circuit autonome du véhicule. La portière s'ouvrit. « Ce bâtiment gris d'un seul étage, c'est la Hazeltine Corporation. » Éric se pencha et examina l'édifice, la pelouse, la bordure de bruyère. Aucun rapport avec les vastes complexes industriels actuels. C'était donc là le berceau du JJ-180 !

« Attends, dit-il à l'automataxi. Peux-tu me donner un verre d'eau ?

— À vos ordres. » Un gobelet de carton émergea d'une fente qui s'ouvrait, vacilla une fraction de seconde et s'immobilisa. Éric s'en empara et avala la dose de JJ-180 qu'il avait subtilisée à Kathy.

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

« Pourquoi ne descendez-vous pas, monsieur ? s'enquit le taxi. Ai-je commis une erreur ? »

Éric attendit. Quand il sentit que la drogue commençait d'imbiber son organisme, il régla le prix de la course, mit pied à terre et se dirigea à pas lents vers le hall de réception de la Hazeltine, en suivant une allée bordée de séquoias.

Le bâtiment parut soudain s'illuminer, comme frappé par un éclair, tandis que le ciel, dont l'azur se dissipait progressivement, chavirait. Éric ferma les yeux. Le vertige qu'il éprouvait était trop intense et ses points de référence avec les objets extérieurs étaient devenus trop ténus. Il continua d'avancer à pas comptés, tâtonnant comme un aveugle, le corps plié en deux. Il ne savait pas pourquoi mais il fallait qu'il poursuive sa marche, si hésitante fût-elle.

C'était pénible. Et différent de sa première expérience de la drogue. Cette fois, il affrontait autre chose : un remaniement brutal de la structure même de la réalité. Il remarqua qu'il ne faisait pas de bruit en marchant : il avait dû s'avancer au milieu de la pelouse. Pourtant, il garda ses paupières hermétiquement closes. Un monde hallucinatoire, se disait-il. Hazeltine a-t-il raison ? Si c'est le cas, je pourrais peut-être paradoxalement répondre à cette question au sein même de mon hallucination. Mais il était sceptique. Hazeltine se trompait.

Une branche de bruyère le gifla et il ouvrit les yeux. Il piétinait dans la terre meuble d'un parterre de fleurs ; il avait

écrasé un bégonia. De l'autre côté de la haie, le bâtiment était toujours semblable à lui-même, le ciel où dérivait quelques nuages poussés vers le nord était du même bleu délavé. Qu'y avait-il de changé ? Il se retourna et considéra l'allée aux séquoias. J'entre ou je n'entre pas ? Là-bas s'allongeait la rue. Le taxi n'était plus là. Les immeubles et les rampes de la ville avaient quelque chose de vaguement sophistiqué. Il est vrai qu'Éric connaissait mal ce quartier de Detroit.

Quand il arriva devant le perron, la porte s'ouvrit d'elle-même et il aperçut un bureau où régnait un ordre parfait, avec de confortables fauteuils de cuir et un tapis de haute laine aux motifs changeants. Il distingua, de l'autre côté d'une baie, des machines à calculer et un banal ordinateur. Un bourdonnement d'activité montait des laboratoires.

Au moment où il se préparait à s'installer dans un fauteuil, un reeg à quatre bras entra. Son visage chitineux et bleu était inexpressif, ses ailes vestigielles demeuraient collées à son corps mordoré qui affectait la forme d'un obus. Le reeg passa dans la pièce du fond non sans avoir adressé à Éric un sifflement de bienvenue. Voilà qui était une nouveauté ! Un de ses congénères qui agitait avec énergie ses membres à double articulation fit à son tour son entrée, s'immobilisa devant Sweetscent et brandit une petite botte carrée sur laquelle des mots se formèrent fugacement. Éric comprit qu'il lui adressait la parole à l'aide d'un boîtier de traduction.

LA HAZELTINE CORPORATION VOUS SOUHAITE LA BIENVENUE, lut-il. Il n'était pas beaucoup plus avancé. Une chose était claire : ce reeg était chargé de la réception. Et c'était une femelle. Mais que répondre ?

La créature attendait en émettant un léger bruissement. Ses yeux à facettes se rétractaient à intervalles réguliers, comme aspirés à l'intérieur du crâne d'où ils étaient aussitôt éjectés, tels des bouchons. Éric se rendit compte que ces pédoncules étaient de faux appendices oculaires : les vrais yeux – des yeux composés – étaient situés au niveau du coude supérieur.

« Puis-je parler à l'un des chimistes de la firme ? » demanda-t-il. Ainsi, nous avons perdu la guerre, se dit-il. Maintenant, la Terre est occupée par ces êtres qui se sont emparés des centres

industriels. Pourtant, il y a encore des hommes puisque ce reeg n'a pas paru déconcerté en me voyant. Ma présence a semblé lui paraître naturelle. Donc, nous ne sommes pas de simples esclaves.

À QUEL SUJET ?

Éric hésita. « C'est à propos d'une drogue que l'on fabriquait autrefois ici. La frohédadrine ou JJ-180. Les deux mots désignent le même produit. »

UN MOMENT, S'IL VOUS PLAÎT.

Le reeg femelle fit demi-tour et disparut dans le bureau voisin. Éric ne bougea pas. Si c'était une hallucination, elle était vraiment involontaire !

Un autre reeg surgit. Il était grand, ses articulations étaient raides et Éric devina qu'il était vieux. La vie des reegs était courte : elle se mesurait en mois et non en années. De toute évidence, le nouveau venu était presque arrivé au terme de son existence.

Le reeg manipula son boîtier de traduction.

QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR SUR LE JJ-180 ? SOYEZ BREF. JE VOUS PRIE.

Éric se baissa pour prendre un magazine posé sur une table. La couverture représentait deux reegs ; les caractères d'imprimerie filiformes et idéogrammatiques étaient reegiens. Abasourdi, Éric examina la revue avec plus d'attention. C'était *Life*. Chose bizarre, cela le secouait plus profondément que la vue de l'ennemi lui-même.

S'IL VOUS PLAÎT.

Le reeg fit entendre un vrombissement d'impatience.

« Je désire acheter un antidote au JJ-180 afin de me désintoxiquer. »

VOUS N'AVIEZ PAS BESOIN DE M'APPELER POUR CELA. LA RÉCEPTIONNISTE POUVAIT S'EN CHARGER.

Le reeg s'en fut : il avait hâte de se remettre à son travail interrompu.

Quelques instants plus tard, la réceptionniste revint, tenant dans ses mandibules un petit sac en papier qu'elle tendit à Éric. Celui-ci l'ouvrit et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il aperçut un flacon rempli de pilules. Tout était réglé.

CELA FERA QUATRE TRENTE-CINQ, MONSIEUR.

Éric sortit son portefeuille d'où il extirpa un billet de cinq dollars.

JE REGRETTE. MONSIEUR. CETTE MONNAIE DATANT DE LA GUERRE EST PÉRIMÉE ET N'A PLUS COURS.

« Vous ne voulez pas l'accepter ? »

CELA NOUS EST INTERDIT PAR LA LOI.

« Je vois », murmura-t-il, l'esprit en déroute. Que faire ? Avaler le contenu du flacon avant qu'on puisse l'en empêcher ? Mais on l'arrêterait sans doute et il imaginait déjà la suite : une fois que la police aurait examiné ses papiers, elle saurait qu'il venait du passé. Elle comprendrait qu'il pouvait ramener à son époque d'origine des informations capables de modifier l'issue de la guerre. C'était là un risque que les reegs ne pouvaient pas courir. Ils l'exécuteraient, sans aucun doute. Même si les deux races cohabitaient maintenant en toute harmonie.

« Ma montre... » Il détacha le bracelet et le tendit. « Dix-sept rubis... une batterie fonctionnant soixante-dix ans. » Mû par une subite inspiration, il ajouta : « C'est un objet d'antiquité datant de l'avant-guerre et admirablement conservé. »

UN MOMENT, MONSIEUR.

La réceptionniste prit la montre et se dirigea sur ses longues pattes élastiques vers le bureau mitoyen où elle s'entretint avec quelqu'un qu'Éric ne pouvait voir. Il ne tenta même pas d'avaler les pilules. Il avait le sentiment d'être pris dans un étau qui le broyait, d'être englué dans des limbes immatérielles.

Il leva la tête quand quelqu'un sortit du bureau adjacent.

C'était un humain. Un garçon jeune, aux cheveux coupés en brosse, vêtu d'une blouse tachée et chiffonnée. « Que se passe-t-il, mon vieux ? » demanda-t-il. La réceptionniste surgit à son tour, ses articulations crissantes.

« Excusez-moi de vous déranger, dit Éric. Pourrions-nous bavarder en tête-à-tête ?

— Bien sûr », fit l'homme en haussant les épaules.

Il entraîna Éric dans une pièce qui faisait apparemment office de réserve, ferma la porte et dit d'une voix placide : « Votre montre vaut trois cents dollars. Elle ne sait pas quoi en faire. Elle n'a qu'un cerveau de type 600. Vous savez comment

sont les membres de la classe D ! » Il alluma une cigarette – une Camel – et tendit le paquet à Éric qui se servit.

« Je suis un voyageur temporel », expliqua-t-il.

L'autre s'esclaffa et lui présenta une allumette enflammée.
« Naturellement !

— Ignorez-vous l'action du JJ-180 ? Il était fabriqué ici même. »

L'homme réfléchit quelques secondes. « Il y a des années qu'on a cessé de produire cette drogue. En raison de sa toxicité et de son effet d'accoutumance. En fait, il n'en est pas sorti un gramme de nos labos depuis la guerre.

— Ce sont eux qui ont gagné ?

— Qui ça, eux ?

— Les reegs.

— Les reegs et nous, c'est tout comme. L'ennemi, c'était Lilistar. Si vous êtes un voyageur temporel, vous devez le savoir mieux que moi.

— Le pacte de paix...

— Il n'y a jamais eu de « pacte de paix ». Vous pouvez m'en croire, j'ai passé un diplôme d'Histoire. Je devais entrer dans l'enseignement. Je connais la dernière guerre sur le bout du doigt : c'était ma spécialité. Gino Molinari – qui était le secrétaire des Nations Unies juste avant le déclenchement des hostilités – avait signé les protocoles d'entente commune avec les reegs. Puis les reegs et les Lilistariens sont entrés en guerre et nous nous sommes rangés dans le camp reeg en application des protocoles. Et nous avons gagné. » Il sourit. « Quant à cette drogue, c'était une arme stratégique mise au point par la Hazeltine en 2055. Elle était destinée à être employée contre les Lilistariens mais cela n'a pas marché car ils étaient encore plus avancés que nous en pharmacologie et ils ont rapidement trouvé un antidote – celui-là même que vous voulez acquérir. Ils ont eu de la chance ! Nous avons empoisonné leurs réserves d'eau potable. C'était une idée de Molinari.

— Très bien. Mais revenons-en à mon problème. Je veux acheter cet antidote. Je suis prêt à vous donner ma montre en échange. Êtes-vous d'accord ? » Il sortit le flacon du sac en papier. « Donnez-moi un peu d'eau, laissez-moi avaler le

produit et aidez-moi à sortir d'ici. Je ne sais pas au bout de combien de temps je rejoindrai mon temps d'origine. Avez-vous des objections ? » Il éprouvait de la difficulté à contrôler sa voix et tremblait sans savoir pourquoi. De colère, peut-être de peur – de stupéfaction plus vraisemblablement. Pour le moment il ne se rendait même pas compte de son propre ébahissement.

« Calmez-vous. » La cigarette aux lèvres, l'homme en blouse blanche se dirigea vers la porte. « Pouvez-vous absorber ça avec un Coca ?

— Oui. »

Quand il réapparut il tenait une bouteille de Coca-Cola à moitié pleine. Il observa Éric déglutir laborieusement les pilules les unes après les autres.

EST-CE QU'IL VA BIEN ? s'enquit la réceptionniste.

« Oui », répondit le chimiste tandis qu'Éric avalait la dernière pilule.

VOULEZ-VOUS VOUS OCCUPER DE LA MONTRE ?

Il la prit. « Elle est propriété de la Société, cela va sans dire.

— Y a-t-il eu vers la fin de la guerre un secrétaire de l'O.N.U. du nom de Donal Festenburg ? s'enquit Éric.

— Non. »

OUTRE LE MÉDICAMENT, IL DEVRAIT RECEVOIR UN PAIEMENT EN ESPÈCES EN ÉCHANGE DE SA MONTRE.

À la vue du message qui fulgurait sur la surface de lecture de la boîte, l'homme fronça les sourcils. Enfin il haussa les épaules et regarda Éric. « Cent dollars cash. À prendre ou à laisser.

— Je prends. » Éric suivit le chimiste dans la pièce voisine et tandis que celui-ci comptait l'argent – d'étranges billets dont l'aspect lui était inconnu – une question lui vint aux lèvres : « De quelle façon Gino Molinari a-t-il terminé son mandat ? »

L'autre lui décocha un bref coup d'œil. « Assassiné.

— Abattu à l'aide d'une arme à feu ?

— Oui. D'antiques projectiles de plomb. Le meurtrier était un fanatique. Molinari avait inauguré une politique d'immigration libérale qui avait permis aux reegs de s'installer sur Terre. Il s'est créé une faction raciste que l'idée d'un métissage épouvantait. Comme s'il pouvait y avoir des unions mixtes entre les reegs et les humains ! » L'homme éclata de rire.

Peut-être cet univers était-il celui où Molinari s'était procuré le cadavre déchiqueté que Festenburg avait montré à Éric, la dépouille mutilée et sanglante couchée dans le cercueil rempli d'hélium.

Une voix s'éleva derrière Éric sèche et détachée : « N'allez-vous pas tenter de rapporter l'antidote à votre femme ? »

L'organisme qui s'était ainsi exprimé était totalement dépourvu d'yeux et, à sa vue, Éric évoqua soudain des fruits qu'il avait vus dans son enfance, des poires trop mûres jonchant l'herbe et recouvertes d'une bruisante couche d'insectes jaunes attirés par l'odeur de sucre. C'était une créature d'aspect vaguement sphérique dont le corps était pris dans un harnais qui lui était sans doute nécessaire dans l'environnement terrien.

« Est-ce vraiment un voyageur temporel ? » demanda le chimiste en désignant Éric du menton.

L'organisme globulaire coincé dans son baudrier de plastique répondit par le truchement de son système audiomécanique : « Oui, Mr. Taubman. » Il s'approcha en flottant d'Éric et s'immobilisa à une trentaine de centimètres de la surface du sol. Il émettait un bruit de succion comme s'il aspirait des fluides à travers des tubulures.

Taubman tendit la main vers l'être sphérique. « Il vient de Bételgeuse. Il s'appelle Willy K. C'est un de nos meilleurs chimistes. » Il referma la caisse enregistreuse. « Il est télépathe. Comme tous les natifs de Bételgeuse. Ils adorent sonder nos pensées et celles des reegs mais ils sont inoffensifs et nous les aimons bien. » Il s'avança vers Willy K et se pencha sur lui. « Si c'est vraiment un voyageur temporel, nous ne pouvons pas le laisser partir comme ça. Ne constitue-t-il pas un danger ? Il faudrait peut-être avertir la police. J'ai cru qu'il était fou ou qu'il se moquait de moi. »

Willy K se rapprocha d'Éric, puis recula, toujours flottant au-dessus du sol. « Il est impossible de l'empêcher de s'en aller, Mr. Taubman. Quand la drogue cessera de faire son effet, il regagnera son temps. Cependant, j'aimerais profiter de sa présence pour l'interroger un peu. À moins que vous n'y voyiez une objection, monsieur ? » acheva-t-il à l'adresse d'Éric.

— Je ne sais pas », dit l'interpellé en se frottant le front. Le fait que Willy K l'eût interrogé sur Kathy avait suffi à le désorienter totalement et il n'avait plus qu'un désir : partir.

« Toute ma compréhension vous est acquise, fit Willy K. D'ailleurs, un interrogatoire est de pure forme. Je n'en ai pas besoin pour savoir ce que je désire. Je souhaitais simplement apporter une réponse, si la chose est possible, à certaines des questions que vous vous posez, par la manière dont je formulerai les miennes. Votre femme, par exemple... Je perçois des émotions contradictoires et intenses à son sujet. Surtout de la peur. De la haine également. Et beaucoup d'amour intact.

— Ils adorent jouer les psychologues ! s'exclama Taubman. Ce doit être normal pour des télépathes. Je suis sûr qu'ils ne peuvent pas s'en empêcher.

— Puis-je rapporter l'antidote à Kathy ?

— Non, mais vous pouvez en apprendre la formule par cœur afin que la Hazeltine Corporation soit en mesure de synthétiser ce produit dans votre présent, répondit Willy K. Je ne crois pourtant pas que ce soit votre désir. Je n'ai pas de conseils à vous donner... et je ne puis vous forcer.

— Voulez-vous dire que sa femme est, elle aussi, adepte du JJ-180 et qu'il se refuse à l'aider ? demanda Taubman.

— Vous n'êtes pas marié, répliqua la créature sphérique. Le mariage est susceptible d'engendrer entre deux êtres la somme de haine la plus élevée qui soit concevable. Peut-être en raison de la coexistence constante qu'il implique, peut-être parce que, au début, il y avait de l'amour. L'intimité demeure, même après la disparition de l'amour. Alors, une volonté de puissance se manifeste et la lutte pour la domination s'engage. C'est sa femme, Kathy, qui l'a rendu esclave de cette drogue, Mr. Taubman. Vous comprendrez donc facilement ce qu'il éprouve.

— Haïr quelqu'un que l'on a aimé autrefois ! Quel salmigondis ! J'espère que cela me sera épargné...»

La réceptionniste qui suivait la conversation à l'aide de sa boîte de traduction y alla de son commentaire :

LA HAINE ET L'AMOUR SONT ÉTROITEMENT LIÉS. BEAUCOUP PLUS QUE LA PLUPART DES TERRIENS NE LE PENSENT.

« Pourrais-je avoir une autre cigarette ? demanda Éric.

— Bien sûr. » Taubman lui tendit son paquet. Willy K reprit la parole : « Le plus intéressant dans toute cette affaire, c'est que le docteur Sweetscent vient d'un univers dans lequel il existe un pacte entre la Terre et Lilistar. Et où, en l'an 2055, il y a une guerre que les Terro-Lilistariens perdent lentement mais irrévocablement. Il ne s'agit évidemment pas de notre passé mais d'un autre, tout à fait différent. Et je décèle dans l'esprit du docteur Sweetscent quelque chose d'inouï : Gino Molinari, ci-devant seigneur de guerre sur Terre, a découvert l'existence de cette série d'univers parallèles et s'en est servi pour en tirer un avantage politique immédiat. » Willy K se tut quelques instants, puis poursuivit : « Non, docteur Sweetscent. Ayant visualisé le souvenir que vous gardez du cadavre de Molinari, je puis vous affirmer que ce n'est pas dans notre monde à nous qu'il s'est procuré ce corps. Molinari est mort assassiné, c'est vrai. Mais je me souviens des photos de l'époque et il y a une différence, légère mais fondamentale. Dans notre monde à nous, le secrétaire a été atteint de plusieurs balles à la face qui l'ont défiguré. La dépouille qui vous a été présentée n'était point mutilée de la sorte. Je présume qu'elle provenait d'un troisième univers. L'attentat dans lequel périt ce Molinari-là fut analogue à celui qui coûta la vie à notre Molinari à nous mais il ne lui a pas été tout à fait identique.

— C'est sans doute la raison pour laquelle un si petit nombre de voyageurs temporels se sont manifestés jusqu'ici, murmura Taubman. Ils sont éparpillés à travers tous les futurs possibles.

— Venons-en maintenant au Molinari en bonne santé, fit songeusement Willy K. Je suppose qu'il représente également une émanation parallèle. Bien sûr, vous vous en rendez compte, docteur : l'ensemble de ces indices tend à démontrer que votre secrétaire *a pris lui-même du JJ-180*. Aussi, en vous menaçant de la peine de mort si vous vous droguiez, il faisait preuve d'une cruelle hypocrisie. Cela dit, plusieurs indications que je décèle dans votre esprit m'incitent à penser qu'il est également en

possession de l'antidote lilitarien que vous venez vous-même d'absorber. Par conséquent, il n'a rien à craindre et peut circuler librement de monde en monde. »

Il aurait pu nous donner à tout moment le contrepoison, à Kathy et à moi, se dit Éric.

Il avait du mal à accepter l'attitude de Molinari ; il l'avait cru plus humain. Mais non... il jouait avec nous, tout simplement, songea-t-il. Cruelle hypocrisie, comme disait Willy K.

« Attendez ! fit ce dernier. Nous ne savons pas quelles étaient ses intentions. Il venait tout juste d'apprendre que vous étiez intoxiqué et sa maladie coutumière atteignait précisément un paroxysme à ce moment-là. Peut-être vous aurait-il fourni l'antidote ultérieurement. »

POURRIEZ-VOUS EXPLIQUER CETTE DISCUSSION ?

La réceptionniste avait perdu le fil. Taubman aussi, d'ailleurs.

« Souhaitez-vous mémoriser la formule, docteur ? s'enquit Willy K. Ce sera une tâche laborieuse qui vous prendra la totalité du temps qui vous reste.

— Allons-y. » Éric écouta avec attention.

ATTENDEZ.

Willy K s'interrompit et pivota sur son mécanisme sustentateur.

LE DOCTEUR A APPRIS QUELQUE CHOSE DE PLUS IMPORTANT QUE N'IMPORTE QUELLE FORMULE CHIMIQUE.

— Quoi donc ? » s'étonna Éric.

DANS VOTRE UNIVERS, NOUS SOMMES VOS ENNEMIS MAIS VOUS AVEZ VU QUE NOUS COHABITONS DANS CELUI-CI. LES TERRIENS ET NOUS. VOUS SAVEZ QUE CETTE GUERRE CONTRE NOUS EST INUTILE. ET, CE QUI EST ENCORE PLUS IMPORTANT, VOTRE CHEF LE SAIT AUSSI.

Naturellement ! Pas étonnant que Molinari n'eût pas le cœur à guerroyer ! Le secrétaire n'avait pas seulement le pressentiment que cette guerre était une erreur, que l'ennemi était le mauvais ennemi et l'allié le mauvais allié : c'était une certitude, un fait d'expérience dont la preuve matérielle lui avait

été administrée. De nombreuses fois, peut-être. Et grâce au JJ-180.

Et ce n'était pas tout. Il y avait encore autre chose. La drogue était parvenue sur Lilistar, en grande quantité. Les Lilistariens l'avaient sûrement essayée. Donc, eux aussi étaient au courant de l'existence de l'autre possibilité, ils savaient que la coopération avec les reegs était le plus solide espoir de la Terre.

Dans l'une et l'autre branche de l'alternative, Lilistar avait perdu la guerre. Que la Terre fût ou ne fût pas dans son camp. À moins que...

Y avait-il une troisième solution ? Un univers où Lilistar et les reegs s'étaient coalisés contre la Terre ?

« Un pacte entre les Lilistariens et les reegs est une éventualité improbable, dit Willy K. Il y a trop longtemps que les deux races se combattent. J'estime que seule votre planète pèse dans la balance. Les reegs battront Lilistar. En toute hypothèse.

— Mais alors cela signifie que les Lilistariens n'ont rien à perdre ! S'ils savent qu'ils ne peuvent pas vaincre. » Éric imaginait aisément la réaction de Freneksy à cette nouvelle. Le nihilisme, la violence destructrice des Lilistariens seraient inconcevables.

« C'est vrai. Et votre secrétaire agit avec sagesse en marchant sur la pointe des pieds. Peut-être comprenez-vous maintenant pourquoi l'éventail de ses maladies est aussi large, pourquoi il lui faut, dans l'intérêt de son peuple, aller si souvent jusqu'au seuil même de la mort. Et pourquoi il est normal qu'il hésite à vous donner l'antidote. Si les agents à la solde des Lilistariens – et il se peut que votre femme en soit un – apprenaient qu'il le possède, cela risquerait... » Willy K ne termina pas sa phrase. « Il est malaisé de prévoir le comportement des psychopathes, vous avez pu l'observer vous-même. Mais une chose, en tout cas, est claire : les Lilistariens sauraient à quoi s'en tenir.

— Ils trouveraient un moyen de lui reprendre le produit.

— Vous n'y êtes pas. Ils adopteraient une attitude répressive. Ils verraient que Molinari détient une puissance exorbitante, qu'en usant sans frein du JJ-180 sans craindre l'accoutumance, sans craindre de voir se détériorer son système nerveux, il

échappe à leur contrôle. C'est la raison pour laquelle il peut défier le ministre Freneksy sur une base psychosomatique profonde. Il n'est pas totalement désarmé.

— Excusez-moi, mais tout cela me dépasse », dit Taubman. Et il partit.

La réceptionniste intervint :

CONSEILLENZ À VOTRE SECRETAIRE DE PRENDRE CONTACT AVEC LES REEGS. JE SUIS CERTAINE QUE NOUS VOUS AIDERONS À PROTEGER LÀ TERRE DE LA VENGEANCE DE LILISTAR.

C'était un vœu pieux, songea Éric, après avoir lu le message qui fulgurait sur l'écran du boîtier de traduction. Peut-être les reegs ne demandaient-ils pas mieux que de prêter assistance aux Terriens mais les Lilistariens étaient déjà sur Terre, où ils occupaient des positions clés. Au plus léger soupçon de négociations entre Terriens et reegs, ils passeraient à l'action selon un plan préétabli. En vingt-quatre heures, ils auraient fait main basse sur la planète.

Un minuscule État terrien pourrait se maintenir pendant un temps limité dans la région de Cheyenne, bombardé jour et nuit par les Lilistariens. Mais il finirait par capituler à son tour. La Terre conquise serait une réserve de matériel de guerre et de main-d'œuvre asservie dans laquelle puiserait à volonté Lilistar et la guerre continuerait.

Et, plaisant paradoxe, la Terre, planète esclave, contribuerait encore plus à l'effort militaire qu'elle ne le faisait actuellement en tant qu'allié indépendant. Cela, personne ne le savait mieux que Molinari. Ce qui expliquait toute sa politique étrangère.

« À propos, fit Willy K, avec un soupçon d'amusement dans sa voix mécanique, votre ancien patron, Mr. Virgil Ackerman, est toujours en vie et toujours à la tête de la Compagnie des Fourrures et Colorants de Tijuana. Il a deux cent trente ans et possède une équipe de vingt spécialistes de la grefforg qui se tiennent prêts à intervenir au moindre appel. Je crois bien avoir lu quelque part qu'on lui a greffé successivement quatre paires de reins, cinq foies, sans compter des rates et des cœurs en nombre indéterminé...

— Je me sens mal, murmura Éric en vacillant d'avant en arrière.

— La drogue est en train de cesser de faire effet. » Willy K se laissa dériver vers une chaise. « Miss Ceeg, venez aider le docteur Sweetscent, s'il vous plaît !

— Ça ira », balbutia Éric d'une voix pâteuse. Il avait mal à la tête et éprouvait des nausées qui le faisaient tituber. Toutes les lignes, toutes les surfaces qui l'entouraient subissaient une déformation astigmatique. Son siège devint soudain irréel et il bascula brusquement.

« La transition est pénible, dit Willy K. Je crains que nous ne puissions rien faire. Miss Ceeg. Je souhaite bonne chance à votre secrétaire, docteur. Il a rendu à vos compatriotes un service immense dont la valeur ne m'échappe pas. J'écirai peut-être une lettre au *New York Times* pour que cela soit porté à la connaissance du public. »

Un prisme de couleurs primaires enveloppa Éric tel un vent lumineux. Le vent de la vie soufflant sur lui, le balayant à son gré, indifférent à ses désirs insignifiants. Puis le vent devint ténébreux. Ce n'était plus le vent de la vie mais l'opaque fumée de la mort.

Il vit autour de lui, comme la projection d'un pseudo-environnement, une transposition de son système nerveux endommagé ; les multiples canaux, manifestement décomposés, avaient viré au noir à mesure que la détérioration déterminée par la drogue rayonnait à travers son organisme. Un oiseau sans voix, nécrophage des tempêtes, juché sur sa poitrine, croassait dans le silence succédant aux vents apaisés. L'oiseau restait là et Éric sentait ses serres s'enfoncer dans ses poumons, dans sa cage thoracique, dans sa cavité abdominale. Aucune partie de sa personne n'était épargnée. Il était défiguré ; l'antidote lui-même n'avait pu remédier à l'œuvre de corruption. Si longtemps qu'il vivrait, Éric ne recouvrerait jamais plus l'intégrité de son moi original.

C'était la rançon à payer.

Il se recroquevilla sur lui-même et s'aperçut alors qu'il se trouvait dans une salle d'attente déserte. Personne ne l'avait vu.

Il était libre de s'en aller. Il se leva en prenant appui sur un fauteuil de cuir garni de chromes.

Il y avait des magazines dans un porte-revues. Des magazines en anglais. L'image de couverture représentait des Terriens, pas de reegs.

« Vous vouliez quelque chose ? » fit une voix. C'était un employé de la Hazeltine.

« Non », répondit Éric. Il était de retour : il reconnaissait la mode exubérante de 2055. « Excusez-moi. » Quelques instants plus tard, il se dirigeait péniblement vers la rue en suivant l'allée bordée de séquoias.

Son objectif était un taxi, où il pourrait s'asseoir et se reposer pendant le voyage qui le ramènerait à Cheyenne. Il avait obtenu ce qu'il voulait ; selon toute probabilité, il était désintoxiqué et il pourrait délivrer Kathy s'il en avait envie. En outre, il avait vu un monde sur lequel ne planait pas l'ombre de Lilistar.

« Puis-je vous conduire quelque part ? » Un automataxi se posa près de lui. « Oui. » Éric monta à bord du véhicule.

Supposons, songea-t-il, que l'entière population d'une planète prenne cette drogue. Ce serait une évasion massive loin du triste univers de la réalité qui se rétrécissait comme une peau de chagrin. Supposons que la F.C.T. ordonne de produire le JJ-180 en quantités phénoménales et le distribue à tous les citoyens avec l'aide du gouvernement ? Serait-ce une solution morale ? En aurions-nous le droit ?

De toute façon, ce n'était pas réalisable. Les Lilistariens passeraient à l'action les premiers.

« Quelle destination ? s'enquirent les circuits du taxi.

— Cheyenne.

— Je ne peux pas aller là-bas, monsieur. » Une certaine nervosité transparaissait dans la voix artificielle. « Veuillez choisir une autre...

— Pourquoi ? demanda Éric, sortant brusquement de sa méditation.

— Parce que Cheyenne est aux mains de l'ennemi, ainsi que chacun sait. Et vous n'ignorez pas qu'il est interdit de circuler dans les régions occupées.

— Quel ennemi ?

— Le traître Gino Molinari qui a tenté de saboter l'effort de guerre. Vous savez bien, monsieur. L'ancien secrétaire de l'O.N.U. qui a comploté avec les agents reegs afin de...

— Quel jour sommes-nous ?

— Le 15 juin 2056. »

Il n'avait donc pas réintégré son temps d'origine – peut-être à cause de l'antidote. Il s'était trompé d'un an et il n'y avait rien à faire. Par-dessus le marché, il ne lui restait plus de drogue puisqu'il avait remis toutes les capsules à Kathy, à l'exception d'une seule. Éric était donc prisonnier, enfermé dans une Terre que dominaient certainement les Lilistariens.

Pourtant, Gino Molinari était vivant. Il continuait de résister. Cheyenne n'était tombée ni en quelques jours ni en quelques semaines. Peut-être les reegs étaient-ils parvenus à y envoyer des renforts pour épauler le Service secret. Cela, il s'en rendrait compte du haut des airs quand le taxi volerait.

Don Festenburg aurait pu m'avertir, se dit-il, puisque c'est précisément en juin 2056 que je l'ai rencontré dans son bureau, vêtu d'un pseudo-uniforme de secrétaire de l'O.N.U. – le jour où il m'a montré cet homéo truqué.

« Mets le cap à l'ouest, ordonna-t-il au taxi. Il faut que j'aille à Cheyenne. Que je trouve un moyen quelconque pour m'y rendre.

— D'accord, monsieur. Mais vous ne m'avez pas montré votre permis de circulation. Pouvez-vous me le présenter ? Ce n'est qu'une simple formalité, bien sûr.

— Quel permis de circulation ? » Mais il avait déjà compris. Cette pièce devait être délivrée par les autorités d'occupation lilistariennes ; sans leur aval, les Terriens ne pouvaient pas aller et venir librement. La Terre était une planète conquise. Et la guerre faisait rage plus que jamais.

« Veuillez me présenter votre permis, monsieur, répéta le taxi qui interrompit son ascension. Sinon, je serai contraint de vous conduire au poste de police lilistarien le plus proche. Il se trouve à un mille à l'est. C'est tout près.

— Je l'aurais juré. Tout près de n'importe quel endroit. Pas seulement d'ici. Je parierais qu'ils sont partout. »

Le taxi perdait de l'altitude. « Vous avez raison, monsieur. Ils ont l'esprit pratique. » Le moteur s'arrêta avec un déclic et le véhicule se posa en vol plané.

CHAPITRE XII

« Écoutez-moi », dit Éric au moment où les roues du taxi frôlèrent le sol.

Après une glissade, le véhicule s'immobilisa au bord du trottoir. Devant les yeux d'Éric se dressait un bâtiment sinistre. Des gardes armés, portant l'uniforme gris des forces lilitariennes, veillaient à l'entrée. « Je te propose un marché.

— Quel marché ? fit le taxi avec méfiance.

— J'ai laissé mon permis de circulation à la Hazeltine... là où tu m'as pris en charge, tu te rappelles ? Dans mon portefeuille. Avec tout mon argent. Si tu me livres à la police militaire, je n'en aurai plus besoin : tu sais ce qu'ils feront de moi.

— Oui, monsieur, vous serez exécuté. En vertu du décret du 10 mai. Toute personne circulant sans autorisation...

— Alors, pourquoi ne te donnerais-je pas mon argent ? À titre de pourboire. Tu me ramènes à la Hazeltine, je récupère mon portefeuille, je te fais voir mon permis et je te fais cadeau de tout mon argent. »

Les circuits autonomes du taxi cliquetèrent rapidement tandis qu'ils supputaient. « Quelle somme y a-t-il dans votre portefeuille, monsieur.

— Je travaille comme messenger au service de la Hazeltine Corporation. Je dois avoir quelque chose comme vingt-cinq mille dollars.

— Vingt-cinq mille ! En billets d'occupation ou en devises de l'O.N.U. ?

— En devises de l'O.N.U., naturellement.

— Marché conclu ! s'exclama le taxi, et il décolla aussitôt. À strictement parler, on ne peut pas dire que vous ayez voyagé puisque la destination que vous m'avez indiquée est située en territoire ennemi. En conséquence, j'ai refusé tout net. Nous

n'avons enfreint aucune loi. » Et le taxi mit le cap sur Détroit avec l'avidité d'un rapace prêt à fondre sur sa proie.

Éric sauta à terre dès que l'engin se fut immobilisé sur l'aire de stationnement de la Hazeltine. « Je reviens tout de suite », fit-il en s'élançant vers le bâtiment. La porte franchie, il se trouva dans un vaste laboratoire de contrôle. Apercevant un employé, il se dirigea vers ce dernier.

« Je m'appelle Éric Sweetscent et je fais partie de l'état-major de Mr. Virgil Ackerman, le président de la F.C.T. J'ai eu un accident. Auriez-vous l'amabilité de le prévenir au siège ? »

L'employé hésita. « Il me semble... » Il baissa la voix. « Mr. Virgil Ackerman n'est-il pas à Wash-35, sur Mars ? C'est à présent Mr. Jonas Ackerman qui s'occupe de la F.C.T. Mr. Virgil est considéré comme criminel de guerre parce qu'il s'est enfui au début de l'occupation.

— Pouvez-vous me mettre en contact avec Wash-35 ?

— Mais c'est en territoire ennemi !

— Alors, passez-moi Jonas au vidéophone. » Éric ne savait vraiment pas ce qu'il pouvait faire d'autre. Il suivit l'employé dans un bureau.

Bientôt, le visage de Jonas se dessina sur l'écran. À la vue d'Éric, ses paupières battirent. « Mais... vous aussi, ils vous ont pris ? balbutia-t-il. Pourquoi avez-vous quitté Wash-35 ? Pourtant, vous y étiez en sécurité avec Virgil. Je raccroche. Je flaire un piège... La police militaire va... » L'écran s'éteignit. Jonas s'était hâté de couper la communication. Ainsi, se dit Éric, mon second moi, mon moi en phase avec l'année dernière, s'est réfugié avec Virgil à Wash-35. C'était une pensée des plus rassurantes. Et presque incroyable. Sans aucun doute, les reegs avaient réussi à...

Son moi en phase avec l'année dernière.

Autrement dit, il était parvenu à regagner d'une façon ou d'une autre l'année 2055. Sinon, son double ne se serait pas enfui avec Virgil en 2056. Et pour rallier l'an 2055, il n'existait qu'un moyen : le JJ-180.

Or, la seule source de JJ-180 était la Hazeltine. Par le plus grand des hasards, grâce au subterfuge qu'il avait imaginé pour convaincre un stupide automataxi, il se trouvait exactement là

où il fallait – l'unique endroit de la planète où l'on pouvait se procurer du JJ-180.

« Je suis chargé, dit-il à l'employé, de réquisitionner cent milligrammes de frohédadrine. Je suis pressé. Voulez-vous voir mes papiers ? Je puis vous prouver que je suis au service de la F.C.T. » Une idée jaillit dans sa tête : « Tenez... Appelez Bert Hazeltine, il m'identifiera. » Hazeltine l'avait vu à Cheyenne et le reconnaîtrait sûrement.

« Mais ils ont exécuté Mr. Hazeltine, murmura l'employé. Comment pouvez-vous l'avoir oublié ? Il a été fusillé en janvier quand ils ont pris possession de l'entreprise. »

Le choc qu'Éric ressentit dut se refléter sur ses traits car l'autre changea aussitôt d'attitude : « Je suppose que vous étiez de ses amis ?

— Oui, répondit Éric, incapable d'en dire davantage.

— C'était un homme avec lequel il était agréable de travailler. Aucun rapport avec ces cochons de Lilistariens. » L'homme prit sa décision. « J'ignore pourquoi vous êtes venu ici et quels sont vos problèmes mais je vous remettrai quand même ces cent milligrammes de JJ-180. Je sais où le produit est entreposé.

— Merci. » L'employé disparut.

Les minutes succédaient aux minutes et Éric commençait à s'inquiéter à propos du taxi. Celui-ci l'attendait-il toujours ? S'il perdait patience, que ferait-il ?

L'employé revint enfin et lui donna une pleine poignée de capsules.

Éric en mit une dans sa bouche et remplit une timbale de carton au distributeur d'eau.

Son interlocuteur fixa sur lui un regard aigu. « La formule a été récemment modifiée, fit-il. Comme je vois que c'est pour votre usage personnel, je préfère vous prévenir. » Il avait brusquement pâli.

« Modifiée... de quelle façon ?

— La drogue conserve ses propriétés d'accoutumance et sa toxicité en ce qui concerne le métabolisme du foie. Mais elle n'engendre pas d'hallucinations temporelles. Cette altération nous a été imposée par les Lilistariens lorsqu'ils ont pris

possession de nos laboratoires. La décision vient d'eux, pas de nous.

— Mais pourquoi ? » Où diable était l'intérêt d'une drogue qui n'avait d'autre vertu que l'accoutumance et la toxicité ?

« Leur but était d'en faire une arme contre les reegs. Et... (l'employé hésita) et contre les Terriens rebelles qui en étaient adeptes et qui sont passés à l'ennemi. » L'homme paraissait gêné en apportant cette dernière précision.

« Je renonce », soupira Éric en lançant les capsules sur une table. Soudain, une autre idée lui vint. « Pourrez-vous mettre un astronef de la compagnie à ma disposition si Jonas Ackerman donne son accord ? Je vais le rappeler. C'est un vieil ami. » Il se dirigea vers le vidéophone. S'il parvenait seulement à convaincre Jonas de l'écouter...

Au même moment, deux policiers militaires lilistariens surgirent. Éric eut le temps d'apercevoir derrière eux un patrouilleur officiel garé à côté de son automataxi.

L'un des policiers braqua sur lui une sorte de baguette à la forme bizarre et dit : « Vous êtes en état d'arrestation pour avoir voyagé sans permis et pour escroquerie. Votre taxi, lassé d'attendre, a porté plainte.

— Escroquerie ? Qu'est-ce que cela signifie ? » L'employé, pendant ce temps, s'était éclipsé. « Je fais partie du personnel de la F.C.T. Je suis ici pour affaires. »

La baguette à l'aspect insolite devint incandescente et Éric eut l'impression que quelque chose lui touchait le cerveau. Sans une hésitation, passant machinalement la main sur son front dans un geste totalement inutile, il avança vers la porte. Entendu, songea-t-il, je vous suis. Toute velléité de résistance l'avait d'un seul coup abandonné. L'idée ne lui venait même pas de discuter avec les Lilistariens. Il fut heureux de monter à bord du patrouilleur.

L'unité, qui avait mis le cap sur le poste de gendarmerie militaire, survolait les toits de Détroit.

« Tuons-le tout de suite, dit l'un des deux policiers à son collègue. À quoi bon le conduire au poste ? Il n'y aura qu'à laisser tomber son cadavre.

— Le mieux serait encore de l'éjecter. La chute lui réglerait son compte. » Il appuya sur un bouton du tableau de contrôle et une trappe s'ouvrit dans la paroi de la carlingue. Éric aperçut les immeubles, les rues de la ville qui glissaient sous lui. « Tâchez d'avoir des pensées joyeuses pendant la descente », lui lança l'un des Lilistariens qui lui fit une clef au bras, l'immobilisant dans une posture inconfortable, avant de le pousser vers la trappe. C'était indiscutablement un travail de professionnel. De spécialiste. Éric se retrouva en train d'osciller d'avant en arrière devant l'ouverture béante ; l'autre le lâcha pour ne pas être entraîné dans sa chute.

Semblable à quelque rapace aquatique, un autre vaisseau surgit alors, s'élançant en chandelle à la rencontre du patrouilleur. C'était un astronef militaire balafre et grêlé de cicatrices. Ses canons se hérissaient comme des épines, le micro-éclair qui jaillit d'un tube braqué sur la trappe eut pour effet de précipiter le Lilistarien dans le vide. Une autre pièce, de plus gros calibre, ouvrit le feu à son tour et toute la partie avant du patrouilleur s'embrasa, disparaissant dans les airs tandis que des débris incandescents pleuvaient sur Éric et le pilote.

L'appareil désarmé se mit à tomber comme une pierre.

Sortant de son état de transe, le Lilistarien survivant se rua sur les commandes manuelles. Bientôt, il reprit le contrôle du patrouilleur qui poursuivit sa descente en vol plané en décrivant des spirales. Finalement il s'abattit au milieu d'une rue, évitant de justesse taxis et mobilos, et s'immobilisa brutalement la queue en l'air, le nez contre le rebord d'un trottoir.

Le Lilistarien empoigna son pistolet. D'une démarche mal assurée, il s'approcha de la trappe, s'accroupit et commença à tirer. Il fit feu trois fois avant de s'effondrer à la renverse.

L'astronef militaire s'était posé à quelque distance. Son écoutille s'ouvrit, un homme sauta à terre et s'élança à la rencontre d'Éric quand ce dernier sortit du patrouilleur.

« Eh ! C'est moi ! fit l'inconnu d'une voix haletante.

— Qui êtes-vous ? » demanda Éric. Mais le personnage lui était certes familier. Ce visage, il l'avait vu bien souvent ; pourtant il lui donnait l'impression d'être déformé par un effet de perspective anormal, retourné comme un gant. La raie qui

partageait les cheveux était du mauvais côté de sorte que la tête semblait à l'envers. Le plus stupéfiant était le physique peu engageant de l'individu. Il était trop gros et un peu trop vieux. Le poil désagréablement gris. Quel choc d'être ainsi confronté sans avertissement avec soi-même ! Ai-je vraiment cette tête-là ? se demandait Éric. Qu'était-il advenu de l'homme jeune et bien tourné dont il voyait chaque matin le reflet dans son miroir en se rasant ? Qui avait substitué à cette image celle de cet homme d'âge mûr ?

« Bon... j'ai grossi ? Et alors ? s'exclama le Sweetscent de 2056. En tout cas, je t'ai sauvé la vie. Ils allaient te jeter dans le vide.

— Je sais », répondit Éric avec irritation. Tous deux s'engouffrèrent précipitamment dans le multi-plan. Sweetscent 2056 rabattit aussitôt le couvercle de l'écouille et l'appareil bondit vers le ciel, hors d'atteinte de la police lilstarienne. Il ne s'agissait visiblement pas d'un vieux rafiot mais d'un appareil d'un modèle tout récent.

« Sans vouloir minimiser ton intelligence, que je considère personnellement comme très grande, dit Sweetscent 2056, j'aimerais passer en revue à ton intention quelques-unes des idées ineptes qui te sont venues à l'esprit. Tout d'abord, à supposer que tu aies pu te faire délivrer du JJ-180 dans sa formule originelle, la drogue ne t'aurait pas ramené en 2055 : tu te serais retrouvé dans l'avenir et tu aurais été à nouveau intoxiqué. Ce n'est pas du JJ-180 qu'il te faut, à présent – et, à un moment, tu as paru le comprendre – mais quelque chose qui neutralise les effets de l'antidote. » Il secoua la tête. « Dans mon manteau. » Celui-ci était accroché à un crampon magnétique collé à la paroi. « La Hazeltine a eu un an pour mettre le produit au point, en échange de la formule de l'antidote que tu leur as fournie. Tu ne pouvais pas la leur donner si tu ne réintégrais pas l'année 2055. Et tu sais que tu l'as réintégrée. Ou plutôt que tu la réintégreras.

— Quelle est la nationalité de ce vaisseau ? » Éric était impressionné. Le bâtiment pouvait percer sans difficulté les lignes lilstariennes, pénétrer avec aisance jusqu'au cœur des défenses terriennes.

« C'est un torpilleur reeg mis à la disposition de Virgil, à Wash-35. Pour le cas où les choses tourneraient mal. Nous avons l'intention de transférer Molinari à Wash-35 quand Cheyenne tombera, ce qui ne saurait manquer. Elle ne tiendra probablement pas plus d'un mois.

— Comment va-t-il ?

— Beaucoup mieux. Maintenant, il fait ce qu'il veut faire. Ce qu'il sait qu'il doit faire. Et il y a autre chose... mais tu le découvriras. Va prendre l'antidote à l'antidote lilistarien. »

Dans une des poches du manteau, Éric trouva des dragées qu'il ingurgita à sec. « Où en est Kathy ? Il faudrait que nous en parlions. » Il était bon d'avoir quelqu'un avec qui discuter de ce problème qui le rongait, même si son interlocuteur n'était autre que lui-même. Cela lui donnait au moins l'illusion d'une collaboration.

« Eh bien, tu l'as libérée – ou tu la libéreras – du JJ-180. Mais pas avant qu'une grave détérioration physique se soit installée. Elle ne retrouvera jamais sa beauté, même en faisant appel à la chirurgie plastique à laquelle elle renoncera d'ailleurs après plusieurs tentatives. La situation est encore pire mais je préfère ne pas l'évoquer : cela ne ferait qu'aggraver tes difficultés. Je te dirai seulement une chose. Tu as entendu parler du syndrome de Korsakow ?

— Oui. » Naturellement, Éric le connaissait. C'était son métier.

« C'est la psychose classique des alcooliques. La destruction pathologique du tissu cortical, aboutissement d'une intoxication prolongée. Mais la consommation régulière de certains narcotiques peut également la provoquer.

— Et, selon toi, Kathy est atteinte de cette affection ?

— Rappelle-toi qu'à certaines périodes elle restait jusqu'à trois jours sans manger. Rappelle-toi aussi ses colères violentes et dévastatrices, son impression que tout le monde cherchait à lui nuire. C'est le syndrome de Korsakow. Ce n'est pas le JJ-180 qui l'a déterminé, dans son cas, mais toutes les drogues qu'elle a absorbées avant de se mettre à celle-là. Au moment de la renvoyer à San Diego, les médecins de Cheyenne lui ont fait passer un électroencéphalogramme et s'en sont aperçus. Ils t'en

parleront quand tu seras revenu en 2055. Alors, prépare-toi. Ai-je besoin d'ajouter que les dommages sont irréversibles ? L'élimination de l'agent toxique ne suffit pas. »

Sweetscent 2056 brisa le silence qui avait suivi ces paroles : « Ce n'est pas drôle d'être marié avec une femme qui a des tendances psychopathiques. Sans compter son état de dégradation physique. Pourtant, c'est toujours ma femme. Notre femme. Quand on lui fait de la phénothiazine, elle est calme. Curieux que je n'aie pas – que nous n'ayons pas été capables d'établir un diagnostic alors que nous vivions quotidiennement avec elle. C'est la preuve que la subjectivité et le fait de trop bien connaître les gens nous rendent aveugles. Certes, la lenteur de l'évolution du mal a contribué à camoufler son ampleur et nous a empêchés de l'identifier. J'estime que Kathy devra un jour ou l'autre être hospitalisée. Mais je recule. On pourra peut-être attendre la fin de la guerre. Qui se terminera par notre victoire inévitable.

— Qu'est-ce qui te permet d'être aussi catégorique ? Tu en as la preuve ? Grâce au JJ-180 ?

— Personne ne se sert plus du JJ-180 sauf Lilistar qui, comme tu le sais, ne s'y intéresse qu'en raison de son effet d'accoutumance et de ses propriétés toxiques. On a découvert un si grand nombre de futurs parallèles qu'il a été décidé d'attendre la fin de la guerre pour entreprendre d'établir une corrélation entre eux et notre monde. Il faut des années pour expérimenter à fond une drogue nouvelle, tu le sais comme moi. Mais il ne fait pas de doute que nous serons vainqueurs. Les reegs occupent déjà la moitié de l'empire lilistarien. Maintenant, écoute-moi. J'ai des instructions à te donner, que tu devras suivre à la lettre : sinon, un des futurs parallèles s'évanouira et cela m'interdira peut-être de t'arracher aux mains de la police militaire lilistarienne.

— Je comprends.

— Un major reeg appartenant aux services de renseignements est détenu dans le camp de prisonniers de guerre numéro 29, dans l'Arizona. Son nom de code est Deg Dal II. Les autorités du camp, si incroyable que cela puisse paraître, l'ont chargé d'étudier les demandes en dommages et

intérêts présentées par les sociétés d'assurances à l'encontre du gouvernement afin de détecter les réclamations frauduleuses. En conséquence, tout captif qu'il soit, il continue de renseigner ses supérieurs. C'est lui qui assurera la liaison entre Molinari et les reegs.

— Que veux-tu que j'en fasse ? Que je le conduise à Cheyenne ?

— Non. Au siège central de la F.C.T. à Tijuana. Tu te présenteras en acheteur. Il a un statut d'esclave du travail. Tu ne savais pas que les grands trusts industriels terriens pouvaient librement acquérir de la main-d'œuvre moyennant finance dans les camps de prisonniers, n'est-ce pas ? Tu n'auras qu'à te rendre au camp 29, dire que tu appartiens à la F.C.T. et que tu as besoin d'un reeg intelligent.

— On en apprend tous les jours !

— Mais le gros problème, c'est Molinari. Il te faudra le convaincre de se rendre à Tijuana pour s'entretenir avec Deg Dal II et entamer ainsi le processus grâce auquel la Terre rompra avec Lilistar et se ralliera aux reegs sans effusion de sang. Ce ne sera pas facile car Molinari a son plan. Il livre un duel personnel à Freneksy. À ses yeux, c'est sa propre virilité qui est l'enjeu de ce combat singulier. Pour lui il ne s'agit pas d'une idée abstraite mais de quelque chose d'immédiat et de concret. Tu as vu le Molinari musclé de l'enregistrement vidéo bomber le torse. C'est une arme secrète. Il a entrepris de faire venir des univers parallèles des doubles de lui-même, ses doubles en parfaite santé, et il dispose encore d'une réserve abondante de sosies. Son orientation psychologique tout entière le pousse à flirter avec la mort pour lui échapper au dernier moment. L'heure est venue pour lui de faire la démonstration de la valeur de sa méthode. Dans sa confrontation avec Freneksy – qu'il redoute – il peut périr mille fois et retomber sur ses pieds. Le processus de détérioration physiologique d'origine psychosomatique dont il est l'objet cessera dès qu'il fera intervenir le premier des Molinari bien portants. Tu en seras témoin dès ton retour à Cheyenne. Les bandes enregistrées seront diffusées sur toutes les chaînes vidéo le soir même à l'heure de grande écoute.

— Il est donc pour l'instant juste aussi malade qu'il lui sera nécessaire de l'être, fit rêveusement Éric.

— Oui. C'est-à-dire terriblement malade, docteur. »

Éric dévisagea son alter ego. « Mon diagnostic est conforme au tien, docteur.

— Dans la nuit – je me réfère à ton temps, pas au mien – le ministre Freneksy exigera d'avoir un nouvel entretien direct avec Molinari et il aura satisfaction. Seulement, ce sera le substitut viril et sain qui sera dans la salle de conférence tandis que le malade, notre Molinari à nous, sera en train de récupérer dans ses appartements privés sous la garde du Service secret en regardant la télévision et en se félicitant d'avoir trouvé un moyen si facile de se soustraire au ministre Freneksy et à ses revendications.

— Je présume que le Molinari viril dépêché de cette Terre bis a accepté de son plein gré de tenir ce rôle ?

— Il est ravi. Ils le sont tous. Leur grande joie, aux uns comme aux autres, c'est de marquer des points sur Freneksy. Molinari est un politicien : c'est ce qui le fait vivre et qui, en même temps, le tue. Après cette entrevue avec Freneksy, le Molinari en bonne santé connaîtra sa première crise de spasmes du pylore. À son tour il commencera à subir la dégradation physique. Et cela se poursuivra ainsi de substituts en substituts jusqu'à la mort de Freneksy, car il faudra bien qu'il meure un jour et, espérons-le, avant Molinari.

— Il ne doit pas être commode de battre Molinari sur ce terrain !

— Il n'y a là rien de morbide : nous avons affaire à un tournoi de chevaliers directement sortis du Moyen Âge. Molinari, c'est le roi Arthur portant au flanc une plaie éternellement ouverte. Qui est Freneksy ? Je te laisse le soin de deviner. Pour moi, l'intéressant dans cette affaire, c'est que, comme il n'y a pas eu de période de chevalerie dans l'histoire de Lilistar, Freneksy est incapable de comprendre la nature du conflit. À ses yeux, il s'agit simplement d'une lutte pour s'assurer la domination économique. Il faut que l'un des deux adversaires s'empare des usines et puisse disposer de la main-d'œuvre de l'autre.

— Voilà qui manque de romanesque. Et les reegs ? Est-ce qu'ils comprendront Molinari ? Ont-ils eu des chevaliers dans leur passé ?

— Avec quatre bras et une carapace chitineuse, les voir à l'action aurait été un étonnant spectacle ! Je n'en sais rien parce que personne ne s'est jamais soucié d'étudier leur civilisation. Tu te souviens du nom de l'officier que tu dois contacter ?

— Deg... quelque chose.

— Deg Dal II.

— Seigneur ! soupira Éric.

— Je t'écœure, n'est-ce pas ? Eh bien, toi aussi, tu m'écœures. Tu es amorphe, empâté et flasque. Pas étonnant que tu te sois uni à une fille comme Kathy ! Tu as eu ce que tu méritais. Tu devrais essayer d'acquérir un peu de cran pendant l'année qui vient. Pourquoi ne réagirais-tu pas et ne chercherais-tu pas à trouver une autre femme afin que, en 2056, tu ne sois pas dans une situation aussi lamentable ? Tu me dois bien quelque chose pour t'avoir fait échapper à la police lilstarienne ! » Sweetscent 2056 décocha à Éric un regard fulminant.

« Quelle femme as-tu en tête ? demanda ce dernier sur ses gardes.

— Mary Reineke.

— Tu es fou !

— Écoute-moi... D'ici environ un mois selon ton échelle temporelle, Mary et Molinari auront une dispute. Tu pourrais exploiter cette querelle. Je ne l'ai pas fait mais une modification est du domaine du possible. Tu es en mesure de susciter un futur légèrement différent, modifié sur un seul point : ta situation matrimoniale. Divorce d'avec Kathy et épouse Mary Reineke... ou qui tu voudras ! » Un désespoir soudain vibrait dans la voix de Sweetscent 2056. « Bon Dieu ! Je vois déjà ce qui se passera... Il faudra la placer dans une institution – jusqu'à la fin de ses jours ! Je ne veux pas faire ça ! Je veux que cela me soit épargné !

— Avec ou sans nous...

— Je sais ! N'importe comment, il faudra bien qu'elle en arrive là. Mais faut-il que ce soit moi qui en subisse les conséquences ? Nous devrions pouvoir nous aider

récioproquement, tous les deux. Ce sera dur. Kathy se battra comme une furie pour ne pas divorcer. Tu demanderas la séparation à Tijuana. Les lois sur le divorce sont moins strictes au Mexique qu'aux États-Unis. Il te faudra un bon avocat. J'en ai choisi un : Jésus Guadarala. Il habite Ensenada. Tu t'en souviendras ? Je n'ai pas tout à fait réussi à le convaincre de me représenter mais, bon Dieu, tu pourras y arriver ! » Il regardait Éric avec espoir.

« J'essaierai.

— Maintenant, je dois te quitter. L'antidote que tu as pris commencera à agir dans quelques minutes et je n'ai aucune envie de te voir faire une chute de cinq mille mètres de haut. » Le vaisseau commença à descendre. « Je vais te déposer à Salt Lake City. C'est une grande ville et tu n'attireras pas l'attention. Lorsque tu seras à nouveau en 2055, tu n'auras qu'à prendre un taxi pour regagner l'Arizona.

— Je n'ai pas d'argent de l'époque, se rappela Éric. Enfin... je ne crois pas. » Ses idées étaient confuses – il s'était passé trop d'événements. Il chercha son portefeuille. « J'ai été pris de panique après cette tentative en vue d'acheter l'antidote à la Hazeltine. C'était la guerre...

— Inutile de ressasser tous ces détails. Je les connais déjà. »

Aucun des deux n'échangea plus un mot tandis que l'appareil se rapprochait de la surface de la planète. Chacun se renfermait dans le mépris hargneux qu'il éprouvait pour l'autre. Voilà la preuve qu'il est nécessaire de se respecter soi-même, se dit Éric. Et cette pensée lui ouvrit pour la première fois des horizons sur les tendances fatalistes, quasi suicidaires, qui l'animait : il était indéniable qu'elles tenaient à son absence de respect envers lui-même. S'il voulait survivre, il lui faudrait apprendre à se voir et à voir ses actions dans une perspective différente.

« Tu perds ton temps, murmura son alter ego comme le vaisseau se posait dans un pré à la périphérie de Salt Lake City. Tu ne changeras pas.

— C'est ton opinion, en tout cas, répondit Éric en posant le pied par terre. Mais nous verrons bien. »

Sans un mot, Sweetscent 2056 referma l'écouille. L'appareil décolla et disparut dans les profondeurs du ciel.

Éric se dirigea vers la route toute proche.

Le taxi qu'il héla à Salt Lake City ne lui demanda pas de permis de circulation. Éric en conclut qu'il avait rétrogradé d'une année dans le temps sans s'en apercevoir, peut-être pendant qu'il marchait sur la route. Néanmoins, il voulut avoir l'assurance qu'il avait bien réintégré son présent d'origine.

« Donne-moi la date d'aujourd'hui, ordonna-t-il à l'automataxi.

— Nous sommes le 15 juin, répondit le véhicule qui bourdonnait au-dessus de l'émeraude des montagnes et des vallées.

— Quelle année ?

— Vous êtes Hip Van Winkle, monsieur ? Nous sommes en 2055. Et j'espère que vous en êtes satisfait. »

C'était un vieux taxi poussif, qui aurait eu besoin d'une bonne révision ; l'activité de ses circuits autonomes trahissait son irascibilité. « Tout à fait satisfait. »

Il utilisa le vidéophone de bord pour appeler le centre de renseignements de Phoenix. On lui indiqua les coordonnées du camp de prisonniers : ce n'était pas une information confidentielle. Bientôt, le taxi survola un désert plat et monotone, coupé de pitons rocheux et de cuvettes à sec qui avaient jadis été des lacs. Enfin, il atterrit quelque part au milieu de cette étendue inculte et inexploitée. Le camp de prisonniers numéro 29 était situé exactement là où Éric s'attendait à le trouver : à l'endroit le plus inhabitable qu'il fût possible d'imaginer. Les vastes plaines désolées du Nevada et de l'Arizona lui faisaient l'effet d'être une lugubre planète étrangère ne ressemblant en rien à la Terre. En toute sincérité, il préférerait les régions de Mars qu'il avait vues au voisinage de Wash-35.

« Bonne chance, monsieur, dit le taxi qui décolla en ferraillant de toutes ses plaques.

— Merci. »

Éric se dirigea vers le poste de garde à l'entrée du camp et expliqua à la sentinelle qu'il était chargé par la Compagnie des Fourrures et Colorants de Tijuana de faire l'acquisition d'un

prisonnier de guerre apte au travail de bureau pour une tâche exigeant beaucoup de minutie.

« Un seul ? fit le soldat en lui indiquant le chemin du bureau de son supérieur. On peut vous donner cinquante reegs, deux cents. Lors du dernier engagement, nous nous sommes emparés de six transports de troupes et nous sommes actuellement débordés. »

Chez le colonel, Éric remplit des formulaires qu'il signa au nom de la F.C.T. Le règlement, expliqua-t-il à l'officier, serait normalement effectué en fin de mois sur présentation d'un bordereau de compte officiel.

« Faites votre choix, dit le colonel qui paraissait s'ennuyer à mourir. Vous n'avez qu'à jeter un coup d'œil et à prendre le premier qui vous tombera sous la main. N'importe comment, ils se ressemblent tous.

— J'en vois un en train de faire des écritures à côté. Il donne l'impression d'être compétent.

— Ce brave Deg ? Il l'aït partie des meubles. Il a été capturé la première semaine des hostilités. Il s'est même fabriqué, lui-même, un boîtier de traduction afin de pouvoir nous être encore plus utile. Je souhaiterais que tous soient aussi coopératifs que lui.

— Je le prends.

— En ce cas, nous serons obligés de vous réclamer un supplément assez considérable, dit l'officier cauteux. C'est qu'il a bénéficié d'une formation spéciale. » Il griffonna quelque chose. « Plus la contrepartie de la valeur du boîtier de traduction.

— Vous disiez qu'il l'avait fabriqué lui-même.

— Mais nous avons fourni le matériel. »

Finalement, les deux hommes se mirent d'accord sur un prix et Éric passa dans la pièce voisine. Il s'approcha du reeg dont les quatre bras à articulations multiples s'activaient sur les contrats d'assurance. « Désormais, vous appartenez à la F.C.T., lui annonça-t-il. Suivez-moi. » Il se tourna vers le colonel. « Risque-t-il de s'enfuir ou de m'attaquer ?

— Ils ne le font jamais, répondit l'officier. Ça ne leur vient pas à l'esprit. Ce ne sont jamais que de gros insectes. »

Si j'avais su que la transaction prendrait si peu de temps, j'aurais dit à ce vieux tacot de m'attendre, songea Éric tandis qu'il piétinait sous le soleil torride. La présence à son côté du reeg silencieux lui causait un vague malaise. Après tout, c'était l'ennemi officiel. Les reegs combattaient les Terriens, les tuaient. Et celui-ci était un gradé.

Il faisait sa toilette à la manière d'une mouche, lissant successivement ses ailes, ses antennes sensorielles, l'extrémité de ses pattes postérieures. Il serrait le boîtier de traduction sous un de ses bras frêles sans jamais le lâcher.

« Êtes-vous content de quitter ce camp ? » lui demanda Éric.

Deux mots se formèrent sur l'écran du boîtier, pâles sous le soleil éblouissant : PAS PARTICULIEREMENT.

Quand le taxi commandé se posa, Éric et Deg Dal II montèrent à bord. L'engin reprit de la hauteur et mit le cap sur Tijuana.

« Je sais que vous êtes un officier de renseignements, dit Éric à son compagnon. C'est la raison pour laquelle je vous ai acheté. »

Le boîtier resta opaque. Mais un tremblement agitait maintenant le reeg dont les yeux composés étaient plus larmoyants que jamais. Quant à ses faux yeux, ce n'étaient plus que des cavités béantes et vides.

« Je prends le risque de vous dire cela sans plus attendre. Je ne suis qu'un intermédiaire. Je suis chargé d'organiser une rencontre entre vous et une haute personnalité de l'O.N.U. Il est dans votre intérêt personnel comme dans l'intérêt de votre peuple de faire preuve d'esprit coopératif. Je vous déposerai au siège de ma société... » Le boîtier s'alluma : RAMENEZ-MOI AU CAMP.

« Bien sûr ! Je sais que vous êtes contraint de continuer à jouer le rôle que vous tenez depuis si longtemps, même si ce n'est plus nécessaire. Je sais que vous êtes toujours en liaison avec votre gouvernement : c'est pour cela que vous pourrez être utile à la personne avec qui vous avez rendez-vous à Tijuana. Par votre truchement, elle sera en mesure d'entrer en contact avec les autorités reegs... » Il hésita, puis se jeta à l'eau : « À l'insu des Lilistariens. »

Après une pause, la boîte fulgura à nouveau : J'AI TOUJOURS COOPÉRÉ.

« Mais cette fois, c'est différent. » Sur quoi, Éric laissa brutalement tomber la conversation. Pendant tout le reste du voyage, il n'essaya plus de communiquer avec Deg Dal II. C'était manifestement une chose à ne pas faire, et tous deux le savaient. Le reste ne dépendait plus d'Éric mais de quelqu'un d'autre.

À Tijuana, il prit une chambre au Caesar Hôtel, sur la rue principale de la ville. Le réceptionniste, un Mexicain, regarda fixement le reeg mais ne posa pas de question. C'était caractéristique de Tijuana, songeait Éric dans l'ascenseur. Chacun s'occupe de ses affaires. Il en avait toujours été ainsi et, même maintenant, en pleine guerre, Tijuana n'avait pas changé. On pouvait s'y procurer, on pouvait y faire tout ce que l'on voulait, à condition de ne pas le crier sur les toits. Et surtout si l'on agissait sous le couvert de la nuit. Car, la nuit, Tijuana était une autre ville. Une ville où tout devenait possible, même l'inimaginable. Jadis, c'était l'avortement, les stupéfiants, les femmes et le jeu. Aujourd'hui, l'intelligence avec l'ennemi.

Une fois dans la chambre, Éric confia à Deg Dal II le double de son titre de propriété ; au cas où le reeg aurait des ennuis pendant son absence, ces papiers prouveraient qu'il ne s'était pas évadé du camp de prisonniers et n'était pas un espion. Il lui donna aussi de l'argent et lui dit d'alerter la F.C.T. si des difficultés survenaient – notamment si des agents lilistariens se présentaient. Deg Dal II ne quitterait pas la chambre, il y prendrait ses repas ; il regarderait la télévision s'il en avait envie, il ne laisserait entrer personne dans la mesure du possible et si par hasard les agents lilistariens parvenaient jusqu'à lui, il ne leur révélerait rien. Même si cela devait entraîner sa mort.

« Je pense que je suis fondé à vous tenir ce langage, non que je ne respecte pas la vie des reegs ni que je croie qu'il appartient aux Terriens de leur dire quand le moment est venu de mourir, mais tout simplement parce que je connais la situation et que vous l'ignorez. C'est d'une importance capitale : il faut que vous me croyiez sur parole. » Il attendit que le boîtier de traduction

s'allumât mais il resta éteint. « Pas de commentaire ? » demanda-t-il alors, vaguement désappointé. Le contact entre le reeg et lui avait été tellement ténu... Il avait l'impression que c'était de mauvais augure. Enfin, l'écran s'éclaira, comme avec réticence : AU REVOIR.

« C'est tout ce que vous avez à me dire ? » s'exclama Éric d'une voix incrédule.

QUEL EST VOTRE NOM ?

« Vous le trouverez sur les documents que je vous ai laissés. » Et Éric sortit en claquant bruyamment la porte.

Dès qu'il fut dans la rue, il fit signe à un taxi de surface démodé piloté par un chauffeur humain auquel il donna l'adresse de la F.C.T. Quinze minutes plus tard, il pénétrait une fois de plus dans l'élégant édifice en forme d'aptéryx et s'engageait dans le corridor familial conduisant à son bureau. Ou ce qui avait été son bureau jusqu'à une date récente.

Les paupières de Miss Perth, sa secrétaire, battirent d'étonnement à sa vue. « C'est vous, docteur Sweetscent ? Je vous croyais à Cheyenne !

— Est-ce que Jack Blair est là ? » Il jeta un coup d'œil en direction des bacs où s'entassaient les pièces refusées mais son assistant était invisible. Cependant il aperçut Bruce Himmel à l'affût devant le tapis roulant, une fiche d'inventaire et un bloc à la main. « Qu'est-ce que ça a donné, l'affaire de la bibliothèque de San Diego ? » s'enquit Éric.

Himmel tressaillit et se redressa. « Je fais appel, docteur. Je ne capitule jamais. Comment se fait-il que vous soyez revenu à Tijuana ?

— Jack Blair est en conférence avec Mr. Virgil Ackerman, docteur Sweetscent, annonça Miss Perth. Vous avez l'air fatigué. Vous avez énormément de travail à Cheyenne, n'est-ce pas ? Une responsabilité aussi importante ! » Il y avait de la compassion dans ses yeux bleus aux longs cils et ses seins volumineux semblaient se gonfler d'imperceptible façon, maternels et nourriciers. « Voulez-vous que je vous prépare une tasse de café ?

— Avec plaisir. » Éric s'assit à son bureau pour réfléchir. Il revoyait les heures passées. Étrange que tous ces événements se

soient enchaînés de manière à le ramener ici même, dans son propre fauteuil. Était-ce la fin ? Avait-il joué jusqu'au bout son petit rôle – peut-être pas si petit, d'ailleurs – dans une querelle opposant trois races de la galaxie ? Quatre si l'on faisait entrer en ligne de compte les créatures de Bételgeuse ressemblant à des poires pourries. Peut-être était-il débarrassé de son fardeau. Un coup de vidéophone à Molinari, à Cheyenne, et le tour serait joué : à nouveau, il serait le médecin personnel de Virgil Ackerman dont il continuerait à remplacer les organes les uns après les autres à mesure que ceux-ci lâcheraient leur propriétaire. Mais il y avait encore Kathy. Où était-elle ? Ici, à l'infirmerie de la F.C.T. ? Ou dans un hôpital de San Diego ? Si cela se trouvait, elle essayait, en dépit de sa toxicomanie, de reprendre sa vie, de pourvoir Virgil Ackerman en objets d'antiquité.

« Kathy est-elle au siège ? demanda-t-il à Miss Perth.

— Je vais m'informer, docteur, répondit la secrétaire en tapotant sur l'une des touches de son interphone. Votre café est prêt.

— Merci. »

Éric le dégusta avec gratitude. C'était presque comme au bon vieux temps. Il avait toujours considéré son bureau comme une oasis où tout était rationnel, où il échappait au bruit et à la fureur de sa vie domestique. Ici, il pouvait faire semblant de croire que les gens rivalisaient de gentillesse, que les rapports humains étaient simplement amicaux, presque insouciant.

Prenant un papier et une plume, il nota de mémoire la formule de l'antidote au JJ-180.

« Kathy est à l'infirmerie du quatrième étage, lui dit Miss Perth. Je ne savais pas qu'elle était malade. C'est grave ? »

Éric plia le feuillet et le lui tendit. « Donnez ceci à Jonas. Il est au courant et il saura quoi faire. »

Il s'interrogea : se rendrait-il auprès de Kathy pour lui annoncer que l'antidote existerait bientôt ? Il ne pouvait pas échapper à cette obligation, il n'y avait pas l'ombre d'un doute. C'était une question de décence élémentaire. « Bon, soupira-t-il en se levant. Je vais la voir.

— Transmettez-lui toutes mes amitiés, lança Miss Perth tandis qu'il quittait le bureau.

— Je n'y manquerai pas », murmura-t-il.

Kathy, vêtue d'une robe de coton blanc, était allongée sur un fauteuil de relaxation, pieds nus, les jambes croisées. Elle lisait un magazine. Elle paraissait vieillie et comme ratatinée. Elle était manifestement sous l'influence d'un puissant sédatif. « Til Perth t'adresse ses meilleurs vœux », dit Éric. Lentement et avec une difficulté visible, Kathy leva la tête et accommoda sa vision. « Y a-t-il... du neuf pour moi ? »

— Nous avons l'antidote. En tout cas, nous l'aurons sous peu. Encore six heures et la Hazeltine nous envoie le colis. » Il s'efforça d'adresser à Kathy un sourire encourageant – mais sans succès. « Comment te sens-tu ? »

— Bien, maintenant que tu m'as dit ça. » Elle affichait une attitude étonnamment pratique, même compte tenu de ses tendances schizoïdes. Ce que n'expliquaient pas les calmants. « Ça y est ? Tu as réussi à le trouver pour moi ? » Elle se reprit : « Oui... Pour toi aussi. Mais tu aurais pu le garder par devers toi et ne pas m'en parler. Merci, chéri. »

« *Chéri...* » Cela lui faisait mal d'entendre ce mot dans la bouche de Kathy.

« Je vois maintenant que, au fond de toi, tu as encore de la tendresse pour moi malgré ce que je t'ai fait. Sinon, tu n'aurais pas... »

— Bien sûr que si ! Me prends-tu pour un monstre d'immoralité ? Le remède doit être rendu public et mis à la disposition de toutes les victimes de cette saleté. Même les Lilistariens. En ce qui me concerne, je considère que les drogues toxiques engendrant l'accoutumance sont une abomination, un crime contre la vie. » Il se tut et ajouta dans son for intérieur : Et quelqu'un qui fait délibérément d'autrui un toxicomane est un criminel qui mérite d'être pendu ou fusillé. « Je m'en vais. Je retourne à Cheyenne. À un de ces jours. Bonne chance pour ta cure. Tu sais », ajouta-t-il en s'efforçant de ne pas donner à Kathy l'impression qu'il cherchait volontairement à la blesser, « tu sais, l'antidote ne peut rien contre les dégâts physiques. Tu le comprends, Kathy ? »

— Quel âge ai-je l'air d'avoir ?

— L'âge que tu as... dans les trente-cinq ans. »

Elle secoua la tête. « Non. Je me suis vue dans la glace.

— Je te demanderai de veiller à ce que toutes les personnes qui ont absorbé cette drogue avec toi, la première fois, reçoivent elles aussi l'antidote. Je peux me fier à toi, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Ce sont des amis. » Elle jouait distraitemment avec le coin de son magazine. « Éric, je ne peux pas espérer que tu resteras avec moi dans l'état de délabrement physique où je suis à présent. Toute flétrie, toute... » Elle se tut.

Était-ce l'occasion ? « Tu veux divorcer, Kathy ? Dans ce cas, je ne m'y opposerai pas, mais personnellement... » Il hésita. Jusqu'où l'hypocrisie pouvait-elle aller ? Qu'était-il au juste exigé de lui, maintenant ? Son moi futur, son jumeau de l'année prochaine, l'avait supplié de rompre avec Kathy. Tous les impératifs de la raison ne lui ordonnaient-ils pas d'agir dans ce sens, et le plus vite possible ?

— Je t'aime toujours, murmura Kathy d'une voix grave. Je ne veux pas que nous nous séparions. J'essaierai de me conduire mieux avec toi. Je parle sincèrement. C'est une promesse.

— Veux-tu que je te parle franchement ?

— Oui. Toujours.

— Rends-moi ma liberté. »

Elle le dévisagea. Un peu de l'ancienne et venimeuse passion qui avait consommé la faillite de leur ménage flamboya dans ses yeux. Mais dénaturée. La drogue et les calmants avaient affaibli Kathy et la puissance qu'elle avait autrefois exercée sur lui pour l'engluier et l'accrocher à elle l'avait désertée. Haussant les épaules, elle murmura : « Je t'ai demandé d'être franc : j'ai eu ce que je voulais. Je devrais sans doute m'estimer satisfaite.

— Cela veut-il dire que tu es d'accord ? Que tu es prête à entamer la procédure de divorce ? »

Kathy médita un instant. « À une seule condition : qu'il n'y ait pas une autre femme dans ta vie.

— Il n'y en a pas. » Éric se remémora Phyllis Ackerman... Phyllis ne comptait certainement pas, même dans l'esprit hanté de soupçons de Kathy.

« Si je découvre qu'il y en a une, je n'accepterai pas de divorcer, je ne coopérerai pas et tu ne recouvreras jamais la liberté. Cela aussi, c'est une promesse.

— Entendu. » C'était comme si un poids immense venait de s'engloutir dans les abîmes de l'infini, comme si Éric n'avait plus sur les épaules qu'un simple fardeau terrestre, un fardeau qu'un homme normal était capable de porter. « Merci.

— Merci à toi, Éric. Pour l'antidote. Voilà donc finalement le résultat de ma toxicomanie, de cette habitude de me droguer que j'ai prise depuis tant d'années ! Cela te permet maintenant d'être libre. Après tout, j'aurai quand même fait quelque chose de bien dans ma vie. »

La tête sur le billot, Éric n'aurait pas pu dire si Kathy était sincère ou si c'était de l'ironie. Il jugea préférable de changer de sujet : « Reprendras-tu tes fonctions à la F.C.T. quand tu seras guérie ?

— Il y aura peut-être bientôt du nouveau pour moi. Quand j'étais dans le passé, sous l'influence de la drogue... » Elle s'interrompit et enchaîna péniblement car elle éprouvait maintenant de la difficulté à parler : « J'ai expédié un composant électronique à Virgil dans les années 1930. Avec une note pour lui expliquer ce qu'il fallait qu'il en fasse et lui dire qui j'étais afin qu'il se souvienne de moi, plus tard, c'est-à-dire maintenant.

— Mais... » Éric n'alla pas plus loin.

« Oui ? » Elle réussit à fixer son attention sur lui, sur ce qu'il disait. « Est-ce que j'ai fait une bêtise ? Est-ce que j'ai modifié le passé, changé l'Histoire ?

Il était impossible de dire la vérité à Kathy mais elle la découvrirait dès qu'elle aurait commencé à faire sa petite enquête. Virgil ne pouvait rien recevoir car l'élément électronique avait quitté le passé en même temps que Kathy. Virgil enfant avait reçu une enveloppe vide – ou rien du tout. C'était d'une accablante tristesse.

« Qu'y a-t-il ? demanda laborieusement Kathy. Je devine à ton expression que j'ai fait quelque chose de mal – je te connais si bien !

— Je suis simplement surpris de ton ingéniosité. » Il se pencha sur elle et la prit par l'épaule. « Tu sais, ça ne fera guère de différence, ne t'illusionne pas. Je ne vois pas comment ta situation professionnelle pourrait encore s'améliorer. D'ailleurs, la reconnaissance n'est pas le fort de Virgil.

— Mais il valait la peine d'essayer, tu ne crois pas !

— Bien sûr. » Il se redressa. Il avait hâte de mettre un terme à la conversation.

Après avoir dit au revoir à Kathy, il se dirigea vers l'ascenseur et se rendit dans le bureau de Virgil Ackerman.

À sa vue, celui-ci leva la tête et lança, la voix caquetante : « J'ai appris que vous étiez de retour. Éric. Asseyez-vous et dites-moi ce qui se passe. Kathy n'a pas l'air en forme, n'est-ce pas ? Hazeltine n'a pas...

— Écoutez-moi. Virgil », fit Éric en refermant la porte. Les deux hommes étaient seuls. « Pouvez-vous demander à Molinari de venir ici, à la F.C.T. ? »

Virgil Ackerman braqua vers lui son visage d'oiseau, l'œil vigilant. « Pourquoi ? » Éric lui expliqua tout.

« Je vais appeler Gino, dit le vieillard quand Éric eut terminé son récit. Nous nous connaissons bien et son intuition lui fera deviner le reste. Il viendra. Et probablement sans tarder. Quand il agit, il agit vite.

— Je ne retournerai pas à Cheyenne. En fait, je ferais peut-être mieux de rejoindre Deg à l'hôtel.

— Prenez donc une arme. » Virgil décrocha le vidéophone. « Passez-moi la Maison Blanche, à Cheyenne. » Il ajouta à l'intention d'Éric : « Si la ligne est surveillée, ils en seront pour leurs frais. Personne ne sera capable de dire de quoi nous parlons. » Il rapprocha le pavillon de ses lèvres : « Je veux parler au secrétaire Molinari. De la part de Virgil Ackerman. À titre personnel. »

Éric se laissa aller contre le dossier de son siège et écouta. Finalement, les choses prenaient bonne tournure et il pouvait en profiter pour se reposer un moment, n'être plus qu'un spectateur.

Du vidéophone s'échappa la voix hystérique de la standardiste de la Maison Blanche : « Le docteur Sweetscent

est-il là, Mr. Ackerman ? piaillait-elle frénétiquement. Nous ne parvenons pas à le joindre et Molinari... Mr. Molinari, je veux dire... est mort. On ne peut pas le ranimer. »

Virgil et Éric échangèrent un coup d'œil.

« J'y vais », dit ce dernier. Il n'éprouvait rien d'autre qu'une sorte d'engourdissement.

« Je vous parie qu'il est trop tard, fit Ackerman.

— Il y a deux heures qu'il est mort. Mr. Ackerman, s'exclama la standardiste sur un timbre suraigu. Le docteur Teagarden est impuissant et...

— Demandez-lui quel organe a lâché », fit Éric. La standardiste avait entendu. « Son cœur. C'est vous, docteur Sweetscent ? Le docteur Teagarden parle d'une rupture de l'aorte...

— J'apporterai un cœur artificiel. Que Teagarden maintienne le corps à la température la plus basse possible. Je suis d'ailleurs sûr que c'est ce qu'il fait.

— Il y a un vaisseau ultra-rapide sur le toit, Éric, dit Virgil. Celui que nous avons emprunté pour aller à Wash-35. Vous ne pourrez pas en trouver de meilleur dans les environs.

— Faites-le préparer pendant que je descends chercher un cœur dans mon bureau. » Il était parfaitement calme. Ou il arriverait à temps ou bien ce serait trop tard. Au point où en étaient les choses, se hâter n'avait strictement aucun sens.

Virgil appuya sur une touche du vidéophone pour entrer en liaison avec le standard et murmura : « L'année 2056 d'où vous arrivez n'est pas celle qui correspond à notre univers.

— Apparemment », répondit Éric en quittant le bureau.

CHAPITRE XIII

Don Festenburg l'attendait sur l'aire d'atterrissage de la terrasse de la Maison Blanche. Il était pâle et si agité qu'il tremblait. « Où... où étiez-vous, docteur ? Vous n'avez dit à personne que vous quittiez Cheyenne. Tout le monde vous croyait dans les environs. » Précédant Éric qui portait l'étui contenant le cœur artificiel, il se dirigea vers le trottoir roulant.

Teagarden ouvrit la porte de la chambre du secrétaire. Ses traits étaient marqués par la fatigue. « Où diable étiez-vous passé, docteur ? »

J'essayais de mettre fin à la guerre, songea Éric. Il se contenta de demander : « À quel degré de froid est-il ? »

— Aucune activité métabolique appréciable. Pensez-vous que je ne sache pas conduire cet aspect de l'opération ? J'ai des instructions écrites qui entrent automatiquement en application dès qu'il perd conscience ou lorsqu'il meurt et que la réanimation échoue. » Il tendit une liasse de documents à Éric, qui, du premier coup d'œil tomba sur le paragraphe essentiel : pas de transplants artificiels. En aucun cas. Même si c'est la seule chance de survie existante.

« C'est irrévocable ? demanda-t-il.

— Oui, fit Teagarden. Nous avons consulté l'Attorney Général. Vous êtes bien placé pour savoir qu'il faut une autorisation explicite et préalable pour effectuer une greffe de ce genre sur un patient.

— Pourquoi a-t-il pris ces dispositions ?

— Je l'ignore. Allez-vous tenter de le réanimer sans utiliser ce cœur artificiel dont vous êtes muni ? C'est la seule solution qui reste. » Il y avait de l'amertume dans sa voix. L'amertume de la défaite. « Il s'est plaint de son cœur avant votre départ. Il vous a dit – je l'ai entendu – qu'il craignait qu'une artère ne se soit rompue. Et vous êtes parti ! » Il regarda fixement Éric.

« C'est le problème avec les hypocondriaques. On ne peut jamais savoir... »

Teagarden poussa un soupir étranglé. « Oui... Bien sûr. »

Éric se tourna vers Festenburg. « Et Freneksy ? Est-il au courant ? »

Fstenburg eut un vague sourire empreint de nervosité. « Naturellement.

— Quelle a été sa réaction ?

— De l'inquiétude.

— Je suppose que le secteur est à présent interdit à tout vaisseau lilistarien ?

— Docteur, vous êtes là pour soigner le malade, pas pour nous dicter notre politique.

— Je serais plus à l'aise pour le soigner si je savais...

— Oui, Cheyenne a été déclarée zone interdite, reconnu enfin Festenburg. Aucun bâtiment, à l'exception de celui qui vous a amené, n'a été autorisé à atterrir depuis l'accident du secrétaire. »

Éric s'approcha du lit et se pencha sur Gino Molinari prisonnier d'un fouillis d'accessoires destinés à maintenir sa température constante et à enregistrer des milliers de paramètres physiologiques. C'était à peine si l'on distinguait la forme grassouillette et courtaude du secrétaire. Son visage disparaissait derrière un engin d'invention récente, très rarement employé jusqu'ici, servant à détecter les altérations les plus ténues affectant le cerveau. Car c'était le cerveau qu'il importait de protéger à tout prix. Tout le reste pouvait lâcher – pas le cerveau.

Tout le reste pouvait lâcher... Mais Molinari avait interdit qu'on lui greffe un cœur artificiel. Médicalement parlant, cet ordre qui équivalait à un suicide, cet ordre de psychopathe abolissait un siècle de progrès scientifique.

Éric n'avait pas besoin d'examiner la poitrine récemment incisée de Molinari pour savoir qu'il n'y avait rien à faire. En tant que chirurgien, en dehors de la grefforg qui était sa spécialité, il n'était probablement pas plus compétent que Teagarden. Sa réussite professionnelle avait été liée au fait qu'il était possible de remplacer un organe défaillant.

« Montrez-moi encore ce document. » Teagarden le lui tendit et Éric l'étudia avec un surcroît d'attention. Un homme aussi astucieux et ingénieux que Molinari ne pouvait pas ne pas avoir prévu une porte de sortie. Il était impossible que tout finisse de cette façon.

« Prindle a été avisé, évidemment, dit Festenburg. Il se tient prêt à prendre la parole à la télévision s'il s'avère impossible de réanimer Molinari. » Sa voix était étrangement monocorde. Éric lui jeta un coup d'œil, s'interrogeant sur les véritables sentiments du conseiller privé du secrétaire.

« Et ce paragraphe... fit-il. Celui qui concerne la mise en service du rob des E.G.R.D., le rob que Molinari a utilisé pour ce fameux enregistrement. La bande doit être diffusée ce soir.

— Montrez. » Teagarden relut la clause. « La diffusion sera décommandée, bien sûr. Je ne sais rien de cette histoire de rob. Mais peut-être Festenburg est-il au courant ? » Teagarden adressa un regard interrogateur à Don Festenburg.

« Cet article n'a aucun sens, déclara ce dernier. Littéralement aucun. Par exemple, pourquoi maintenir un rob en hypothermie ? Nous sommes dans l'incapacité de comprendre le raisonnement de Molinari. D'ailleurs, nous avons du pain sur la planche ! Ce satané document comporte quarante-trois paragraphes. Comment voulez-vous appliquer toutes ces dispositions simultanément.

— Mais, commença Éric, vous savez où...

— Oui, je sais où est le simulacre.

— Sortez-le du frigo et activez-le en application des instructions contenues dans ce texte qui, vous le savez déjà, ont force de loi.

— Bon... Et une fois qu'il sera activé ?

— À ce moment-là, il vous donnera lui-même ses consignes. »

Et ceci pendant bien des années. C'était là le sens profond de ce document. Il n'y aurait pas de communiqué annonçant la mort de Gino Molinari, car dès que le pseudo-rob serait activé, Gino Molinari cesserait d'être mort.

Et je suis sûr que tu le sais, Festenburg...

Les deux hommes se dévisagèrent en silence ;

Éric se tourna vers un agent du Service secret. « Je voudrais qu'une escorte de quatre hommes l'accompagne. Ce n'est qu'une simple suggestion de ma part mais j'espère que vous serez d'accord. »

L'agent spécial acquiesça du chef et fit signe à ses collaborateurs qui prirent position derrière un Festenburg affolé, effrayé, ayant manifestement perdu son sang-froid. Il s'en fut à contrecœur exécuter sa mission, entouré par les hommes du Service secret.

« N'allez-vous pas essayer de réparer son aorte, Sweetscent ? demanda Teagarden. On peut encore apposer une section plastique...

— Ne trouvez-vous pas que le Molinari de cette séquence temporelle a suffisamment souffert comme ça ? Le moment est venu pour lui de se retirer. Il l'a voulu ainsi. » Nous allons avoir, songea-t-il, à affronter une réalité pénible, car elle signifie que nous sommes sous un régime politique qui ne s'accorde guère avec nos principes.

« Molinari avait fondé une dynastie dont lui-même assurait la continuité. »

Teagarden protesta : « Ce simulacre ne peut pas gouverner à la place de Gino ! C'est une machine et la loi interdit...

— Voilà la raison pour laquelle Molinari a refusé qu'on lui implante des organes artificiels. Contrairement à Virgil, il ne peut pas faire remplacer ses organes défaillants à mesure qu'ils l'abandonnent car cela pourrait fournir matière à récusation. Mais c'est sans importance. »

Prindle, se disait-il, n'est pas l'héritier de Molinari. Don Festenburg non plus, quoique ce ne soit pas l'envie qui lui en manque. Cette dynastie ne sera sans doute pas éternelle mais une chose est sûre : elle survivra au moins à ce choc. Et c'est déjà énorme.

« Je comprends, dit Teagarden après un moment de silence. C'est pour cela que l'autre est sous hypothermie.

— Et il subira avec succès tous les tests que vous aurez envie de lui faire passer. » (Vous, Freneksy, tout le monde, y compris Don Festenburg qui a sans doute découvert le pot aux roses avant moi mais qui n'a rien pu faire.) « C'est justement ce qui

fait l'originalité de cette solution : même si on sait de quoi il retourne, on ne peut pas intervenir. » Voilà qui était de nature à élargir la notion de manœuvre politique ! Éric était-il horrifié par cette révélation ? Ou impressionné ? Franchement, il était encore incapable de se prononcer. Cette collusion en coulisse entre Gino Molinari et lui-même était un concept trop nouveau.

« Mais cela laisse un autre continuum temporel sans secrétaire de l'O.N.U., s'insurgea Teagarden. Où est donc l'avantage si...

— Le Molinari que Don Festenburg est allé activer vient sans nul doute d'un univers où il n'a pas été élu. » Un univers où il avait essuyé une défaite politique et où un autre candidat avait été nommé secrétaire des Nations Unies. Compte tenu de l'étroitesse de sa majorité, il y avait sans aucun doute beaucoup de mondes parallèles où Molinari avait été battu.

L'absence de Molinari dans cet univers-là n'aurait pas d'incidence car il n'était rien de plus qu'une personnalité évincée parmi beaucoup d'autres. Peut-être même avait-il pris sa retraite. Ce qui lui permettait d'être frais et dispos. Prêt à affronter le ministre Freneksy.

« C'est admirable. Telle est du moins mon impression. » Molinari avait compris que, tôt ou tard, son organisme usé mourrait sans rémission à moins d'avoir recours aux techniques de greffes artificielles. Et quelle serait la valeur d'un stratège politique incapable de voir au-delà de sa propre mort ? Ce serait plus alors qu'un nouvel Hitler se refusant à ce que son pays lui survive.

Une fois de plus, Éric étudia le document exprimant les volontés de Molinari. Oui... il n'y avait pas la moindre faille. Du point de vue légal, il était obligatoire que le Molinari suivant soit activé.

Et celui-ci, à son tour, prendrait les mesures voulues pour assurer sa succession.

Serait-ce possible ? Tous les Molinari de tous les continuums temporels vieillissaient au même rythme. Cela pourrait encore durer trente ou quarante années au maximum. Pas plus.

Mais la Terre se retirerait de la guerre. Et c'était la seule chose qui comptait pour Molinari.

Il ne cherchait pas à être immortel ni à devenir un dieu. Il voulait simplement aller jusqu'au terme de son mandat. Ce qui était arrivé à Franklin D. Roosevelt lors d'un autre conflit ne lui arriverait pas, à lui. Molinari avait tiré la leçon des erreurs du passé – et, en bon Piémontais qu'il était, il avait agi en conséquence. Il avait trouvé une solution idiosyncratique bizarre et pittoresque au problème politique qu'il avait à résoudre.

Cela expliquait pourquoi l'uniforme de secrétaire de l'O.N.U. et l'homéojournal que Don Festenburg montrerait à Éric dans un an avaient bien été des faux. Autrement, ils auraient pu avoir été réels. Et cela seul justifiait l'entreprise de Molinari.

Une heure plus tard, Gino Molinari convoqua Éric dans ses appartements privés.

Épanoui et rayonnant de bonne humeur, le secrétaire, vêtu d'un uniforme flambant neuf, dévisagea longuement Sweetscent. « Comme ça, ces flibustiers ne voulaient pas me mettre en marche ? » lança-t-il d'une voix tonitruante. Un brusque éclat de rire le secoua. « Je savais que vous les y forceriez, Sweetscent. Tout était organisé. Mon plan ne laissait aucune place au hasard. Me croyez-vous ? Ou pensez-vous qu'il y avait une brèche, qu'ils auraient pu me flouer ? Festenburg, notamment – c'est un malin, celui-là ! C'est fou ce que je peux l'admirer. » Molinari éructa. « Écoutez-moi... Tant pis pour Don.

— J'ai l'impression qu'ils ont failli réussir.

— Oui, acquiesça Molinari qui avait maintenant la mine sombre. Il s'en est fallu de peu. Mais il en va toujours ainsi en politique et c'est ce qui justifie nos efforts. Qui désire une certitude totale ? Pas moi, en tout cas. À propos, les enregistrements seront diffusés comme prévu. J'ai renvoyé ce pauvre Prindle se faire pendre ailleurs. » À nouveau, Molinari s'esclaffa à grand bruit.

« Ai-je raison de supposer que dans votre monde... »

Molinari l'interrompit : « Mon monde est ici. » Croisant les mains derrière la tête, il se mit à se balancer d'avant en arrière, son regard pétillant braqué sur Éric.

« Ai-je raison de penser que dans l'univers parallèle d'où vous venez...

— Quelle ineptie !

— ... vous n'avez pas réussi à vous faire élire secrétaire de l'O.N.U. ? Est-ce exact ? C'est simplement par curiosité que je vous le demande. Je n'ai nulle intention de discuter de cette question avec un tiers.

— Si vous en discutiez, comptez sur moi pour que le Service secret s'empare de vous et vous laisse choir dans l'Atlantique. Ou vous expédie dans l'espace. » Il se tut quelques secondes. « J'ai été élu, Sweetscent, mais les bougres m'ont éjecté en faisant adopter une motion de censure à propos du pacte de paix. Ils avaient raison, bien sûr. Je n'aurais jamais dû le signer. Mais vous connaissez quelqu'un qui ait envie de passer un accord avec des insectes à quatre bras ?

— À présent, vous savez que vous devez parvenir à une entente avec les reegs, dit Éric sur ses gardes.

— Oui. C'est facile à comprendre maintenant. » Le regard de Molinari était intense. Son immense intelligence en état d'alerte disséquait les paroles du médecin. « Qu'avez-vous en tête, docteur ? Allez-y...

— Un contact est prêt à être établi à Tijuana.

— Que j'aïlle à Tijuana, moi ? Pas question ! C'est une ville immonde. On y va quand on a envie d'une putain de treize ans. Encore plus jeune que Mary.

— Donc, vous connaissez Mary ? » Avait-elle été sa maîtresse dans le monde d'où il venait ?

« C'est *lui* qui nous a présentés, répondit doucement Molinari. Vous savez qui : mon meilleur ami. Celui qui m'a fait une faveur ! On est en train de l'enterrer ou de faire je ne sais quoi de son cadavre. Je m'en moque, d'ailleurs. L'essentiel, c'est qu'on s'en débarrasse. J'en ai déjà un, troué de balles, dans un cercueil. Vous l'avez vu. Et un seul me suffit. Ils me rendent nerveux.

— Que comptiez-vous faire de l'assassiné ? » Molinari eut un large sourire qui découvrit ses dents. « Vous n'y êtes pas. *C'était le précédent*. Celui qui était là avant celui qui vient de mourir.

Je ne suis pas le second : je suis le troisième. Bon... expliquez-moi donc ce que vous avez mijoté.

— Vous irez rendre visite à Virgil Ackerman au siège de la F.C.T. Cela n'éveillera aucun soupçon. Je me charge d'introduire le reeg dans l'usine pour que vous puissiez vous entretenir avec lui. Je pense pouvoir y arriver. À moins que...

— À moins que Corning, le chef des agents lilistariens de Tijuana, ne s'empare de lui le premier. Écoutez-moi... Je donnerai ordre au Service secret de le cueillir. Cela occupera les Lilistariens et nous ne les aurons pas sur le dos. Nous prendrons comme prétexte le fait qu'il a fourni de la drogue à votre femme. Vous êtes d'accord ? Oui ou non ?

— Oui. » Éric ressentait à nouveau une grande lassitude. La journée ne finirait donc jamais ? L'écrasant fardeau avait repris sa place sur ses épaules.

« Je ne vous impressionne pas beaucoup, Sweetscent.

— Bien au contraire. Simplement, je suis exténué. » Et il faudrait qu'il retourne à Tijuana pour aller chercher Deg Dal II à l'hôtel et le conduire à la F.C.T. Ce n'était pas encore fini.

— Quelqu'un d'autre, fit Molinari avec perspicacité, pourra aller chercher votre reeg et le conduire à la F.C.T. Donnez-moi l'adresse et laissez-moi faire. Votre tâche est terminée. Allez vous saouler ou trouvez-vous une nouvelle petite amie. Ou bien reprenez un peu de JJ-180 et allez explorer une autre époque. Distrayez-vous d'une façon ou d'une autre. Et votre intoxication ? Avez-vous déjà réussi à en triompher comme je vous l'avais dit ?

— Oui. »

Les sourcils broussailleux de Molinari s'arquèrent. « Pas possible ? C'est étonnant ! Je n'y aurais pas cru. C'est votre reeg qui vous a procuré le remède ?

— Non. Il vient de l'avenir.

— Quelle tournure prendra la guerre ? Je ne vais pas dans le futur comme vous : je me déplace dans un seul plan, dans les présents parallèles.

— Les choses vont devenir dures.

— Une occupation ?

— L'occupation de la quasi-totalité de la Terre.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens ?

— Apparemment, vous parviendrez à vous réfugier à Wash-
35 après avoir tenu assez longtemps pour permettre aux reegs d'arriver en force.

— Cela ne me plaît pas, décida Molinari. Mais j'imagine que je devrai en passer par là. Et votre femme Katherine ?

— L'antidote...

— Je parle de vos relations.

— Nous nous séparons. C'est décidé.

— Parfait. » Molinari hocha la tête. « Donnez-moi l'adresse. En échange, je vous en remettrai une autre. » Il griffonna rapidement quelques lignes sur un morceau de papier. « C'est une parente de Mary. Une cousine. Elle joue des petits rôles à la télévision et habite Pasadena. Dix-neuf ans. Vous trouvez que c'est trop jeune ?

— C'est illégal.

— Ne vous en faites pas pour ça. Je suis là. » Il lança la feuille à Éric qui ne la ramassa pas. « Alors ? Qu'est-ce que vous avez ? » s'exclama le secrétaire. « Est-ce que l'usage de cette drogue temporelle vous a rendu idiot ? Ne savez-vous pas que vous n'avez qu'une seule vie, une minuscule petite vie, et qu'elle est devant vous... Ni à gauche ni à droite ni derrière – devant ! Vous attendez quoi ? Que l'année dernière revienne ? »

Éric prit le papier. « Exactement. Il y a longtemps que j'attends l'année dernière. Mais je crois bien qu'elle ne reviendra plus.

— N'oubliez pas de dire que vous venez de ma part », fit Molinari. Il eut un large sourire en voyant Éric ranger l'adresse dans son portefeuille.

C'était la nuit. Éric, les mains dans les poches, suivait une rue obscure. Il se demandait s'il était sur le bon chemin. Cela faisait des années qu'il n'avait mis les pieds à Pasadena.

Devant lui se dressait la silhouette massive d'un vaste ensemble résidentiel. Ses fenêtres brillaient comme des yeux percés dans l'écorce d'une monstrueuse citrouille artificielle. Les yeux, songeait Éric, sont les fenêtres de l'âme mais une résidence n'a pas d'âme. Et que recelait celle-ci ? Une fille ayant

pour toute ambition d'apparaître l'espace d'une minute sur les écrans de télévision pour vanter une marque de bière ou de cigarettes – était-ce bien cela qu'avait dit Molinari ?

Il se remémora Phyllis Ackerman et sa conversation avec elle à Wash-35. Ce n'était pas si ancien. Si je tiens vraiment à me couler à nouveau dans le sillon gravé sur le moule de ma vie, je n'ai qu'à aller la voir. Phyllis ressemble juste assez à Kathy pour me plaire. Ce que nous savons tous deux. Et elle est juste assez différente d'elle pour me donner l'illusion – je dis bien l'illusion – de la nouveauté. Mais cette fille de Pasadena... Ce n'est pas moi qui l'ai choisie. C'est Gino Molinari. Peut-être le moule est-il brisé, désormais. Peut-être que ce sera quelque chose de vraiment nouveau, pas une illusion.

Une voix désincarnée tomba du haut-parleur tandis qu'une image microscopique se forait sur l'écran serti dans le mur au-dessus du panneau : « Oui ? Qui est-ce ! »

L'image était si petite que le visage était indéchiffrable. Mais la voix rauque était étoffée avec, cependant, un soupçon de timidité, une ombre de prudence caractéristique d'une fille sans attaches et qui vit seule.

« Gino Molinari m'a demandé de passer vous voir, répondit Éric.

— Oh ! » Elle paraissait démontée. « Moi ? Êtes-vous sûr de ne pas vous tromper ? Je ne l'ai vu qu'une seule fois, et encore par hasard.

— Pouvez-vous m'accorder une minute, Miss Garabaldi ?

— C'est mon ancien nom. Maintenant, je m'appelle Garry, Patricia Garry. C'est sous ce pseudonyme que je passe à la télévision.

— Permettez-moi de monter. » Il attendit un instant avant d'ajouter : « Je vous en prie. »

Le ronfleur de la porte bourdonna. Éric poussa le battant et pénétra dans le vestibule. Quelques instants plus tard, l'ascenseur le déposait au quinzième étage. Il se dirigea vers la porte, l'index replié pour frapper. Mais elle était déjà entrouverte.

Patricia Garry l'accueillit en souriant. Elle portait un tablier à fleurs. Ses longs cheveux noirs formaient deux nattes qui dansaient sur ses épaules. Elle avait le visage aigu, le menton effilé et ses lèvres étaient si foncées qu'elles semblaient noires. La finesse et la précision de ses traits délicats semblaient suggérer un ordre de perfection inconnu dans la symétrie et l'équilibre humains. Dès le premier regard, Éric comprit pourquoi elle faisait de la télévision. Aucun spectateur ne pouvait manquer d'être fasciné par une fille pareille. Elle n'était pas seulement jolie : elle était d'une beauté somptueuse. Si elle échappait au tragique engrenage de la guerre, elle avait une longue carrière devant elle.

« Bonsoir, lança-t-elle sur un ton allègre. Qui êtes-vous ? »

— Éric Sweetscent. Je suis l'un des médecins du secrétaire. Pouvez-vous m'offrir une tasse de café ? J'ai à vous parler. C'est très important pour moi.

— Quelle drôle de proposition ! Mais pourquoi pas ? » Elle pivota dans un grand tourbillonnement de jupe mexicaine et se dirigea vers la cuisine d'une allure dansante. Éric la suivit. « J'ai justement un pot de café frais. Pour quelle raison particulière Mr. Molinari vous a-t-il dit de me rendre visite ? »

Une fille pareille pouvait-elle ignorer qu'elle constituait à elle seule une raison particulière ?

« Voyez-vous, j'habite San Diego. » Et, songea-t-il, je suppose que je travaille à nouveau à Tijuana. « Je suis chirurgien spécialiste de la grefforg, Miss Garry. Mais je peux peut-être vous appeler Pat ? Vous voulez bien ? » Il s'assit et croisa les mains devant lui, les coudes appuyés sur la table de séquoia dure et rugueuse.

Patricia Garry prit des tasses dans le placard. « Si c'est là votre spécialité, pourquoi n'êtes-vous pas sur un satellite militaire ou dans les hôpitaux du front ? » Éric eut l'impression que son univers chavirait. « Je ne sais pas.

— Figurez-vous qu'il y a la guerre, reprit-elle, lui tournant le dos. Le garçon que je fréquentais a été blessé. Le croiseur à bord duquel il se trouvait a reçu une bombe. Il est encore à l'hôpital.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Sauf que vous avez peut-être mis le doigt sur le point faible de mon existence. Le

défaut de la cuirasse qui interdit justement que ma vie ait le sens qu'elle devrait avoir.

— Et sur qui en rejetez-vous le blâme ? Sur les autres ?

— J'avais le sentiment, pour le moment en tout cas, que maintenir Gino Molinari en vie était quand même une façon de contribuer à l'effort de guerre. » Mais, après tout, il n'avait rempli ses fonctions auprès du secrétaire que très peu de temps et n'avait, en outre, accepté ce poste que sur l'insistance de Virgil Ackerman.

« C'est simplement par curiosité que je vous le demande. J'aurais pensé qu'un bon chirurgien transplanteur voudrait être sur le front là où il y a du travail sérieux à faire. » Elle remplit les deux tasses de matière plastique. « Je comprends votre réaction », murmura Éric qui se sentait tout penaud. Cette fille avait dix-neuf ans, il avait presque deux fois son âge, et déjà elle discernait mieux que lui ce qui était juste ce qu'il fallait faire. Avec une pareille lucidité, elle avait certainement organisé à l'avance sa carrière jusque dans ses moindres détails. « Voulez-vous que je m'en aille ? lui demanda-t-il. Je ne veux pas vous gêner.

— Bien sûr que non. Mr. Molinari ne vous aurait pas envoyé chez moi sans un motif valable. » Elle s'assit devant Éric et l'étudia d'un air critique. « Je suis la cousine de Mary Reineke. Vous le saviez ?

— Oui », répondit-il en hochant la tête. Et elle aussi, c'est une coriace ! « Il faut que vous me croyiez sur parole, Pat, si je vous dis que j'ai fait aujourd'hui quelque chose qui nous concerne tous, même si c'est en dehors de mon activité professionnelle. Acceptez-vous de me croire ? Si oui, ce sera un point de départ.

— Je vous crois, fit-elle avec une nonchalance d'adolescente.

— Avez-vous vu Molinari à la télévision ce soir ?

— J'ai pris l'émission tout à l'heure. C'était intéressant. Il m'a paru beaucoup plus grand.

« Plus grand ? » Oui... c'était une bonne description.

« J'ai été heureuse de constater qu'il avait retrouvé sa forme. Mais je dois reconnaître que... toutes ces proclamations politiques... vous connaissez son style ? Des sortes de sermons fébriles, les yeux qui flamboient... C'est trop verbeux pour moi.

J'ai préféré mettre des disques. » Elle posa son menton dans sa main. « Vous voulez que je vous dise ? Ça m'assomme d'une façon incroyable. »

Le vidéophone sonna.

« Excusez-moi. » Pat se leva et passa dans la salle de séjour. Éric resta immobile, l'esprit vide. Il sentait à nouveau le poids de la fatigue. Tout à coup, Pat réapparut. « C'est pour vous. Vous êtes bien le docteur Éric Sweetscent, n'est-ce pas ? »

Éric se mit péniblement debout, le cœur étrangement serré. « Qui est-ce ? »

— Cheyenne. La Maison Blanche. »

Il alla au vidéophone. « Allô. Sweetscent à l'appareil.

— Un instant, je vous prie. » L'écran devint opaque. Puis le visage de Gino Molinari se matérialisa.

« Ils ont eu votre reeg, docteur, annonça-t-il.

— Bon Dieu !

— Quand on est arrivé, tout ce qu'on a trouvé, c'était un gros insecte écrabouillé. Quelqu'un de chez eux a dû vous voir entrer à l'hôtel... Dommage que vous ne l'ayez pas directement conduit à la F.C.T.

— Je m'en rends compte à présent.

— Écoutez-moi, fit vivement Molinari. J'ai tenu à vous prévenir parce que j'étais certain que vous voudriez savoir. Mais ne vous frappez pas. Les Lilistariens sont des professionnels. La même mésaventure aurait pu arriver à n'importe qui. » Il se pencha en avant et poursuivit en martelant ses mots : « Ça n'a pas tellement d'importance. Nous avons d'autres moyens d'entrer en contact avec les reegs... trois ou quatre, au moins. Nous sommes dès maintenant en train d'étudier la question afin de déterminer la méthode la plus favorable.

— Croyez-vous qu'il soit prudent de parler de cela au vidéophone ?

— Freneksy et sa délégation sont à l'heure actuelle en train de décoller pour rallier Lilistar dans les délais les plus brefs. Croyez-moi, Sweetscent, ils sont au courant. Nous n'avons qu'un seul problème : agir rapidement. Nous espérons entrer en liaison avec le gouvernement reeg dans les deux heures. Si nécessaire, les pourparlers auront lieu ouvertement par radio,

même si Lilistar capte nos conversations. » Le secrétaire jeta un coup d'œil à sa montre. « Il faut que je coupe. Je vous tiendrai informé. » L'écran s'éteignit. Le trépidant Molinari s'était déjà rué avec extase sur la tâche suivante inscrite à son programme. Il n'était pas homme à perdre son temps en bavardages. Soudain, l'écran se ralluma et Éric se trouva à nouveau face à face avec lui. « Rappelez-vous que vous avez fait votre travail, docteur. Vous avez obligé ces crapules à respecter les volontés contenues dans ce document de dix pages avec lequel ils jouaient au furet quand vous êtes arrivé. Sans vous je ne serais pas là à l'heure qu'il est. Je vous l'ai déjà dit, alors ne l'oubliez pas : je n'ai pas le temps de vous le répéter sans cesse. » Il sourit fugitivement et son image s'effaça. Cette fois, l'écran demeura obscur.

Cela n'empêche pas qu'un échec soit un échec, soupira intérieurement Éric en regagnant la cuisine. Il se rassit devant sa tasse. Ni lui ni Pat ne parlaient. À cause de moi, se disait-il, les Lilistariens bénéficieront du petit délai supplémentaire qui leur permettra de fondre sur nous, de foncer sur la Terre avec tous les moyens dont ils disposent. Des millions de vies humaines, peut-être des années d'occupation – voilà le prix que nous aurons collectivement à payer. Et tout cela pourquoi ? Parce que j'ai cru préférable de cacher Deg Dal II dans une chambre du Caesar Hôtel plutôt que de le conduire directement à la F.C.T. Mais les Lilistariens ont au moins un agent à la F.C.T., certainement. Le résultat aurait été le même.

Et maintenant, que faire ?

« Vous avez peut-être raison, Pat. Je devrais m'engager comme chirurgien militaire et travailler dans un hôpital près du front.

— Pourquoi pas ?

— Mais il y a une chose que vous ne savez pas : bientôt, le front sera sur Terre. »

Elle pâlit et essaya de sourire. « Je ne comprends pas...

— C'est la politique. Les aléas de la guerre. La fragilité des coalitions. L'allié d'aujourd'hui est l'ennemi de demain. Et inversement. » Il acheva sa tasse et se leva. « Je vous souhaite bonne chance, Pat. Dans votre carrière à la télévision et dans

votre vie privée, cette vie lumineuse qui ne fait que commencer. J'espère que la guerre ne vous affectera pas trop durement. » (La guerre que j'ai contribué à porter sur Terre.) « Adieu. »

Pat Garry resta assise et muette tandis qu'il s'éloignait. La porte claqua. Elle n'avait même pas répondu à son adieu, trop épouvantée, trop frappée par ce qu'il lui avait appris. Merci quand même Gino, murmura silencieusement Éric dans l'ascenseur. C'était une bonne idée et si elle n'a rien donné, ce n'est pas votre faute. Si cela a avorté, c'est à cause de moi, à cause de la conscience aiguë que j'ai d'avoir fait si peu de bien et tellement de mal – ne serait-ce que par omission.

Il marcha dans la nuit de Pasadena jusqu'à ce qu'il aperçût un taxi. Il lui fit signe, monta à bord puis se demanda où aller.

« Vous voulez dire que vous ne savez pas où vous habitez, monsieur ? » s'étonna le véhicule.

Éric prit brusquement une décision : « Conduis-moi à Tijuana.

— À vos ordres, monsieur. » Le taxi mit cap au sud et s'élança à toute vitesse.

CHAPITRE XIV

Tijuana la nuit.

Il déambulait sans but, traînant les pieds. Les étroites échoppes se succédaient, flamboyant de tout leur néon. Tout en prêtant l'oreille aux boniments des camelots mexicains, Éric prenait comme toujours plaisir à observer le flot régulier et incessant de la circulation, à entendre les klaxons des mobilos, des automataxis et des antiques voitures à turbines made in U.S.A. qui avaient réussi à passer la frontière dans un état de décrépitude avancée.

« Une fille, m'sieur ? » Un garçon qui n'avait pas plus de onze ans se cramponnait à la manche d'Éric, l'obligeant à s'arrêter. « Ma sœur. Elle n'a que sept ans et elle n'a jamais connu d'homme. Je le jure devant Dieu, vous serez le premier, garanti.

— Combien ?

— Dix dollars plus la chambre. Par tous les saints du paradis, il faut une chambre. L'amour sur le trottoir, c'est sordide. Après, on ne peut plus se respecter.

— Il y a du vrai là-dedans », approuva Éric, qui n'en poursuivit pas moins son chemin.

À la nuit tombée, les robots colporteurs et leurs énormes paniers et tapis fabriqués à la machine, leurs carrioles de *tamales* s'évanouissaient. La population diurne de Tijuana disparaissait avec les touristes américains d'âge mûr, laissant place aux nocturnes. Des hommes pressés bousculaient Éric. Une jeune fille vêtue d'une jupe collante qui la serrait comme dans un étau et d'un sweater se pressa fugacement contre lui au passage... Comme si, songea Éric, nos deux vies s'étaient liées l'espace d'une seconde, comme si ce soudain échange de chaleur entre deux corps qui se touchent était l'expression de l'entente la plus profonde possible. La fille s'éloigna, se perdit dans la

foule. Un groupe de jeunes Mexicains, de petits voyous en chemise de fourrure à col ouvert, marchaient droit sur lui, la bouche ouverte comme des pendus. Sweetscent s'effaça prudemment.

Dans une ville où tout est légal et où rien n'a de valeur, on replonge dans l'enfance, se disait-il. On se retrouve au milieu de ses cubes de construction et de ses jouets, tout son univers à soi à portée de la main. Le prix de la débauche est élevé : il faut renoncer à son statut d'adulte. Pourtant, Éric aimait Tijuana. Son vacarme et son agitation étaient la marque d'une vie authentique. Certains trouvaient que c'était criminel. Pas lui. Les gens qui le croyaient avaient tort. Les bandes de mâles, errantes à la recherche de Dieu sait quoi (ils l'ignoraient eux-mêmes), leurs soubresauts étaient l'impulsion sous-jacente et primordiale du protoplasme même. Ce grouillement rageur, éternel, avait été jadis le mouvement qui faisait émerger la vie des profondeurs des mers ; créatures terrestres aujourd'hui, ils continuaient d'errer de rue en rue. Et Éric se laissait porter par le flux.

Il aperçut un atelier de tatouage moderne et fonctionnel, éclairé par une paroi d'énergie lumineuse. Le patron était à l'intérieur, son aiguille électrique à la main. Elle ne touchait pas la peau du patient : elle ne faisait qu'aller et venir sans l'effleurer, dessinant un motif. Pourquoi pas ? se demanda Éric. Quel slogan, quelle image pourrais-je me faire tatouer qui me serait un réconfort pendant ces temps troublés ? Pendant que nous attendons que les Lilstariens surgissent pour nous conquérir ? Désarmés et terrorisés, nous sombrons tous dans une veulerie fondamentale.

Il entra dans la boutique et s'assit. « Pouvez-vous me tatouer quelque chose sur la poitrine ? » Il réfléchit. L'opérateur continuait de s'occuper du client qu'il avait en main, un corpulent soldat dont le regard était fixé dans le vide. « Je veux un dessin.

— Choisissez dans le catalogue. » On tendit à Éric un énorme registre qu'il ouvrit au hasard. Une femme dotée de quatre seins dont chacun prononçait une phrase entière. Ce n'était pas ça. Il tourna la page. Une fusée dont la queue vomissait des panaches

de fumée. Non. Cela lui rappelait son alter ego de 2056 envers lequel il avait manqué à ses engagements. *Je suis pour les reegs...* Voilà ce qu'il aurait fallu qu'il se fasse tatouer afin que les policiers lilstariens découvrent cette profession de foi. Comme cela, il n'aurait plus à prendre de décision.

« Alors, vous avez trouvé une idée ? s'enquit le tatoueur qui avait fini son travail.

— Je voudrais que vous écriviez sur ma poitrine : *Kathy est morte*. D'accord ? Combien cela me coûte-ra-t-il ?

— Kathy est morte, répéta l'autre. Morte de quoi ?

— Du syndrome de Korsakow.

— Vous voulez que je mette ça aussi ? Kathy est morte du... comment l'écrivez-vous ? » L'homme prit un papier et une plume. « Je ne veux pas faire de faute.

— Est-ce qu'on peut trouver de la drogue dans le quartier ? De la vraie, vous voyez ce que je veux dire.

— À la pharmacie d'en face. C'est leur spécialité. » Éric sortit et plongea dans la circulation dense et bouillonnante. La pharmacie avait un petit air démodé. En vitrine étaient exposés des moulages des pieds atteints de diverses malformations, des bandages herniaires et des bouteilles d'eau de Cologne. Éric entra – la porte était à commande manuelle – et s'approcha du comptoir.

Le pharmacien – le poil gris, l'air respectable et professionnel dans sa blouse blanche – leva la tête. « Monsieur ?

— Je voudrais du JJ-180, dit Éric en lui tendant un billet de cinquante dollars. Trois ou quatre capsules.

— Ce sera cent dollars. » En affaires, on ne fait pas de sentiment.

Éric ajouta deux billets de vingt et deux de cinq. Le pharmacien s'absenta. Il ne tarda pas à réapparaître, un flacon à la main.

« Merci », murmura Éric en s'éloignant avec son emplette tandis que le commerçant glissait les coupures dans le tiroir d'une antique caisse enregistreuse.

Éric déambula quelque temps au hasard des rues et finit par retrouver le Caesar Hôtel. Le réceptionniste était celui qui

l'avait accueilli avec Deg Dal II le jour même. Un jour dont les heures avaient été des années, songea-t-il.

« Vous souvenez-vous du reeg avec lequel je suis venu ? » demanda-t-il à l'employé.

Celui-ci le regarda sans répondre.

« Est-il encore là ? A-t-il vraiment été réduit en bouillie par Corning, l'exécuteur des hautes œuvres des Lilistariens ? Montrez-moi la chambre... je veux la même.

— On paie d'avance, monsieur. »

Éric s'exécuta, prit la clé et entra dans l'ascenseur. Il suivit le couloir recouvert d'un tapis noir, ouvrit la porte, entra et tâtonna à la recherche du commutateur.

La lumière jaillit. Il n'y avait rien à voir. Rien qu'une chambre vide. Comme si le reeg était sorti.

Il avait raison de vouloir que je le ramène au camp. Il ne se trompait pas. Dès le début, il savait comment cela finirait.

Éric comprit soudain que cette chambre lui faisait horreur.

Il ôta le bouchon du flacon, prit une capsule de JJ-180 qu'il posa sur la tablette vide-poches et la cassa en trois parties à l'aide d'une pièce de monnaie.

Il y avait de l'eau dans un carafon. Il avala un tiers de capsule, ouvrit la fenêtre et attendit.

Le jour succéda à la nuit. Il était toujours dans la chambre du Caesar mais le temps avait passé. Combien de temps ? Il était incapable de le deviner. Des mois ? Des années ? La pièce n'avait pas changé mais elle ne changerait sans doute jamais ; elle était éternelle et statique. Il descendit dans le hall et s'approcha du stand de journaux. La vieille Mexicaine obèse qui en avait la concession lui tendit un quotidien de Los Angeles. Éric regarda la date : 15 juin 2065. Il avait donc déjà fait un bond de dix ans. Il ne s'était pas trompé dans son dosage.

Il entra dans une cabine de vidéophone, glissa une pièce dans la fente et composa le numéro de la F.C.T. Il devait être aux environs de midi, semblait-il. « Passez-moi Mr. Virgil Ackerman.

— De la part de qui, je vous prie ?

— Du docteur Éric Sweetscent.

— Ne quittez pas, docteur. Un instant...» L'écran se brouilla, puis le visage de Virgil apparut, toujours aussi desséché et ratatiné. Le patriarche n'avait pas changé.

« Ça, par exemple ! Éric Sweetscent ! Comment allez-vous, mon petit ? Bon sang, cela fait... combien ? Trois ans ? Quatre ? Comment vont les choses à...

— Donnez-moi des nouvelles de Kathy.

— Pardon.

— Je veux savoir dans quel état est ma femme. Dans quel état de santé. Où est-elle ?

— Votre ex-femme.

— D'accord, fit Éric sur un ton conciliant. Mon ex-femme.

— Mais que voulez-vous que j'en sache ? Je ne l'ai pas revue depuis qu'elle a quitté la compagnie. C'est-à-dire depuis six ans au moins. Vous devez vous en souvenir. Nous venions de reconstruire. C'était juste après la guerre.

— Essayez de trouver quelque chose qui puisse me servir d'indice. »

Virgil parut réfléchir. « Voyons, Éric... vous vous rappelez à quel point sa santé s'était détériorée. Vous vous rappelez ses crises de rage psychopathiques.

— Non. »

Virgil leva les sourcils. « C'est vous qui avez signé les papiers d'internement.

— Vous croyez qu'elle est encore internée à l'heure actuelle ?

— Vous m'avez vous-même expliqué que les drogues toxiques qu'elle prenait avaient déterminé des lésions cérébrales irréversibles. Aussi, je présume qu'elle est toujours dans une institution. Peut-être à San Diego. Je crois que Simon Ild m'en a parlé récemment. Voulez-vous l'interroger ? Il m'a dit avoir vu quelqu'un qui avait un ami dans un hôpital psychiatrique pas loin de San Diego et...

— Passez-le-moi. »

Éric attendit devant l'écran vide tandis que Virgil le branchait sur Simon. Enfin, le long visage lugubre de son ancien contrôleur d'inventaires apparut. « Vous voulez des nouvelles de Kathy ? Je peux vous répéter ce que ce type m'a raconté. Il l'a

rencontrée à l'hôpital neuropsychiatrique Edmund G. Brown. Lui, il faisait une dépression nerveuse, comme vous dites.

— Je n'ai jamais rien dit de tel mais continuez.

— Kathy n'avait plus le contrôle d'elle-même. Ses crises de fureur destructrice, au cours desquelles elle brisait tout ce qui lui tombait sous la main, se multipliaient. Elle en avait parfois quatre par jour. On lui administrait de la phénothiazine en quantité massive. Cela lui avait fait du bien – elle le reconnaissait elle-même – mais, à la fin, le remède avait perdu toute efficacité, même à forte dose. Lésion du lobe frontal, je crois bien. Elle avait du mal à se rappeler les choses correctement. Et elle se figurait que tous les gens étaient contre elle et voulaient lui nuire. Pas la paranoïa dans ce qu'elle a de grandiose, rien qu'une irritabilité de tous les instants. Elle accusait chacun de la duper, de la flouer. Elle en voulait à tout le monde. » Et Simon ajouta : « Elle parlait aussi de vous.

— Que disait-elle ?

— Elle vous reprochait et elle reprochait à ce psychiatre – comment s'appelle-t-il ? – de l'avoir fait enfermer à demeure.

— Sait-elle pourquoi nous avons dû agir ainsi ?

— Elle disait qu'elle vous aimait et que vous vouliez vous débarrasser d'elle pour en épouser une autre. Et que vous aviez juré à l'époque du divorce qu'il n'y avait pas d'autre femme dans votre vie.

— Bon... Merci, Simon. » Éric coupa la communication et appela l'hôpital neuropsychiatrique Edmund G. Brown à San Diego.

« L'hôpital Edmund G. Brown écoute », annonça la standardiste, une femme d'un certain âge manifestement surmenée. Son débit était rapide.

« Je voudrais des nouvelles de Mrs. Katherine Sweetscent.

— Une seconde, je vous prie. » La femme consulta son fichier, puis elle bascula la communication sur un autre service et Éric eut en face de lui une jeune personne qui portait une banale robe de coton imprimé au lieu d'un uniforme blanc.

« Je suis le docteur Éric Sweetscent. J'aimerais avoir des nouvelles de Katherine Sweetscent. Son état s'améliore-il ?

— Il n'y a pas eu de changement depuis votre dernier appel, docteur. C'est-à-dire depuis quinze jours. Je vais quand même chercher le dossier. » L'interlocutrice d'Éric quitta l'écran.

Grand Dieu ! Dans dix ans, je m'occupe encore d'elle ! Suis-je condamné à veiller sur elle jusqu'à la fin de mes jours ?

La jeune femme réapparut. « Comme vous le savez, le docteur Bramelman essaie un nouveau traitement, le Gloser-Little. En principe, l'unité G-L incite le tissu cérébral à se réparer de lui-même. Mais jusqu'à présent... » Elle feuilleta le dossier. « Les résultats ont été maigres. Je vous suggérerais de reprendre contact avec nous dans un mois ou deux. Il n'y aura rien de neuf avant.

— Mais ce nouveau traitement devrait marcher. » Il n'en avait jamais entendu parler. Il s'agissait évidemment d'une découverte médicale appartenant à l'avenir. « Je veux dire... Il y a encore de l'espoir ?

— Bien entendu, docteur. Nous le croyons fermement. » Éric comprit que c'était là une réponse purement philosophique. En ce qui la concernait, il y avait toujours de l'espoir. Ce qui ne signifiait donc rien.

« Je vous remercie. Oh ! encore une chose ! Je vous prierai de bien vouloir vérifier mes coordonnées. J'ai plusieurs fois changé d'emploi ces derniers temps et il est possible que ma fiche ne soit plus à jour. »

Après une pause, elle dit : « Vous êtes noté comme chirurgien en chef du service des transplants de la Fondation Kaiser, à Oakland.

— C'est exact », fit Éric. Et il raccrocha. Il demanda aux renseignements le numéro de la Fondation Kaiser et le composa sur le cadran. « Je voudrais parler au docteur Sweetscent.

— De la part de qui, s'il vous plaît ? »

La question prit Éric au dépourvu. « Euh... c'est son frère cadet qui l'appelle.

— Entendu. Un moment, je vous prie. »

Bientôt, il vit sur l'écran son propre visage, plus âgé et grisonnant. « Salut !

— Bonjour. » Éric ne savait trop que dire. « Je te dérange ? Tu es peut-être occupé ? » Il n'était pas si mal que ça avec dix ans de plus, il avait gagné en dignité.

« Non, pas du tout. J'attendais ton coup de vidéophone. Je me souvenais en gros de la date. Tu viens d'appeler l'hôpital neuropsychiatrique Edmund G. Brown et on t'a appris que Kathy est traitée au Gloser-Little. Je vais te dire quelque chose dont l'infirmière ne t'a pas parlé. L'unité G-L constitue le seul élément de cerveau artificiel qu'on soit parvenu à mettre au point. Elle se substitue à certaines portions du lobe frontal. Une fois en place, l'élément reste à demeure pendant toute l'existence du sujet. S'il sert à quelque chose ! Je vais être franc : on aurait déjà dû constater des résultats positifs.

— Tu ne penses donc pas que ce traitement sera efficace ?

— Non, répondit le Sweetscent ultérieur.

— À ton avis, si je n'avais pas demandé le divorce...

— Ça n'aurait rien changé. Crois-moi, d'après les tests actuels...»

Ainsi, même si j'étais resté avec elle jusqu'à la fin de mes jours, cela n'aurait rien changé.

« Je te suis reconnaissant de ton assistance. Et je trouve intéressant – je crois que c'est le mot juste – de savoir que tu ne la perds pas de vue.

— La conscience est la conscience. En un certain sens, le fait que nous ayons divorcé nous donne une responsabilité accrue envers elle. En effet, son état a empiré de façon considérable aussitôt après le prononcé du jugement.

— Existe-t-il une issue ? »

Le Sweetscent de 2065 secoua la tête. « Bien. Merci de ta franchise.

— Tu as dit un jour que l'on devrait être toujours honnête envers soi-même. Je te souhaite bonne chance pour le procès. Ce ne sera pas facile. Mais tu as encore du temps devant toi.

— Et où en est la guerre ? Je pense en particulier à l'annexion de la Terre par les Lilitariens.

Le Sweetscent de l'avenir sourit. « Tu es tellement enlisé dans tes problèmes personnels que tu n'as rien remarqué. La guerre ? De quelle guerre parles-tu ?

— Adieu. » Éric reposa l'écouteur et sortit de la cabine. Il a marqué un point, reconnut-il. Si j'étais rationnel... Mais je ne le suis pas. Les Lilistariens sont sans doute d'ores et déjà en train de préparer un plan d'urgence en vue de lancer l'assaut. Je le sais et pourtant cela me laisse froid. Je... L'appel de la mort, songea-t-il. Pourquoi pas ? Gino Molinari a fait de sa mort un instrument de stratégie politique. Il l'a utilisée pour damer le pion à ses adversaires et il recommencera sans doute. Naturellement, ce n'est pas cela que j'envisage. Je suis incapable de duper personne. Des millions de gens périront à la suite de l'invasion. Alors, un de plus ou de moins ! Qui y perdra ? Qui a de l'attachement pour moi ? Les Éric Sweetscent de l'avenir s'en mordront les doigts mais tant pis. N'importe comment, je me moque éperdument d'eux. Et, en dehors du fait que leur existence dépend de la mienne, ils éprouvent la même chose à mon égard. C'est peut-être là toute la question. Le problème n'est pas celui de mes rapports avec Kathy mais de mes rapports avec moi-même.

Il sortit de l'hôtel et émergea dans la rue bourdonnante du Tijuana de 2065.

Il s'arrêta net, aveuglé par l'éclat du soleil. Même ici, les véhicules de surface avaient changé. Leur forme était plus nerveuse, plus attrayante. Et le revêtement du sol était en meilleur état. Les marchands de *tamales* et de tapis étaient toujours là. Mais ce n'étaient plus des robs, c'étaient des reegs, constata Éric avec un sursaut. Manifestement, ils s'étaient infiltrés dans la société terrienne au plus bas niveau de l'échelle et il leur faudrait lutter pour acquérir l'égalité à laquelle ils parviendraient dans quatre-vingt-dix ans (Éric avait été témoin de cette égalité quand il avait fait un bond de cent ans dans l'avenir).

Les mains dans les poches, il se mêla à la foule qui envahissait les trottoirs. Toutes les générations se côtoyaient. Il finit par atteindre la pharmacie où il avait acheté ses capsules de JJ-180. Elle était ouverte. Elle n'avait guère changé en dix ans, elle non plus. Toutefois, la ceinture herniaire avait été remplacée par un accessoire qui lui était inconnu. Il s'arrêta pour lire la notice rédigée en espagnol. Apparemment, l'objet

était destiné à accroître les capacités sexuelles. Son emploi, affirmait la publicité, permettait une infinité d'orgasmes se succédant sans interruption. Amusé, il entra dans l'officine.

Cette fois, ce fut une femme âgée, encore que ses cheveux fussent noirs, qui l'accueillit. « *Si ?* » fit-elle avec une œillade et un sourire qui révélait des dents de chrome bon marché.

« Avez-vous un produit ouest-allemand appelé g-Totex blau ?

— Je vais voir. Vous attendre, O.K. ? » Elle disparut dans l'arrière-boutique. Éric se mit à faire les cent pas en regardant sans les voir les marchandises exposées.

« G-Totex blau est poison terrible, fit la vieille en revenant. Vous signer le livre. *Si ?*

— *Si* », fit Éric.

La pharmacienne posa un carton noir sur le comptoir. « Deux dollars cinquante. » Elle plaça devant Éric le registre de contrôle et, tandis qu'il signait à l'aide d'un stylo attaché par une chaînette, elle enveloppa le paquet. « C'est pour suicide, *señor ?* » demanda-t-elle avec perspicacité. « Oui, je devine. Sans douleur avec cette substance. J'ai vu. Pas de souffrance. Juste le cœur s'arrête. D'un seul coup, plus de cœur.

— Oui, c'est un bon produit.

— Fabriqué par la A.G. Chemie, firme de confiance. » Elle semblait manifester une approbation épanouie.

Éric paya – la pharmacienne accepta son argent datant de dix ans sans commentaires – et il sortit avec son achat. Comme c'est bizarre, se dit-il. Tijuana est semblable à ce qu'elle était. Et à ce qu'elle sera toujours. Même si on veut se détruire, les gens s'en moquent. Étonnant qu'il n'y ait pas d'endroit où l'on vous rende nuitamment ce service moyennant dix pesos. Bien qu'il en existe peut-être, à présent.

L'approbation manifeste qu'avait montrée la pharmacienne le troublait quelque peu. Et elle ne savait rien de lui, elle ne savait même pas qui il était. C'est la conséquence de la guerre. Mon étonnement est stupide.

Il regagna le Caesar Hôtel. Comme il s'apprêtait à remonter dans sa chambre, l'employé de réception – un inconnu – l'arrêta.

« Vous n'habitez pas l'hôtel, monsieur. » L'homme avait prestement quitté sa place pour lui barrer le chemin. « Vous voulez une chambre ?

— J'en ai une », répondit Éric. Puis il se rappela que dix ans s'étaient écoulés.

« Neuf dollars la nuit. Les voyageurs sans bagages paient d'avance. »

Éric sortit son portefeuille et en extirpa un billet de dix dollars que le réceptionniste examina avec une réprobation toute professionnelle et une méfiance croissante.

« Cette monnaie a été retirée de la circulation, dit-il enfin. Elle est difficile à changer parce qu'elle n'a plus cours légal. » Il leva la tête et dévisagea Éric avec défi. « Vingt dollars. Et je ne sais même pas si je dois accepter à ce prix-là. » Il attendit sans enthousiasme, répugnant visiblement à être réglé en devises périmées. Cela lui rappelait sans doute les jours noirs, la sombre période de la guerre.

Le portefeuille d'Éric ne contenait plus qu'un seul billet de cinq dollars. Et, par quelque mystérieuse confusion temporelle la somme qu'il avait reçue en 2155 en échange de sa montre. Il étala sur le comptoir ces coupures multicolores aux arabesques compliquées – sans valeur aucune. Somme toute, songea-t-il, l'élément électronique que Kathy a envoyé à Virgil Ackerman vers 1930 est peut-être parvenu à son destinataire. Il y avait au moins une petite chance et cette pensée le réjouit.

L'employé prit un billet du futur et l'examina à la lumière. « Qu'est-ce que c'est ? Je n'ai jamais vu ça. C'est vous qui les fabriquez ?

— Non.

— Que voulez-vous que j'en fasse ? Allez-vous-en avant que j'appelle la police. Vous les faites vous-même, j'ai bien compris. » Il jeta d'un air dégoûté le billet sur le petit tas de monnaie. « C'est de la contrefaçon. Disparaissez ! »

Éric reprit ses cinq dollars et s'en fut, le carton de g-Totex blau sous le bras.

Même après la guerre, il y avait à Tijuana une multitude de petites ruelles biscornues. Éric trouva entre deux immeubles de briques un passage sombre et étroit, jonché de détritits et

d'ordures qui débordaient de deux énormes barils d'essence convertis en poubelles. Il s'assit sur un perron de bois menant à une porte condamnée, alluma une cigarette et s'abîma dans ses réflexions. On ne pouvait le voir de la rue. Les gens qui passaient comme des bolides sur le trottoir ne lui prêtaient pas attention. Lui, en revanche, les regardait. Il regardait particulièrement les filles. Sur ce point, les choses n'avaient pas changé en dix ans. Pendant la journée, les filles qui se hâtaient à travers les rues de la ville étaient d'une élégance voyante : talons aiguilles, sweaters angora, sacs scintillants, gants, une cape sur les épaules, le tout précédé d'une paire de seins effilés comme des rostres, la coquetterie allant se nicher jusqu'aux détails du soutien-gorge dernier cri. Comment ces filles gagnaient-elles leur vie ? Où avaient-elles appris à s'habiller ainsi – sans compter le problème posé par le financement d'une pareille garde-robe ? Ces questions, Éric se les était déjà posées de son temps. Il se les posait à nouveau. Pour y répondre, il suffirait d'arrêter au vol une de ces citoyennes du Tijuana diurne, de lui demander où elle vivait, si elle achetait ses vêtements ici ou de l'autre côté de la frontière ? Ces filles avaient-elles jamais été aux États-Unis, avaient-elles des amis de cœur à Los Angeles ? Étaient-elles aussi satisfaisantes au lit qu'elles paraissaient l'être ? Une force invisible rendait leur existence possible. Pourvu, songeait-il, que cette force ne les rendît pas en même temps frigides ! Sinon, ce ne serait qu'une parodie de la vie, de la puissance animant les créatures naturelles.

L'ennui, avec les filles de ce genre, c'est qu'elles vieillissent terriblement vite. Ce que l'on dit est vrai : à trente ans, elles sont usées, adipeuses. Plus de soutien-gorge, plus de cape, plus de sac ni de gants. Rien que des yeux noirs brûlants sous des sourcils en broussaille. La svelte créature d'antan est encore captive quelque part dans cette prison de chair, mais elle est désormais incapable de parler, de jouer, de faire l'amour, de courir. Le claquement des hauts talons sur les pavés, la ruée vers la vie... enfui tout cela. Il ne demeure plus qu'un son mou et traînant. Le son le plus atroce qui soit, le son de ce qui n'est plus : jadis la vie, aujourd'hui l'agonie, demain un cadavre fait de poussière. Rien ne change à Tijuana et pourtant rien ne va

jusqu'au terme normal. Le temps s'y écoule trop vite. Et en même temps il stagne. Moi, par exemple... Je me suicide dix ans dans l'avenir – ou plutôt j'effacerai une vie dix ans dans le passé. Alors qu'advient-il du Sweetscent qui travaille actuellement à la Fondation Kaiser à Oakland ? Et les dix années qu'il a passées à veiller sur Kathy... quelles conséquences cela aura-t-il pour elle ?

Peut-être est-ce pour moi une façon lâche de lui faire du mal. De la punir d'être malade.

La perversité derrière la façade de la raison... On ne punit pas suffisamment les malades. Est-ce que c'est cela ! Seigneur ! Pas étonnant que je me déteste tellement !

Il posa le paquet de g-Totex blau sur sa paume et le soupesa, en éprouva la masse. La Terre exerçait son attraction sur l'objet, il le sentait physiquement. Oui... La Terre aime jusqu'à ce poison. Elle accepte tout.

Quelque chose heurta sa chaussure. C'était un petit chariot qui cherchait à se réfugier dans l'ombre au milieu des détritiques.

Un autre, identique, le poursuivait. Le choc eut lieu au milieu de tout un fatras de journaux et de bouteilles. Le tas d'immondices se mit à s'agiter et à s'éparpiller dans tous les sens quand le duel s'engagea, chacun des véhicules miniatures se ruant sur l'autre, visant l'unité céphalique centrale de l'adversaire.

Les chariots de Bruce Himmel existaient donc encore au bout de dix ans ? s'émerveilla Éric qui n'en croyait pas ses yeux. Mais il était possible que l'ingénieur continuât de les fabriquer. En ce cas, ils devaient pulluler dans Tijuana. Éric observa les combattants. Maintenant, l'un des chariots avait réussi à toucher le point névralgique du second et la victoire paraissait assurée. Il prit du champ et, tel un bédard, se prépara à assener le coup de grâce à son adversaire en mauvaise posture. Ce dernier, profitant du répit, eut un dernier sursaut d'astuce et abandonnant le combat, il alla chercher asile au fond d'un vieux seau de zinc galvanisé, abandonnant la mêlée. Une fois à l'abri, il devint inerte. Il était prêt à attendre, éternellement s'il le fallait, qu'il n'y ait plus de danger.

Éric se mit debout et, se baissant, happa le chariot agressif dont les roues continuèrent de tourner futilement. La petite voiture parvint à échapper à son emprise et retomba bruyamment sur le sol : elle rebondit, recula, manœuvra et se précipita droit sur le pied d'Éric qui, surpris, battit en retraite. Elle revint à la charge et, satisfaite, décrivit un large cercle avant de disparaître.

Le vaincu était toujours immobile au fond du seau.

« Je ne te ferai aucun mal », lui dit Éric qui s'accroupit pour mieux l'examiner. Malgré ces propos rassurants, l'engin ne bougea pas. « D'accord, murmura Éric en se redressant. Je crois que je comprends. » Cette petite mécanique savait ce qu'elle voulait. Inutile de l'ennuyer.

Ces choses elles-mêmes sont animées par la volonté de vivre, songea-t-il. Bruce avait eu raison. Elles méritent la chance qui leur a été donnée, elles méritent la minuscule place au soleil à laquelle elles ont droit. C'est tout ce qu'elles demandent et ce n'est pas beaucoup. Et moi, je ne peux même pas faire ce qu'elles font : m'affirmer, me servir de mon intelligence pour survivre dans une venelle de Tijuana transformée en dépotoir. Cette mécanique s'accroche avec ténacité à l'existence au fond de son seau, contre vents et marées, et, pour des raisons qui m'échappent, elle est plus solidement ancrée que moi dans la vie.

Le g-Totex blau avait soudain perdu tout attrait.

Même si je dois en arriver là, pourquoi maintenant ? Comme n'importe quoi d'autre, la décision peut être remise à plus tard.

D'ailleurs, il ne se sentait pas bien. La tête lui tournait. Il ferma les yeux au risque de se faire à nouveau attaquer par l'un des inquiétants chariots de Bruce Himmel.

Soudain, il n'y eut plus de poids dans sa main. Il ouvrit les yeux : le sac recelant la boîte de carton noir qui contenait le g-Totex blau avait disparu. Et les monceaux de détritiques qui s'élevaient çà et là semblaient de taille nettement réduite. D'après la longueur des ombres portées, il devait être tard. Éric comprit que la dose de JJ-180 qu'il avait absorbée avait cessé de faire effet et qu'il était approximativement revenu à son temps d'origine. Mais il faisait nuit lorsqu'il avait avalé le fragment de

capsule et, à en juger par la hauteur du soleil, il était à présent aux alentours de dix-sept heures. Cette fois encore, il y avait un léger décalage et il se demanda quelle était la marge d'incertitude. Si cela se trouvait, les Lilstariens étaient déjà en route. Il s'aperçut qu'ils étaient même arrivés. Dans le ciel flottait une vaste et sombre masse, horrible à voir – une chose venue d'un monde ténébreux, un monde de fer, un monde de surprise et de frayeur, un monde de silence. Quelque chose de tellement titanesque que sa vocation semblait être de s'alimenter éternellement. L'objet, qui se trouvait à un mille de distance, lui apparaissait comme une entité vorace et illimitée, prête à engloutir tout ce qui se trouvait à sa portée. Il ne faisait aucun bruit. Les moteurs étaient coupés. C'était un vaisseau surgi des abîmes de l'espace, ayant quitté, comme mû par d'étranges besoins, son habitat normal.

Est-ce que ce sera tellement compliqué pour eux ? Il leur suffit d'atterrir, d'investir les bâtiments névralgiques et de mettre la main sur tout. Ce sera probablement plus facile que je pense, plus facile que peuvent le penser les Terriens.

Il rejoignit la rue. Si seulement j'avais une arme, soupira-t-il intérieurement.

Curieux que ce soit au milieu de la pire abomination de notre époque, au cœur même de cette guerre, que je trouve enfin une raison d'être. Le désir qui vibre en moi est égal à celui qui animait ce chariot tapi dans un seau de zinc... il y aura dix ans. En définitive, je suis peut-être son semblable. Je suis peut-être capable d'occuper ma place dans l'univers, d'agir comme lui, de lutter comme lui : parce que c'est nécessaire et, aussi, un peu pour le plaisir.

La circulation s'était presque figée. Tout le monde, conducteurs et piétons, contemplait le vaisseau lilstarien.

Éric descendit du trottoir et héla un automataxi surface-air. « Taxi ! Conduis-moi au siège de la Compagnie des Fourrures et Colorants de Tijuana. Fonce aussi vite que possible et ne fais pas attention à ce bâtiment. Ni aux instructions radio qu'il pourrait te donner. »

Le taxi se mit à trépider, s'éleva au-dessus du sol et se stabilisa. « Il nous est interdit de décoller, monsieur. Le

commandant en chef des armées lilitariennes pour ce secteur a ordonné que...

— Je suis le responsable suprême et j'ai la préséance sur le commandant en chef des armées lilitariennes. À côté de moi, il n'est rien. Il faut que je sois sans délai à la F.C.T. Tout l'effort de guerre repose sur ma présence là-bas.

— À vos ordres, monsieur, dit le taxi en prenant son essor. C'est un honneur pour moi de vous transporter, un grand honneur, croyez-moi.

— Oui, ma présence là-bas revêt une importance stratégique sans précédent. » À l'usine, je m'affirmerai, songea-t-il. Devant les gens que je connais. Et quand Virgil Ackerman s'évadera pour se réfugier à Wash-35, je serai avec lui. Ce dont j'ai été témoin dans un an commence à prendre forme.

C'est alors qu'il pensa que, à la F.C.T., il rencontrerait sans aucun doute Kathy.

Il demanda brusquement au taxi : « Si ta femme était malade...

— Je n'ai pas de femme, monsieur. Les mécanismes autonomes ne contractent pas mariage.

— Soit. Si tu étais à ma place et que ta femme soit malade, incurable, sans aucun espoir de guérison, la quitterais-tu ? Ou resterais-tu avec elle même si, ayant fait un saut de dix ans dans l'avenir, tu savais que les dommages causés par sa lésion cérébrale resteraient irréversibles ? En outre, le fait de rester avec elle aurait pour conséquence... »

Le taxi l'interrompt. « Je devine. Cela signifierait que le seul but de votre existence serait de prendre soin d'elle.

— Parfaitement.

— Je resterais, décida le taxi.

— Pourquoi ?

— Parce que la vie se compose de configurations de réalité ainsi constituées. L'abandonner voudrait dire : je ne peux pas supporter la réalité telle qu'elle est. Il me faut des conditions plus tolérables qui me soient particulières.

— Je crois que je suis d'accord avec toi, fit Éric après quelques instants de silence. Je crois que je vais rester avec elle.

— Dieu vous bénisse, monsieur. Je vois que vous êtes un brave homme.

— Merci », répondit-il.

Le taxi bondit dans les airs et se mit à filer en direction de la Compagnie des Fourrures et Colorants de Tijuana.

FIN